This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

848
D88cka
N1

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie 4
— Le Speronare 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 1
Le Père la Ruine 1
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 1
La Régence 1
La Reine Margot 1
La Route de Varennes 1
Le Saltéador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 3
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

LA

COLOMBE

— MAITRE ADAM LE CALABRAIS —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

— Droits de reproduction et de traduction réservés —

LA COLOMBE

I

5 mai 1637.

Belle colombe au plumage d'argent, au collier noir et aux pieds roses, puisque ta prison te semble si cruelle, que tu menaces de te tuer aux barreaux de ta prison, je te rends la liberté.

Mais, comme tu ne veux me quitter sans doute que pour aller rejoindre une personne que tu aimes mieux que moi, c'est à moi de te justifier de tes huit jours d'absence.

J'atteste donc que j'ai voulu te faire payer d'une captivité éternelle le service que je t'avais rendu, tant le cœur humain est égoïste, qu'il ne sache rien faire sans exiger le payement de ce qu'il a fait, souvent au double de sa valeur.

Va donc, gentille messagère, va donc endre ta pré-

sence et porter mes regrets à celui ou à celle qui t'appelle malgré la distance et que tu cherches des yeux malgré l'espace. Ce billet, que j'attache à ton aile, est la sauvegarde de ta fidélité.

Adieu donc encore une fois; la fenêtre s'ouvre, le ciel t'attend... Adieu!

II

6 mai 1637.

Merci, qui que vous soyez, qui m'avez rendu ma seule compagne; mais, vous le voyez, votre sainte action a sa récompense: comme si la charmante messagère qui m'a apporté votre billet eût compris que j'avais des grâces à vous rendre, et que ma seule crainte, ne sachant pas où vous habitez, était d'être accusée par vous de froideur, cette même inquiétude qui l'avait prise chez vous, l'a prise chez moi.

Hier, son retour a été tout à la joie de me retrouver; mais, ce matin, — voyez la changeante qu'elle est! — ce matin, je ne lui suffis plus; elle heurte de son bec et de ses ailes, non pas les barreaux de sa cage, car jamais elle n'a eu de cage, mais les carreaux de ma fenêtre; elle ne veut plus être à moi seule; elle veut être à nous deux.

Soit; contre l'avis de beaucoup, je pense, moi, que

l'on double ce que l'on possède en le partageant. Nous aurons donc désormais deux Iris; et remarquez que je l'avais appelée *Iris* dans la prévision sans doute qu'elle serait un jour notre messagère : votre Iris qui vous portera mes lettres, mon Iris qui m'apportera les vôtres; car, je l'espère, vous voudrez bien me dire quel est le service que vous lui avez rendu, et comment elle était tombée entre vos mains.

Il vous étonne peut-être que je me livre ainsi tout d'abord et du premier coup à vous inconnu ou inconnue. Mais vous êtes bon ou bonne, puisque vous m'avez renvoyé ma colombe; ensuite, vous me l'avez renvoyée avec un billet qui dénonce celui ou celle qui l'a écrit comme personne de distinction et d'esprit; or, toutes les âmes élevées sont sœurs, tous les esprits supérieurs sont frères; traitez-moi donc en frère ou en sœur, comme vous voudrez, car j'ai besoin de donner à quelqu'un ce titre de frère ou de sœur que je n'ai donné à personne.

Iris, ma belle amie, vous allez retourner d'où vous venez, et vous direz à celui ou à celle qui vous a renvoyée à moi que je vous renvoie à lui ou à elle; et ajoutez que j'aimerais mieux que ce fût à *elle* qu'à *lui*.

Partez, Iris, et songez que je vous attends.

III

Même jour, l'*Angelus* sonné.

Ma sœur,

Vous n'accusez ni Iris ni moi, n'est-ce pas? Je n'étais point dans ma chambre lorsque votre messagère est arrivée; seulement, la fenêtre était ouverte pour cueillir les premiers souffles de la brise du soir. Iris est entrée, et, comme si la charmante petite créature eût compris qu'elle avait une lettre à rendre et une réponse à emporter, elle a patiemment attendu mon retour, et, lorsque je suis rentré, de la planche sur laquelle elle s'était posée, elle a volé sur mon épaule...

Hélas! dans la chute que j'ai faite à travers les divers degrés de la grandeur humaine, j'ai, aux deux côtés du chemin, trouvé bien des émotions tristes ou joyeuses. Eh bien, nulle n'a été plus triste que celle dont je me suis senti saisi lorsqu'en vous renvoyant votre colombe, dont je ne savais pas même le nom, nom prédestiné, vous l'avez dit vous-même, j'ai cru me séparer d'elle à jamais; nulle n'a été plus joyeuse que celle que j'ai éprouvée lorsque, croyant m'être séparé d'elle à jamais, je l'ai aperçue dans ma chambre et que j'ai senti la fraîcheur de son aile caresser ma joue en venant se poser sur mon épaule.

O mon Dieu! pour l'homme, cet éternel esclave de tout ce qui l'entoure, vous faites donc des joies et des douleurs relatives! et tel qui n'a pas pleuré en perdant presque un royaume, tel qui n'a pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de lui, celui-là pleurera un jour en voyant fuir un oiseau dans l'espace; celui-là frissonnera en sentant l'agitation que fait dans l'air la plume agile d'une colombe! C'est là un de vos mystères, ô mon Dieu! et vous savez si vos mystères divins ont un plus humble et plus fervent adorateur que celui qui se prosterne en ce moment au pied de la croix de votre divin Fils pour vous glorifier et vous bénir!

Voilà donc tout ce que je me suis dit en revoyant la pauvre colombe que je croyais perdue; avant même que j'eusse lu le billet dont elle était porteur.

Puis, lorsque j'eus lu ce billet, je suis tombé dans une rêverie profonde.

— A quoi bon, me demandais-je, pauvre naufragé que je suis, quand j'avais déjà pactisé avec la tempête et fraternisé avec la mort; à quoi bon m'accrocher, perdu dans l'immensité de l'Océan, à cette poutre flottante, dernier débris peut-être d'un navire brisé comme le mien et que le hasard bien plutôt que la Providence pousse à la portée de ma main? N'est-ce pas, si je me laisse prendre à l'espérance, n'est-ce pas me laisser prendre en même temps à la tentation? Avais-je donc,

sans le savoir, quelque pan de mon habit pris dans cette porte qui ouvre sur le monde, et ne m'étais-je pas, comme je le croyais, arraché tout entier aux vanités et aux illusions de la terre?

C'était, vous le voyez, ma sœur, une ample matière à rêver et à réfléchir : Dieu sur ma tête, l'abîme sous mes pieds, tout autour de moi le monde que je ne voyais plus parce que je fermais les yeux, que je n'entendais plus parce que je fermais les oreilles, mais que je vais entendre bruire comme par le passé, mais que je vais voir tourbillonner de nouveau, si, imprudent que je suis, je rouvre les oreilles et les yeux.

Mais peut-être vois-je avec mon imagination au delà de la réalité ; peut-être ai-je élevé un fait sans force et sans portée à la hauteur d'un événement.

Vous demandez un simple récit, ma sœur; je vais vous le faire.

Il y a huit jours, j'étais assis dans le jardin, je lisais; voulez-vous savoir quel livre je lisais, ma sœur? Je lisais ce trésor d'amour, de religion et de poésie qu'on appelle les *Confessions de saint Augustin*. Je lisais, et ma pensée tout entière était absorbée dans celle du bienheureux évêque qui eut une sainte pour mère et qui fut saint à son tour.

Tout à coup, j'entends au-dessus de ma tête comme un battement d'ailes; je lève les yeux, et, à mes pieds, me demandant secours, se précipite une colombe, ser-

rée de si près par un épervier, qu'elle avait laissé déjà quelques-unes de ses plumes aux serres et au bec de l'oiseau de proie.

Dieu, pour la majesté duquel un passereau qui tombe est l'égal d'un empire qui croule, Dieu lui avait-il dit, à ce pauvre oiseau, qu'en moi était la protection, comme dans l'épervier était la menace?

Quoi qu'il en fût, je la pris toute tremblante et même un peu ensanglantée; je la mis dans ma poitrine où elle se blottit les yeux fermés, le cœur bondissant; puis, à la vue de l'épervier, qui s'était reposé à la cime d'un peuplier, je l'emportai dans ma cellule.

Pendant cinq ou six jours, l'épervier ne quitta son observatoire que pour quelques instants, et je le voyais jour et nuit immobile sur la branche sèche où il guettait sa proie.

De son côté, la colombe sentait sa présence, sans doute; car, pendant ces cinq ou six jours, triste mais comme résignée, elle n'alla même point à la fenêtre.

Enfin, avant-hier, l'épervier disparut, et l'instinct de la prisonnière lui dit que son ennemi s'était lassé, car presque aussitôt elle s'élança vers la vitre transparente, si rudement, qu'elle faillit la briser.

Dès lors, je ne fus plus pour elle un protecteur, mais un geôlier; ma chambre cessa d'être un asile, et devint une prison. Pendant tout un jour, j'essayai de la réconcilier avec moi; pendant tout un jour, je la

retins, et elle se débattit. Enfin, hier, j'eus pitié d'elle : j'écrivis la lettre que vous avez reçue, et, les larmes aux yeux, j'ouvris la fenêtre par laquelle je croyais la voir disparaître pour toujours.

Depuis, j'ai pensé bien souvent à cet épervier qui se tenait immobile et guettant sur la plus haute branche de ce pin, et dans lui je vis le symbole de cet ennemi du genre humain qu'on entend rugir, mais qu'on ne voit pas, et qui tourne sans cesse autour de nous, *quærens quem devoret,* cherchant quelqu'un pour le dévorer.

Et maintenant, si je n'éprouvais un plaisir qui m'effraye à revoir cette colombe et à recevoir vos lettres, je vous dirais : Racontez-moi, ma sœur, comment Iris vous a quittée, maintenant que je vous ai dit comment Iris est venue à moi.

Demain, le rayon du jour trouvera ma fenêtre ouverte, et sur ce premier rayon votre messagère partira, vous portant cette réponse.

En attendant, que tous les enfants ailés qu'on appelle les songes se penchent respectueux sur votre couche et rafraîchissent votre front du battement de leurs ailes !

IV

10 mai, après *Matines*.

J'ai été trois jours à vous répondre, comme vous le voyez par la date de ma lettre; c'est que la vôtre ne me laissait aucun doute. J'espérais vous appeler ma sœur, et il faut que je renonce à vous écrire ou que je vous appelle mon frère.

Vous craignez, dites-vous, d'avoir un pan de votre habit pris dans la porte qui ouvre sur le monde. Vous êtes donc passé du monde dans la solitude?

Vous avez chu à travers les divers degrés de la grandeur humaine, dites-vous encore. Vous étiez donc placé au premier rang de la société, pour que votre chute traversât tant d'espaces intermédiaires?

Vous avez perdu presque un royaume, et vous n'avez pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de vous, dites-vous aussi. Vous avez donc vécu de la vie des grands? vous avez donc pris part aux luttes des princes?

Comment voulez-vous que je concilie tout cela avec votre âge, car vous êtes jeune; avec votre humilité, car vous parlez à genoux?

Et cependant, quel intérêt auriez-vous à me tromper? Vous ne me connaissez pas; vous ne savez pas si je suis noble ou vassale, jeune ou vieille, laide ou jolie?

Au reste, il ne vous importe pas plus à vous de savoir qui je suis qu'à moi de savoir qui vous êtes. Nous sommes deux créatures étrangères l'une à l'autre, séparées l'une de l'autre, inconnues l'une à l'autre, et qu'aucune puissance ne saurait matériellement réunir.

Mais, en dehors de la réunion matérielle, il y a la communion de la pensée; en dehors du toucher et de la vue des corps, il y a la fraternité des âmes, agape mystérieuse où l'on boit dans la même coupe la parole du Seigneur et les rayons de flamme de l'Esprit saint.

Voilà tout ce que je désire de vous, voilà tout ce que vous pouvez vouloir de moi.

Ceci arrêté, s'il y a quelque sympathie entre nos esprits, quelque affinité entre nos âmes, quel mal peut-il y avoir aux yeux du Seigneur à ce que nos esprits et nos âmes communiquent à travers l'espace, comme feraient les rayons de deux étoiles amies qui se croiseraient dans les solitudes éthérées du firmament?

Maintenant, voici comment la pauvre Iris avait quitté ma chambre :

La veille du jour où vous lui avez sauvé la vie, je priais, agenouillée; ma lampe était posée près des rideaux de mon lit. Vers minuit, tout en priant, je m'endormis. Dix minutes après peut-être, ma porte, mal fermée, s'ouvrit, poussée par le vent; mes rideaux soulevés flottèrent, atteignirent la lampe et prirent feu.

En un instant, ma chambre, qui est petite, fut pleine de flamme et de chaleur. Je m'éveillai suffoquée à demi. Ma pauvre colombe voletait au plafond se débattant au milieu de la fumée. Je courus à la fenêtre et l'ouvris. A peine la fenêtre fut-elle ouverte, qu'elle s'élança et que je l'entendis se heurter dans l'obscurité aux branches des arbres bien connus, à ces branches dans lesquelles elle se joue une partie de la journée.

Espérant qu'elle rentrerait au point du jour, je laissai ma fenêtre ouverte ; mais le jour vint et s'écoula sans que je la revisse. Épouvantée par l'incendie, elle avait fui sans doute tant qu'elle avait eu d'ailes. Le lendemain, à son retour, elle aura été poursuivie par l'épervier, contre lequel elle a été vous demander secours. Vous l'avez recueillie, gardée, et je la croyais perdue, quand tout à coup j'ai entendu battre de l'aile à mon carreau. J'ai ouvert ma fenêtre : c'était la fugitive qui apportait son excuse avec elle, mais qui, ne l'eût-elle pas apportée, était pardonnée d'avance.

Voilà l'histoire de la pauvre Iris. Est-ce tout ce que vous voulez savoir, et n'avez-vous plus autre chose à me demander ? Dans ce cas-là, notre messagère reviendra sans lettre et sans billet. Je saurai ce que cela veut dire, et d'ici, je vous crierai :

Adieu, mon frère ; le Seigneur soit avec vous !

Le 11 mai, au point du jour.

Iris est revenue sans lettre ni billet. La pauvre petite avait l'air tout attristé de reparaître ainsi déchue de son rang de messagère; elle levait d'elle-même son aile comme pour m'interroger sur ce que cela voulait dire.

Cela veut dire, chère Iris, que tu es à moi toute seule, que le jour qui s'est fait sur notre ciel sombre s'est éteint, que le frère était un étranger, que l'ami était un indifférent.

Et ceci, chère petite, je l'écris pour moi seule. Cette plainte de mon âme qui se lamente dans son isolement n'arrivera pas jusqu'à lui. Je te dis, à toi, que je souffre; je te dis, à toi, que je pleure; je te dis, à toi, que je suis malheureuse.

Hélas! hélas! mon Dieu, votre justice ne s'égare-t-elle pas quelquefois, et les coups que vous réservez aux coupables, détournés par quelque ange invisible et mauvais, ne vont-ils pas frapper les innocents? Les douleurs de cette vie préparent la félicité de l'autre, nous dit-on; mais pourquoi des douleurs à celle qui n'a rien fait, qui a peut-être une faute, mais qui n'a certes pas un crime à expier? pourquoi le pardon de Jésus à la Madeleine? pourquoi l'indulgence du Christ

pour la femme adultère? pourquoi cette rigueur pour moi, pour moi seule, mon Dieu?

J'ai aimé, c'est vrai; mais j'ai répondu en aimant à un autre amour; j'étais née pour la vie du monde et non pour la vie du cloître. J'ai suivi en aimant la loi imposée par vous aux animaux, aux hommes, aux plantes. Tout aime dans ce monde; tout cherche à se joindre et à se fondre dans une même vie : les ruisseaux aux rivières, les rivières aux fleuves, les fleuves à l'Océan. Ces étoiles qui, la nuit, traversent le ciel partant d'un horizon, rayant le firmament d'une ligne d'or et disparaissant à l'horizon opposé, vont s'éteindre dans le sein d'une autre étoile; nos âmes elles-mêmes, ces émanations de votre souffle divin, ne cherchent une autre âme sur la terre que pour se faire une compagnie d'amour, et, lorsqu'elles quittent notre corps, pour aller d'un même vol se fondre en vous qui êtes l'âme universelle et l'amour sans fin.

Eh bien, mon Dieu, un instant je m'étais réjouie à cet espoir d'avoir, à l'extrémité de mon horizon, retrouvé une âme inconnue, mais sœur, sœur pour la souffrance; car, aux premières plaintes, j'avais cru que c'était la bouche du cœur qui se plaignait. Pourquoi, pauvre âme endolorie, ne veux-tu pas prendre ta part de ma peine, comme je prendrais ma part de ta douleur? C'est la loi que les fardeaux partagés soient moins lourds et que le poids qui écrase deux forces

isolées paraisse léger parfois à ces deux forces réunies.

. . . . . .

Voici l'office qui sonne ; vous m'appelez, mon Dieu ! et je vais à vous ; je vais à vous dans la confiance de ma pureté, le cœur ouvert pour que vous puissiez y lire, et si, par quelque action ou par quelque omission, je vous avais offensé, ô mon Dieu ! faites-le-moi connaître par un signe, par une intention, par une révélation quelconque, et je resterai prosternée à votre autel le front dans la poussière, les mains tendues jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné.

Toi, chère colombe, sois la gardienne fidèle de ces pensées de mon faible cœur, de ces élans de ma pauvre âme ! couvre de tes ailes ce papier que je plie pour le soustraire à tous les regards, et qui m'attendra comme la coupe à moitié pleine attend le reste du breuvage amer qui lui est promis !

V

14 mai, à midi.

En effet, vous avez deviné juste, pauvre âme en peine ! j'avais résolu de ne plus vous écrire ; car à quoi bon, couché qu'on est dans la tombe, s'obstiner à sortir encore les mains du sépulcre, si ce n'est pour les élever vers Dieu ? Mais une espèce de miracle vient altérer ma résolution.

Cette lettre, que vous aviez écrite pour vous seule, cette lettre dans laquelle vous répandez votre âme aux pieds du Seigneur, cette lettre, confidente de votre pensée, coupe à moitié pleine d'amertume, et qui devait à votre retour déborder sous vos larmes, cette lettre, la colombe, infidèle cette fois, me l'a apportée non plus pliée par vous sous son aile, mais d'elle-même, mais à son bec, comme la colombe de l'Arche portait le rameau vert qui indiquait que les eaux commençaient à s'écouler sur la face du globe, comme tarissent enfin les larmes sur le visage d'un pécheur pardonné.

Eh bien, soit! j'accepte cette tâche que vous me donnez, de porter une part de votre douleur; car, aussi bien, je ne m'appartiens plus à moi-même, et, des forces que Dieu m'a laissées, je dois faire un levier pour soulever les infortunes d'autrui.

Mon âme, à partir de ce moment, est vide de mes propres infortunes; versez-y les vôtres, ruisseau qui cherchez une rivière où vous confondre, météore qui cherchez une étoile où vous éteindre.

Vous demandez pourquoi vous souffrez, n'ayant rien fait. Prenez garde! vous interrogez Dieu, et, de l'interrogatoire au blasphème, la distance est faible, la chute rapide.

Notre orgueil est notre plus grand ennemi ici-bas. On dit qu'il y a en ce moment un philosophe qui vient de diviser la nature entière en tourbillons. Au compte

de ce philosophe, chaque étoile fixe serait un soleil, centre d'un monde comme le nôtre, et tous ces mondes, soumis aux lois de la pondération, tourneraient et graviteraient dans l'espace, chacun autour de son centre, sans se heurter ni se confondre.

Voilà un système, n'est-ce pas? qui grandirait bien Dieu, mais rapetisserait bien l'homme!

Ainsi notre pauvre monde à nous peut se subdiviser en des millions de mondes. Notre orgueil nous fait croire à chacun que nous sommes un soleil, centre d'un tourbillon, tandis que nous sommes tout au plus un des atomes, un des grains de poussière que le souffle du Seigneur fait graviter et tourner par millions autour de ces étoiles plus ou moins brillantes qu'on appelle les rois, les empereurs, les princes, les héros, les puissants de ce monde enfin, auxquels Dieu a remis, comme signe de leur puissance, le sceptre ou la crosse, la tiare ou l'épée.

Eh bien, qui vous dit que les choses immatérielles ne se pondèrent pas comme les choses matérielles? Qui vous dit que les malheurs d'un monde ne concourent pas au bonheur de l'autre? Qui vous dit qu'une des lois de la nature morale n'est point qu'une moitié du cœur soit dans les larmes, afin que l'autre côté soit dans la joie, comme il faut qu'une part de la terre soit dans l'obscurité pour que l'autre soit dans la lumière?

Dites-moi donc vos malheurs, pauvre âme affligée;

car, quels que soient vos malheurs, ils n'atteindront point, j'en suis sûr, à la hauteur des miens; dites, et j'aurai, je l'espère, une consolation pour chacune de vos plaintes, un baume pour chacune de vos blessures.

Mais, de votre côté, je vous en supplie, buvez au ruisseau de mes paroles, sans chercher la fontaine d'où elles sortent; faites comme font les noirs Éthiopiens et les pâles enfants de l'Égypte, qui se désaltèrent aux rives du Nil, et qui croiraient commettre une impiété en remontant le fleuve jusqu'à sa source.

D'après quelques mots qui me sont échappés, vous avez pensé lire dans ma vie passée; vous avez fait de moi un grand de ce monde; vous avez cru qu'un sillon de lumière avait accompagné ma chute, et que j'étais tombé du ciel sur la terre comme un ange foudroyé.

Détrompez-vous tout d'abord : je suis un humble religieux portant un humble nom; de mon passé sombre ou brillant, modeste ou orgueilleux, j'ai perdu toute mémoire, et, moins clairvoyant dans la vie que le philosophe antique, qui se rappelait avoir combattu au siége de Troie, ne l'était dans la mort, aujourd'hui je ne me souviens pas d'hier, et demain je ne me souviendrai pas d'aujourd'hui.

C'est ainsi que je veux marcher pas à pas dans l'éternité, effaçant chaque vestige que je laisse après moi, afin d'arriver au jour de ma mort devant le Seigneur

tel que je suis sorti du sein de ma mère : *solus, pauper et nudus ;* seul, pauvre et nu.

Adieu, ma sœur; ne me demandez pas plus que je ne puis vous donner, afin que je puisse vous donner toujours.

VI

12 mai.

Oui, vous avez tout compris ; oui, pendant que j'étais prosternée aux pieds de Dieu, lui demandant compte de sa rigueur, au lieu de lui demander pardon de mes doutes; oui, par une espèce de miracle, Dieu me rendait cette consolation que je croyais m'être ôtée, et notre messagère, infidèle à force de dévouement, vous portait d'elle-même ce trop-plein de ma pensée ou plutôt de mon cœur qui avait débordé sur le papier.

Vous voulez rester inconnu; soit! que m'importe que le soleil se cache dans les nuages, que le feu se voile dans sa fumée, si, à travers fumée ou nuage, le rayon de l'un m'éclaire, ou la flamme de l'autre me réchauffe? Dieu aussi est invisible et inconnu : sent-on moins pour cela la main de Dieu étendue sur le monde?

Je ne vous dirai pas que je suis une humble femme ; je vous dirai : J'ai été noble, j'ai été riche, j'ai été heureuse; je ne suis plus rien de tout cela ; j'ai aimé

de toute mon âme un homme qui de toute son âme m'aimait aussi; cet homme est mort; la main glacée de la douleur m'a dépouillée de mes vêtements mondains, et m'a revêtue de la robe sainte, habit intermédiaire, parure funèbre de ceux qui ne vivent plus et qui cependant ne sont pas encore trépassés.

Maintenant, voici où est la plaie.

Je me suis faite religieuse pour oublier celui qui est mort et ne me souvenir que de Dieu; et, parfois, j'oublie Dieu pour ne me souvenir que de celui qui est mort.

Voilà pourquoi je me plains; voilà pourquoi je me lamente, voilà pourquoi je crie au Seigneur : « Seigneur, ayez pitié de moi! »

Oh! dites-moi comment vous avez agi, vous, pour vous faire votre âme vide de cette douleur qui la remplissait. L'avez-vous penchée comme on penche une coupe? Je fais ainsi dans mes prières, et, après chaque prière, je retrouve mon âme plus pleine d'amour terrestre qu'auparavant, comme si, au lieu d'épancher la liqueur amère qu'elle contient, elle ne savait en s'inclinant que puiser au lac ardent une liqueur nouvelle.

Votre réponse sera simple et je l'entends d'avance : « Je n'ai jamais aimé. »

Alors, si vous n'avez jamais aimé, de quel droit vous vantez-vous d'avoir souffert?

Il fallait commencer par là et me dire : « Je n'ai jamais aimé. »

Alors, je ne vous eusse demandé ni secours ni consolation ; alors j'eusse non-seulement admis votre éloignement et votre silence, mais j'eusse passé près de vous comme on passe près d'un marbre à qui le statuaire a donné une forme humaine, mais dans la poitrine duquel un cœur n'a jamais battu.

Si vous n'avez jamais aimé, c'est moi qui viens vous dire cette fois : Ne me répondez pas, nous ne sommes pas du même monde, nous n'avons pas vécu de la même vie. Je me suis trompée à des apparences ; à quoi bon échanger désormais des paroles inutiles? Vous ne comprendriez pas ce que je dis; je ne comprendrais pas ce que vous diriez. Nous ne parlons pas la même langue.

Oh! mais, si vous avez aimé, au contraire, dites-moi où, dites-moi qui, dites-moi comment, ou, si vous ne voulez rien me dire de tout cela, parlez-moi des choses les plus indifférentes, peu importe, tout me sera intéressant, rien ne me sera inutile ; dites-moi comment est votre chambre, si elle s'ouvre sur l'est ou sur le couchant, sur le midi ou sur le nord ; si vous saluez le soleil quand il paraît, si vous lui dites adieu quand il fuit, ou si, les yeux éblouis par les rayons ardents de son midi, vous cherchez à distinguer la face de Dieu du milieu de son inextinguible rayonnement.

Dites-moi tout cela ; puis dites-moi encore ce que vous voyez de votre fenêtre, plaines ou montagnes, cimes ou vallées, ruisseaux ou rivières, lac ou océan ; dites-moi tout cela, j'occuperai mon esprit à tous ces mystérieux problèmes de l'inconnu rendu visible par la volonté, et peut-être mon cœur, distrait par ma pensée, parviendra-t-il à oublier, ne fût-ce qu'un instant...

Non, non, non, ne me dites rien de tout cela ; je ne veux pas oublier !

VII

13 mai.

Celui que vous avez aimé est mort, voilà pourquoi vous avez encore des larmes ; celle que j'ai aimée m'a trahi, voilà pourquoi je n'en ai plus !

Parlez-moi de lui tant que vous voudrez, n'exigez pas que je vous parle d'elle.

Depuis quatre ans, j'habite un monastère, et cependant je ne suis point prêtre encore !

Pourquoi cela ? me demanderez-vous. Je vais vous le dire.

Quand son amour, qui était le dernier lien qui m'attachât à la vie, m'a manqué, je suis tombé dans un tel désespoir, que ce n'était point un mérite à moi de me donner à Dieu à la suite d'une pareille douleur.

Alors j'ai attendu que ce désespoir se calmât afin que le Seigneur ne me reçût pas comme le gouffre reçoit l'aveugle ou l'insensé qui se précipite, mais comme un hôte hospitalier reçoit le pèlerin fatigué qui vient lui demander le repos de la nuit au bout d'une rude marche, à la fin d'une longue journée.

Je voulais lui donner un cœur fervent et non un cœur brisé, un corps et non un cadavre.

Et voilà plus de quatre ans que je m'isole par la solitude, que je m'épure par la prière, et je n'ai pas, jusqu'à présent, osé dépouiller l'habit du novice pour la robe du moine, tant il reste encore du vieil homme en moi, tant je trouve que ce serait un sacrilége, après m'être donné si complétement à la créature, de me donner si incomplétement au Créateur.

Maintenant, vous savez de ma vie passée et intime tout ce que vous pouvez savoir. De ma vie présente et extérieure, voici ce que je puis vous dire :

J'habite, non pas dans un couvent, mais dans un ermitage bâti à mi-côte d'une colline, une chambre aux murs blanchis, sans autre ornement que le portrait d'un roi pour lequel j'ai une vénération toute particulière, et un christ d'ivoire, chef-d'œuvre du XVI^e^ siècle, et qui m'a été donné par ma mère.

Ma fenêtre, toute garnie d'un immense jasmin dont les branches, chargées de fleurs, entrent dans ma chambre qu'elles parfument, s'ouvre sur le soleil le-

vant et probablement sur le point de l'horizon que vous habitez; car je vois de loin, et d'un vol direct, accourir notre colombe, que je vois repartir dans la même direction et que je suis dans les airs jusqu'à la distance d'un quart de lieue à peu près; après quoi, le point qui la représente, et qui a été sans cesse diminuant, se fond dans le firmament azuré ou dans le nuage grisâtre, selon que le ciel est pur ou nébuleux.

L'aube a, pour moi, des charmes tout particuliers et qui tiennent à la disposition du terrain formant le paysage que mon regard peut embrasser et que je vais essayer de vous décrire.

Mon horizon est fermé, au midi, par la grande chaîne des Pyrénées, aux flancs violets, aux sommets neigeux; à l'est, par un contre-fort de collines qui va, en s'élevant toujours, se rattacher, chaînon secondaire, à cette chaîne principale; enfin, au nord, il s'étend aussi loin que la vue peut pénétrer dans un pays de plaines, tout parsemé de bouquets d'oliviers, tout sillonné de petits ruisseaux au milieu desquels, comme une souveraine recevant le tribut de ses sujets, se déroule majestueusement une des plus grandes rivières qui arrosent la France.

Le plateau que je domine est incliné du midi au nord, des montagnes à la plaine.

Il présente trois aspects bien différents : au matin, au midi, au soir.

Au matin, le soleil se lève derrière la chaîne des collines de l'est; dix minutes avant qu'il apparaisse, je vois monter une vapeur rose qui s'empare lentement mais victorieusement du ciel, assombrissant encore la noire silhouette des collines qui se découpent sur elle; à travers cette vapeur, qui va passer par tous les intermédiaires, depuis le rose vif jusqu'au jaune ardent, se glissent comme des fers de lance quelques rayons précurseurs du soleil, lequel continue de monter derrière les collines, dont les contours commencent à se dorer à ses rayons. Bientôt flotte à la double cime que forme l'arête la plus élevée de cette chaîne comme un feu mouvant qui va s'élargissant toujours jusqu'à ce que l'astre lui-même, splendide, étincelant, ruisselant de flammes, apparaisse, cratère inextinguible du volcan divin. Et, au fur et à mesure qu'il monte au ciel, tout renait à la vie sur la terre; la cime des Pyrénées passe d'un blanc mat aux reflets de l'argent le plus vif; leurs flancs sombres s'éclairent peu à peu, glissant du noir au violet, du violet au bleu clair. Comme une inondation de lumière qui descendrait des hauts sommets, le jour se répand dans la plaine. Alors les ruisseaux luisent comme des fils d'argent, la rivière se tord et ondoie comme un ruban de moire; les petits oiseaux chantent dans les buissons de lauriers-roses, dans les haies de grenadiers, dans les touffes de myrtes, et un aigle, roi du firmament, tourne dans l'éther, embrassant de son

large vol un cercle de plus d'une lieue dans lequel je le vois disparaître et reparaître alternativement.

Au midi, tout le bassin que je viens de décrire se change en une ardente fournaise; éclairées de haut en bas, les montagnes ne savent plus cacher leurs flancs nus, que trouent les ossements granitiques de la terre; on voit rejaillir sur les surfaces luisantes du roc les rayons brisés du soleil; les ruisseaux et les rivières se font pareils à des torrents de plomb fondu, les fleurs se fanent, les feuilles s'inclinent, les oiseaux se taisent; les cigales invisibles chantent aux branches des oliviers qui petillent et à l'écorce des pins qui craquent, et les seuls êtres vivants qui animent avec elles ce désert de flammes sont tantôt un lézard vert qui monte au treillage de ma croisée, tantôt une couleuvre marbrée, qui, roulée en spirale, aspire, avec sa gueule entr'ouverte et dans laquelle joue un dard noir et inoffensif, les moucherons qui passent à portée de son haleine.

Au soir, la vie renaît pour un instant, comme pour un instant renaît la lueur de la lampe qui va mourir; alors les cigales se taisent les unes après les autres, et le cri plaintif et monotone du grillon succède à leur grésillement; les lézards fuient, les couleuvres disparaissent, les buissons s'agitent sous le vol inquiet des oiseaux qui cherchent une hôtellerie où passer la nuit; le soleil descend à l'horizon qui m'est caché, et, à mesure qu'il descend, je vois les neiges pyrénéennes pas-

ser du rose tendre au rose pourpre, tandis que les ténèbres écloses au fond de la plaine montent chaque degré de l'escalier gigantesque que la lumière abandonne, jusqu'à ce que, selon la loi naturelle, le monde entier leur appartienne à son tour; alors tout bruit cesse, toute lueur terrestre s'éteint, les étoiles naissent silencieusement au ciel, et, au milieu du silence nocturne, une seule mélodie s'éveille dans l'espace : c'est le chant du rossignol, l'amant des étoiles, l'improvisateur de l'obscurité.

Vous m'avez demandé ce que je voyais de ma fenêtre, je vous l'ai dit; fixez ce triple aspect dans votre pensée, occupez votre esprit pour distraire votre cœur; votre salut en ce monde et dans l'autre est dans ce mot :

Oubliez!

VIII

13 mai.

Vous me dites d'oublier!

Écoutez ce qui se passe en moi.

Dès que se répand l'obscurité, alors, comprenez-vous une chose effrayante, inouïe, hors de nature? c'est que, pendant mon sommeil, le mort n'est plus mort, le trépassé revient à la vie! il est là près de moi avec ses longs cheveux noirs, sa figure pâle, son mâle vi-

sage tout empreint de la noblesse de sa race. Il est là, je lui parle, j'étends la main, je m'écrie :

— Mais tu vis donc encore? tu m'aimes donc toujours?

Et il me répond que oui, qu'il vit encore, qu'il m'aime toujours; et la même vision, incessante, réglée, presque matérielle, se renouvelle chaque nuit pour ne disparaître qu'aux premiers rayons du jour.

Eh! que n'ai-je pas fait, mon Dieu, pour que cette vision, œuvre de l'ange des ténèbres sans doute, cessât de me tourmenter!

Je me suis ensevelie sous le buis bénit, j'ai roulé des rosaires saints autour de mon cou et de mes poignets, j'ai posé un crucifix sur ma poitrine et je me suis endormie les mains croisées sur les pieds du martyr divin ; tout a été vain, inutile, infructueux ; le jour me ramène à Dieu, mais l'obscurité à lui ; je suis comme cette reine dont parle le poëte Homère, et dont chaque nuit défaisait l'ouvrage de chaque jour.

Qu'il n'y ait plus de nuit, qu'il n'y ait plus de sommeil, qu'il n'y ait plus de rêves, et j'oublierai peut-être.

Pouvez-vous obtenir cela de Dieu?

IX

14 mai.

Tout ce que l'on peut obtenir de Dieu par la prière,

je l'obtiendrai pour vous; car vous êtes véritablement blessée et la blessure est profonde et saignante.

Prions.

X

15 mai.

Je ne sais pas si, depuis que je vous écris, j'éprouve plus de calme; mais, à coup sûr, j'éprouve plus de soulagement.

C'est qu'une puissante distraction est entrée dans ma vie; j'étais sans famille, isolée dans le monde moral et dans le monde matériel, tantôt couchée sur une tombe, tantôt pleurant, désespérant toujours, et voici que tout à coup je retrouve un frère.

Car il me semble que vous êtes pour moi un frère, il me semble que ce frère, que je ne connaissais pas, a quitté la France avant que je fusse née; il me semble que je l'ai attendu, cherché sans cesse. Maintenant, le voici revenu; maintenant, sans se révéler par la présence, il se révèle par la voix. Je ne le vois pas, mais je l'écoute. Je ne le touche pas, mais je l'entends.

Vous n'avez point idée combien ce paysage si brillamment coloré par votre plume a occupé ma pensée. Qu'on ne vienne pas me nier les miracles de la double vue : la double vue existe. Par la force constante de ma volonté, ce paysage est là présent, réfléchi dans

mon esprit comme dans un miroir. Je vois tout, depuis les vapeurs roses du matin s'élevant derrière la colline jusqu'à l'envahissement grisâtre des ombres du soir ; j'entends tout, depuis le bruit de la fleur qui ouvre son calice à la rosée du matin jusqu'au chant du rossignol se prolongeant dans la solitude et le silence de la nuit.

Et je vois tout cela de telle façon, que, si jamais je me trouvais dans le cercle embrassé par vos regards, je dirais : « Voici les collines enflammées, voici les montagnes de neige, voici les ruisseaux d'argent, voici les rivières de moire, voici les grenadiers, voici les lauriers-roses, voici les myrtes ! c'est ici, c'est ici ! »

Puis je vois encore votre ermitage s'élevant au-dessus des murs du jardin, avec sa fenêtre voilée de jasmins et de pampres ; puis je vous vois vous-même dans votre cellule blanche, agenouillé au pied de votre beau christ, priant pour vous et surtout pour moi.

Dites-moi quel est ce roi dont le portrait est dans votre cellule, ce roi pour lequel vous avez une vénération particulière, afin que, moi aussi, j'aie un portrait de ce roi, afin que j'aie une religion de plus qui soit votre religion.

Puis, vous aussi, je voudrais vous voir... Oh ! par la pensée seulement ; tranquillisez-vous. Vous m'avez dit que pour vous le passé n'existait plus, et que je ne vous interrogeasse que sur le présent et sur l'avenir.

Laissons le passé au néant, et dites-moi quel âge vous avez, sous quels traits il faut que je me fasse une image semblable à la vôtre; dites-moi depuis quelle époque vous êtes entré dans cet ermitage, dites-moi quand vous comptez dire un adieu définitif au monde.

Je voudrais savoir aussi à quelle distance nous sommes. Est-ce possible de calculer cela?

Vous me semblez si bon, que je ne crains pas de vous lasser; vous me semblez si savant, que je ne crains pas de vous demander l'impossible.

Je vais penser à ce que peut renfermer votre réponse, et, quand je l'aurai, je penserai à ce qu'elle renfermera.

Pars, colombe chérie, pars et reviens vite!

XI

15 mai, trois heures précises de l'après-midi.

Vous le voyez, en occupant votre esprit, je suis parvenu un instant à distraire votre cœur.

Il faut traiter l'âme comme le corps; faites oublier pendant un instant à un malade qu'il souffre, et, pendant un instant, il ne souffrira plus.

Vous voulez que je vous parle de moi, vous voulez chercher si dans l'homme physique et dans l'homme moral, vivant et inconnu, il y a quelque chose du mort que vous avez aimé : soit, écoutez.

Je suis né à Fontainebleau le 1er mai 1607 ; j'ai donc trente ans et quatorze jours.

Je suis grand, je suis brun ; j'ai les yeux bleus, le teint pâle, le front haut.

Je me suis retiré du monde depuis le 17 janvier 1633, et j'ai fait vœu, si certaines choses ne changeaient pas dans ma destinée, de me consacrer à Dieu dans les cinq ans de ma retraite.

Je me suis retiré du monde à la suite d'une grande catastrophe politique, dans laquelle mes plus chers amis ont été engloutis ; à la suite d'une grande douleur personnelle dans laquelle mon cœur a été brisé.

Le portrait de ce roi qui est dans ma cellule et pour lequel j'ai une vénération toute particulière, est celui du roi Henri IV.

Maintenant, vous désirez savoir à quelle distance nous sommes l'un de l'autre ; il est trois heures moins quelques minutes ; je vais dater ma lettre de trois heures précises, moment où je lâcherai notre messager.

Les pigeons font de quinze à seize lieues à l'heure ; c'est ce que j'ai eu l'occasion d'étudier dans certaines circonstances où je me suis servi de leur office ; notez l'heure à laquelle vous recevrez cette lettre, et calculez.

Ne me répondez que dans deux ou trois jours ; employez ces deux ou trois jours à bâtir des chimères ou des réalités ; puis jetez sur le papier, pauvre recluse,

tout ce qui vous passera dans l'esprit, et envoyez-moi le résumé de vos recherches, le résultat de vos rêves

Dieu soit avec vous!

XII

15 mai, deux heures après avoir reçu votre lettre.

Écoutez! écoutez! Ce n'est point dans deux, ce n'est point dans trois jours qu'il faut que je vous réponde, c'est tout de suite.

Mon Dieu! quelle idée folle s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mon âme! Si celui que j'aime n'était pas mort! si vous étiez celui que j'aime, celui que j'appelle, celui que je cherche, celui qui m'apparaît toutes les nuits!

Vous êtes né le 1er mai 1607 : lui aussi! Vous êtes grand : lui aussi! Vous êtes brun : lui aussi! Vous avez les yeux bleus, le teint pâle, le front haut : lui aussi!

Puis rappelez-vous les paroles que vous m'avez déjà dites dans une autre lettre, et qui sont restées vivantes dans ma mémoire : Vous avez chu à travers les différents degrés de la grandeur humaine; vous n'avez pas frissonné au vent de la hache qui abattait les têtes autour de vous; vous avez, en tombant, perdu presque un royaume.

Je ne sais si tout cela s'applique à vous, mais tout cela, mon Dieu ! mon Dieu ! s'applique bien réellement à lui.

Vous avez dans votre cellule le portrait d'un roi que vous entourez de vénération et d'amour. Ce portrait est celui du roi Henri IV. Et lui, lui, il était fils du roi Henri IV !

Si vous n'êtes pas Antoine de Bourbon, comte de Moret, que l'on a dit tué à la bataille de Castelnaudary, qui êtes-vous donc ?

Répondez ! au nom du ciel, répondez !

XIII

16 mai, au point du jour.

Si vous n'êtes pas Isabelle de Lautrec, que je crus infidèle, qui êtes-vous donc ?

Moi, je suis Antoine de Bourbon, comte de Moret, que l'on crut tué à la bataille de Castelnaudary, et qui vit encore, non point par la miséricorde, mais par la vengeance du Seigneur.

Oh ! si les choses sont comme je crains qu'elles ne soient, malheur à nous deux !

La colombe s'est perdue dans la nuit, ou, fatiguée peut-être, elle a été forcée de se reposer.

Elle n'est arrivée qu'aux premiers rayons du jour.

XIV

16 mai, sept heures du matin.

Oui, oui, oui, malheureux ! oui, je suis Isabelle de Lautrec !

Vous m'avez crue infidèle, moi ! Comment ? pourquoi ? à quelle occasion ? Car je ne me défends plus, j'accuse.

Savez-vous que la colombe ne met que deux heures à aller de vous à moi et de moi à vous ? savez-vous, par conséquent, que nous ne sommes qu'à trente lieues l'un de l'autre ?

Voyons, comment vous ai-je trompé ? comment vous ai-je trahi ? Dites, dites !

Va, colombe, tu portes ma vie !

XV

16 mai, onze heures.

Mes yeux, mon cœur, mon âme, tout m'a-t-il trompé à la fois ?

Est-ce ou n'est-ce pas Isabelle de Lautrec que j'ai vue entrer dans l'église cathédrale de Valence, le 5 janvier 1633 ?

Était-elle vêtue en fiancée, et celui qui marchait

derrière elle en habit de fiancé, n'était-il pas le vicomte Emmanuel de Pontis?

Ou bien tout cela n'était-il qu'une illusion du mauvais esprit?

Pas de doute, pas d'hésitation, pas de demi-réponse.

Le silence ou la preuve.

XVI

16 mai, trois heures de l'après-midi.

La preuve, soit! elle me sera facile à donner.

Tout ce que vous avez vu paraissait être vrai, et cependant tout ce que vous avez vu était faux.

Seulement, j'ai un long récit à vous faire; tant mieux! notre pauvre colombe est épuisée et a besoin de repos.

Elle a mis près de quatre heures, au lieu de deux, pour revenir.

Je vais écrire une partie de la nuit.

Mon Dieu, Seigneur! donnez-moi un peu de calme; ma main tremble au point de ne pouvoir tenir ma plume.

Mon Dieu! je vais d'abord aller vous remercier de ce qu'il vit.

Six heures du soir.

J'ai passé trois heures à genoux, priant, appuyant mon front brûlant sur les dalles glacées, et me voilà plus calme.

Je reviens à vous.

Laissez-moi tout vous dire, tout vous raconter, depuis le moment où je vous ai quitté à Valence, jusqu'à celui où, malheureuse que je suis, j'ai prononcé mes vœux.

C'était, vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas? c'était le 14 août 1632, que nous nous séparâmes; vous me dîtes adieu, sans me dire où vous alliez.

J'étais pleine de sombres pressentiments; je ne pouvais lâcher le pan de votre manteau. Il me semblait que ce n'était pas une absence de quelques jours comme vous me le promettiez, mais une absence éternelle dans laquelle nous allions entrer.

Onze heures du soir sonnaient à l'église de la ville; vous montiez un cheval blanc; vous étiez enveloppé d'un manteau de couleur sombre; vous partîtes doucement d'abord, et trois fois vous revîntes sur vos pas pour me dire adieu; à la troisième fois, vous me forçâtes à rentrer; car, me dîtes-vous, si je restais à la porte, vous ne pourriez vous décider à partir.

Pourquoi ne suis-je pas restée? pourquoi êtes-vous parti?

Je rentrai, mais ce ne fut que pour courir à mon balcon. Vous regardiez en arrière; vous me vîtes apparaître faisant voltiger mon mouchoir tout mouillé de larmes; vous levâtes votre chapeau aux plumes flottantes, et j'entendis passer sur les ailes du vent votre adieu, qui, affaibli par la distance, était devenu plaintif comme un soupir.

Un grand nuage noir flottait au ciel et marchait rapidement à l'encontre de la lune; j'étendis les mains vers ce nuage comme pour l'arrêter, car il allait éteindre le rayon argenté à l'aide duquel je vous voyais encore; enfin, pareil à un monstre aérien, il s'avança la gueule ouverte et engloutit la pâle déesse, qui disparut dans ses sombres flancs. Alors j'abaissai mes yeux du ciel sur la terre et je vous cherchai vainement; j'entendais encore le bruit des fers se cognant sur le pavé dans la direction d'Orange; mais je ne vous voyais plus.

Tout à coup un éclair ouvrit la nuée, et, à la lueur de l'éclair, je distinguai encore votre cheval blanc. Quant à vous, votre manteau sombre vous avait déjà confondu avec la nuit. L'animal s'éloignait rapidement, mais semblait s'éloigner sans cavalier. Deux autres éclairs brillèrent encore, qui me montrèrent le cheval s'éloignant toujours, blanchissant comme un fantôme. Depuis quelques secondes, je n'entendais plus même le bruit de son galop. Un quatrième éclair vint

accompagné du grondement de la foudre ; mais, soit qu'il eût tourné à quelque coude du chemin, soit qu'il fût éloigné, le cheval avait disparu.

Toute la nuit le tonnerre gronda, toute la nuit le vent et la pluie battirent mes fenêtres ; le lendemain, la nature, éperdue, échevelée, mourante, semblait en deuil comme mon cœur.

Je savais ce qui se passait du côté où je vous avais vu disparaître, c'est-à-dire dans le Languedoc. Le duc de Montmorency, votre ami, qui en avait le gouvernement, avait, disait-on, adoptant le parti de la reine mère exilée et celui de Monsieur, qui venait de traverser la France pour le rejoindre, le duc de Montmorency avait fait révolter la province, et levait des troupes pour marcher contre le roi et M. de Richelieu.

Vous alliez donc, pour servir un de vos frères, combattre contre l'autre ; vous alliez, ce qui était bien plus dangereux encore, tirer l'épée et risquer votre tête contre le terrible cardinal de Richelieu, qui avait fait déjà tomber tant de têtes et brisé tant d'épées !

Vous le savez, mon père était à Paris près du roi. Je partis avec deux de mes femmes sous prétexte d'aller visiter ma tante, qui était abbesse de Saint-Pons, mais en réalité pour me rapprocher de ce théâtre des événements où vous alliez jouer un rôle.

Il me fallut huit jours de voyage pour franchir la distance qui sépare Valence de Saint-Pons.

J'arrivai au monastère le 23 août.

Si peu que les saintes filles eussent l'habitude de se mêler aux choses du monde, les événements qui se passaient autour d'elles se faisaient si graves, qu'ils étaient l'objet de toutes les conversations et que tous les serviteurs du couvent étaient en quête de nouvelles.

Voici ce que l'on disait :

On disait que le frère du roi, monseigneur Gaston d'Orléans, avait fait sa jonction avec le maréchal-duc de Montmorency, lui amenant deux mille hommes qu'il avait levés dans la principauté de Trèves, qui, joints à quatre mille qu'avait déjà M. de Montmorency, faisaient un total de six mille soldats.

Avec ces six mille soldats, il tenait Lodève, Albi, Uzès, Alais, Lunel et Saint-Pons, où je me trouvais. Nîmes, Toulouse, Carcassonne et Béziers, quoique peuplés de protestants, avaient refusé de se joindre à lui.

On disait encore que deux armées marchaient contre l'armée du duc de Montmorency. L'une d'elles venait par le Pont-Saint-Esprit et était commandée par le maréchal de Schomberg.

En outre, le cardinal avait jugé nécessaire que Louis XIII se rapprochât du théâtre de la guerre, et le roi était, assurait-on, arrivé à Lyon. Une lettre que l'on m'apporta de Valence, non-seulement me confirma

cette nouvelle, mais m'apprit que mon père, le baron de Lautrec, était près de Sa Majesté.

Cette lettre était de mon père lui-même. Il m'annonçait la résolution prise entre son vieil ami le comte de Pontis et lui de resserrer encore les liens d'amitié et de parenté qui unissaient les deux maisons, en me mariant au vicomte de Pontis. Je vous avais déjà, vous vous le rappelez, parlé de ce projet de mariage, et c'est alors que vous m'aviez dit :

— Laissez-moi trois mois encore ; pendant ces trois mois, de grands événements peuvent s'accomplir qui changeront bien des destinées. Laissez-moi trois mois encore, et je demanderai votre main au baron de Lautrec.

Ainsi donc au tourment de vous savoir parmi ceux que mon père appelait des rebelles se joignait cette crainte de voir une haine s'élever entre votre maison et celle de mon père, si fidèle et si loyal serviteur du roi, qu'il confondait le cardinal et lui dans une même admiration, et qu'il disait au moins une fois le jour ce que le roi disait une fois la semaine : « Qui n'aime pas M. le cardinal, n'aime pas le roi. »

Le 23 août, un arrêt parut qui déclarait le duc de Montmorency déchu de tous ses honneurs et dignités, ses biens étant confisqués et l'ordre étant donné au parlement de Toulouse de lui faire son procès.

Le lendemain, le bruit se répandit que même dé-

claration avait paru contre vous, tout fils de roi que vous étiez, et contre M. de Rieux.

Jugez des émotions de mon pauvre cœur à tous ces bruits!

Le 24, je vis passer à Saint-Pons un émissaire du cardinal; il allait, disait-on, proposer la paix à M. de Montmorency.

J'obtins de ma tante qu'elle lui fît offrir des rafraîchissements. Il accepta, s'arrêta un instant au parloir. Je le vis, je l'interrogeai. Ce que l'on avait dit était vrai. J'eus quelque espoir.

Cet espoir augmenta encore lorsque j'appris que l'archevêque de Narbonne, ami particulier de M. de Montmorency, était passé à Carcassonne dans le même but, d'obtenir que le maréchal-duc mît bas les armes. Les propositions qu'il était chargé de faire au gouverneur du Languedoc étaient, disait-on, fort acceptables et même avantageuses à sa fortune et à son honneur.

Le bruit se répandit bientôt que le maréchal-duc avait tout refusé.

Quant à vous, — car vous comprenez bien que l'on parlait beaucoup de vous, ce qui était à la fois un motif de terreur et de consolation pour moi, — quant à vous, on disait qu'une lettre vous avait été écrite par le cardinal lui-même, mais que vous aviez répondu que votre parole était engagée depuis longtemps à Mon-

sieur, et que Monsieur seul pouvait vous rendre votre parole.

Hélas ! lâche et égoïste, il ne vous la rendit pas.

Le 29 août, nous apprîmes que l'armée de M. de Schomberg et celle de M. de Montmorency étaient en présence.

Cependant le vieux maréchal n'oubliait pas que M. de Richelieu n'était qu'un ministre et pouvait tomber, que le roi n'était qu'un homme et pouvait mourir. Alors Monsieur, celui contre lequel il marchait, étant l'héritier présomptif de la couronne, devenait le roi de France. Il ouvrit donc avec Monsieur une dernière négociation, et envoya M. de Cavoie pour parlementer.

Nous savions tout cela. Mon âme se suspendit à chaque espérance qui l'enlevait au ciel. J'attendis, anxieuse, cette dernière réponse de M. de Montmorency.

Soit désespoir, soit présomption, le malheureux, confiant dans sa bravoure, répondit, vous le savez :

« Combattons d'abord ; après la bataille, on parlementera. »

Dès lors, tout espoir d'accommodement fut perdu, et, comme une victoire du duc de Montmorency était votre seul salut, j'oubliai mes devoirs de fille, j'oubliai mes devoirs de sujette, et, prosternée au pied des autels, je priai le Dieu des armées d'avoir un regard favorable pour le vainqueur de Vellano et le fils du vainqueur d'Ivry.

A partir de ce moment, je n'attendis plus qu'une nouvelle, celle de la bataille.

Hélas! le 1er septembre, à cinq heures du soir, cette nouvelle arriva terrible, fatale, désespérée.

La bataille était perdue ; le maréchal-duc était prisonnier, et vous étiez, vous, les uns disaient blessé mortellement, les autres disaient mort !...

Je n'en demandai pas davantage ; j'envoyai querir le jardinier, que je m'étais acquis d'avance. Je lui dis de se procurer deux chevaux et de m'attendre à la nuit tombante à la porte du jardin.

La nuit venue, je descendis ; nous montâmes à cheval, nous longeâmes la base des montagnes, nous franchîmes deux ou trois ruisseaux, nous laissâmes à gauche le petit village de la Livinière, et, à huit heures du soir, nous nous arrêtâmes à Caunes.

Mon cheval s'était blessé et boitait ; je le changeai contre un cheval neuf et pris des nouvelles pendant ce temps.

On disait M. de Montmorency mort, ainsi que M. de Rieux. Quant à vous, les rapports étaient toujours flottants : les uns vous disaient mort ; les autres, blessé mortellement.

Blessé mortellement, je voulais vous fermer les yeux ; mort, je voulais vous mettre dans votre linceul.

Nous partîmes de Caunes vers huit heures et demie à travers champs, sans suivre aucune route tracée ; le

jardinier était de Saissac et connaissait le pays ; nous piquâmes droit sur Montolieu.

Le temps était absolument semblable à celui qu'il faisait la nuit où nous nous quittâmes ; de gros nuages noirs roulaient au ciel ; le vent de la tempête sifflait dans les oliviers, vent chaud, lourd, étouffant, qui, de temps en temps, s'arrêtait pour laisser tomber verticalement de larges gouttes de pluie ; le tonnerre grondait derrière Castelnaudary.

Nous ne fîmes que passer à travers Montolieu, sans nous arrêter. En avant de cette petite ville, nous rencontrâmes les premiers postes de M. de Schomberg.

Je renouvelai les questions. Le combat s'était engagé vers onze heures du matin et avait duré une heure à peu près ; cent personnes à peine avaient été tuées.

Je demandai si vous étiez au nombre des morts. On s'en informa. Un enfant perdu dit vous avoir vu tomber. Je le fis venir ; il avait vu en effet tomber un chef, mais il n'était pas bien sûr que ce fût vous. Je voulus l'emmener avec moi ; il était de garde et ne put venir.

Seulement, il donna tous les renseignements au jardinier. C'était le comte de Moret qui avait engagé l'action, et, s'il avait été tué, il avait été tué par un officier de carabiniers nommé Bitéran.

J'entendais tous ces détails avec un frissonnement glacé ; ma poitrine était oppressée à ne pouvoir parler, et des gouttes de sueur aussi grosses que mes larmes

roulaient sur mon visage et se confondaient avec elles.

Nous nous remîmes en route, nous avions fait douze ou treize lieues en cinq heures ; mais, comme j'avais changé de cheval à Caunes, je pouvais arriver à Castelnaudary ; si celui du jardinier tombait en chemin, il promettait de me suivre en s'attachant à la crinière du mien.

En sortant de Montolieu, nous tombâmes dans un bois qui était gardé. Nous nous fîmes reconnaître. On nous conduisit au bord du ruisseau de Bernassonne, que nous passâmes à gué, ainsi que deux autres ruisseaux que nous rencontrâmes encore sur notre chemin.

Entre Ferrals et Villespy, le cheval du jardinier tomba et ne put se relever ; mais, par bonheur, nous étions presque arrivés : nous apercevions les bivacs de l'armée royale, et, dans la prairie où avait eu lieu le combat, des lumières errantes.

Mon compagnon de route me dit que ces lumières étaient celles des soldats qui sans doute s'apprêtaient à enterrer les morts ; je le priai de faire un dernier effort pour me suivre ; j'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, prêt à tomber lui-même, et nous dépassâmes le dernier feu du camp.

Nous venions de laisser à notre droite le village de Saint-Papoul, quand mon cheval se cabra.

Je me penchai, je vis une masse informe; c'était un soldat mort.

Je venais de heurter le premier cadavre.

Je sautai à bas de mon cheval, que je laissai aller à l'aventure. J'étais arrivée.

Le jardinier courut aux torches et aux groupes les plus proches de nous. Je m'assis sur un tertre de gazon, et j'attendis.

Le ciel était toujours assombri par de gros nuages noirs, le tonnerre continuait de gronder à l'ouest, quelques éclairs illuminaient de temps en temps le champ de bataille.

Le jardinier revint muni d'une torche et suivi de quelques soldats.

Il avait trouvé ceux-ci creusant une grande fosse pour y jeter tous les cadavres; mais nul cadavre n'y avait encore été jeté.

Là, je commençai à avoir des nouvelles plus positives.

M. de Montmorency, quoique atteint de douze blessures, n'était pas mort, il n'était que prisonnier; il avait été pris, porté dans une métairie à un quart de lieue du champ de bataille, s'était confessé à l'aumônier de M. de Schomberg; après quoi, pansé par le chirurgien des chevau-légers, il avait été porté à Castelnaudary sur une échelle.

M. de Rieux était tué, on avait retrouvé son corps.

Quant à vous, on vous avait vu tomber de cheval, mais on ne pouvait dire ce que vous étiez devenu.

Je demandai où l'on vous avait vu tomber ; on me dit que c'était à l'embuscade.

Les soldats voulurent savoir qui j'étais.

— Regardez-moi, leur dis-je, et devinez.

Les sanglots m'étouffaient, les larmes ruisselaient sur mon visage.

— Pauvre femme, dit l'un d'eux, elle l'aime !

Je saisis la main de cet homme ; je l'eusse embrassé.

— Reviens avec moi, lui dis-je, et aide-moi à le retrouver, mort ou vivant.

— Nous vous aiderons, dirent deux ou trois soldats.

Puis, à l'un d'eux :

— Marche devant, dirent-ils.

Celui qu'on venait de choisir pour être notre guide prit la torche et nous éclaira.

Je les suivis.

L'un d'eux m'offrit de m'appuyer sur lui.

— Merci, lui dis-je, je suis forte.

En effet, je ne me sentais aucune fatigue, et il me semblait que j'eusse pu aller jusqu'au bout du monde.

Nous fîmes trois cents pas à peu près ; de dix pas en dix pas, il y avait un cadavre ; à chaque cadavre, je voulais m'arrêter pour voir si c'était bien vous ; mais les soldats me poussaient en avant en me disant :

— Ce n'est point ici, madame.

Enfin, nous arrivâmes à un chemin creux, couronné de quelques têtes d'oliviers; un ruisseau courait au fond de ce chemin.

— C'est ici, dirent les soldats.

Je passai ma main sur mon front; je chancelai, et me sentis près de m'évanouir.

Nous commençâmes par chercher sur la hauteur; il y avait là une douzaine de cadavres; je pris la torche des mains de celui qui la portait, et je la penchai vers la terre.

Les uns après les autres, je visitai tous les cadavres; deux avaient la face contre terre. Un de ces deux hommes était un officier; il avait des cheveux noirs comme vous; je le fis tourner sur le dos; j'écartai ses cheveux : ce n'était pas vous.

Tout à coup, je poussai un cri. Je me baissai; j'avais reconnu votre chapeau; je le ramassai. Les plumes étaient celles que j'y avais attachées moi-même; il n'y avait pas à s'y tromper.

C'est là que vous étiez tombé; seulement, étiez-vous tombé mort ou blessé? Là était la question.

Les soldats qui m'accompagnaient se parlèrent bas. Je vis l'un d'eux allonger le bras dans la direction du ruisseau.

— Que dites-vous? leur demandai-je.

— Nous disons, madame, répondit celui qui avait allongé le bras, que, lorsqu'on est blessé, surtout d'un

coup de feu, on a soif. Si le comte de Moret a été blessé seulement, peut-être se sera-t-il traîné pour boire jusqu'au ruisseau qui coule au fond de ce ravin.

— Oh ! c'est un espoir ! m'écriai-je. Venez !

Et je m'élançai à travers les oliviers.

La descente était rapide. Je ne m'en aperçus pas. Cérès, la torche à la main, cherchant Proserpine perdue, ne marchait pas, toute déesse qu'elle était, d'un pas plus rapide et plus sûr que moi.

En un instant, je fus au bord du ruisseau.

Deux ou trois blessés, en effet, avaient tenté des efforts pour l'atteindre. L'un avait expiré en route. Le second l'avait atteint de la main, mais n'avait pu aller plus loin. Le troisième avait la tête dans le ruisseau même et était mort en buvant.

Un de ces trois corps poussa un soupir.

Je courus à lui. C'était l'homme qui avait atteint le ruisseau de la main, mais qui n'avait pu l'atteindre de la bouche. Il était évanoui.

La fraîcheur de la nuit ou un miracle du ciel lui rendait le sentiment.

Je me mis à genoux, j'éclairai son visage avec ma torche, je jetai un cri.

C'était votre écuyer Armand.

A ce cri, il ouvrit les yeux et me regarda d'un air effaré.

Il me reconnaissait.

— A boire ! demanda-t-il.

J'allai puiser de l'eau dans votre feutre et je la lui offris. Un soldat m'arrêta.

— Ne lui donnez pas à boire, me dit-il à l'oreille. Parfois, on meurt en buvant.

— A boire ! répéta le moribond.

— Oui, lui dis-je, vous allez avoir à boire; mais dites-moi ce qu'est devenu le comte de Moret.

Il me regarda plus fixement qu'il n'avait fait encore et me reconnut.

— Mademoiselle de Lautrec ! murmura-t-il.

— Oui, c'est moi, Armand ; c'est moi qui cherche votre maître, répondis-je. Où est-il ? où est-il ? .

— A boire ! demanda le blessé d'une voix mourante.

Je me rappelai que j'avais dans ma poche un flacon d'eau de mélisse. Je lui en versai quelques gouttes sur les lèvres.

Il parut se ranimer un peu.

— Où est-il, au nom du ciel ? lui demandai-je.

— Je ne sais, répondit-il.

— L'avez-vous vu tomber ?

— Oui.

— Mort ou blessé ?

— Blessé.

— Qu'est-il devenu ?

— On l'a emporté.

— De quel côté ?

— Du côté de Fendeille.

— Les gens du roi ou les gens de M. de Montmorency ?

— Les gens de M. de Montmorency.

— Ensuite ?

— Je ne sais rien de plus en ce moment. Je fus blessé moi-même, mon cheval fut tué, je tombai. La nuit venue, je me traînai jusqu'ici, car j'avais soif. En arrivant près du ruisseau, je m'évanouis sans pouvoir y atteindre. A boire ! à boire !

— Donnez-lui à boire maintenant, dit le soldat ; il a dit tout ce qu'il savait.

Je puisai de l'eau dans votre chapeau, les soldats soulevèrent la tête du blessé, j'approchai l'eau de ses lèvres, il but avidement trois ou quatre gorgées, puis se renversa en arrière, poussa un soupir et se roidit.

Il était mort.

—Vous voyez que vous avez bien fait de le faire parler avant de lui donner à boire, dit le soldat en lâchant la tête du pauvre Armand, qui retomba lourdement à terre.

Je restai un moment immobile, me tordant les bras par un mouvement insensible.

— Que faisons-nous maintenant, madame ? demanda le jardinier.

— Sais-tu où est Fendeille ? lui demandai-je.

— Oui.

— Allons du côté de Fendeille.

Puis, me retournant vers les soldats :

— Qui vient avec moi ? demandai-je.

— Nous ! dirent-ils tous trois.

— Venez donc.

Nous gravîmes les talus du chemin creux, puis nous descendîmes dans la prairie.

Un officier faisait une ronde à la tête d'une douzaine de soldats ; mes compagnons se regardèrent et se parlèrent tout bas.

— Que dites-vous ? demandai-je.

— Nous disons que voilà un officier qui pourrait vous donner des renseignements.

— Lequel ?

— Celui-là.

Et ils me montraient le capitaine qui conduisait la ronde.

— Et pourquoi pourrait-il me donner des renseignements ?

— Parce que justement il combattait ici.

— Allons, à lui, alors.

Et je fis quelques pas rapides dans la direction de l'officier.

Un soldat m'arrêta.

— Mais, dit-il, c'est que...

— Pourquoi m'arrêtez-vous ? lui demandai-je.

— Vous voulez à tout prix avoir des renseignements ? demanda le soldat.

— A tout prix.

— Quel que soit celui qui vous les donne ?

— Quel qu'il soit.

— Alors j'appellerai le capitaine.

Et à son tour, il fit quelques pas en avant.

— Capitaine Bitéran ? dit-il.

L'officier s'arrêta, essaya de percer l'obscurité du regard.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

— On voudrait vous parler, mon officier.

— Qui cela ?

— Une dame.

— Une dame ! à cette heure, sur le champ de bataille ?

— Pourquoi pas, monsieur, si cette femme vient sur le champ de bataille chercher celui qu'elle aime, pour le soigner s'il n'est que blessé, pour l'ensevelir s'il est mort ?

L'officier s'approcha : c'était un homme de trente ans. En m'apercevant, il ôta son chapeau, et je vis une figure douce et distinguée, encadrée par des cheveux blonds.

— Qui cherchez-vous, madame ? me demanda-t-il.

— Antoine de Bourbon, comte de Moret, répondis-je.

L'officier me regarda avec plus d'attention qu'il n'avait fait encore.

Puis, pâlissant légèrement et d'une voix altérée :

— Le comte de Moret ? demanda-t-il. Vous cherchez le comte de Moret ?

— Oui, le comte de Moret ; ces braves gens m'ont dit que, mieux que personne, vous pouviez me donner des nouvelles sûres de ce qui lui est arrivé.

Il regarda les soldats, et son regard jeta une double flamme sous ses sourcils froncés.

— Dame ! mon capitaine, dit l'un d'eux, il paraît que c'est son fiancé, à cette dame, et elle veut savoir ce qu'il est devenu.

— Monsieur, au nom du ciel ! m'écriai-je, vous avez vu le comte de Moret, vous savez quelque chose de lui ; dites-moi ce que vous en savez.

— Madame, voici ce que j'en sais : On m'avait envoyé avec ma compagnie de carabins pour masquer l'embuscade qui était là dans le chemin creux ; nous devions nous retirer après la décharge, afin de laisser l'ennemi s'engager. M. le comte de Moret, qui tenait à montrer son courage, ne s'étant jamais trouvé à aucun combat, chargea témérairement sur nous, et commença l'attaque en tirant un coup de pistolet sur... ma foi ! madame, je ne vois pas pourquoi je mentirais... en tirant un coup de pistolet sur moi. La balle du pis-

tolet coupa la plume de mon feutre. Je ripostai, et j'eus le malheur de tirer plus juste.

Je poussai un cri de terreur.

— C'est vous? fis-je en reculant d'un pas.

— Madame, dit le capitaine, le combat a été loyal. Je croyais n'avoir affaire qu'à un simple officier de l'armée du maréchal-duc. Certes, si j'eusse su que celui qui me chargeait était un prince, et que ce prince était le fils du roi Henri IV, j'eusse laissé ma vie à sa disposition plutôt que d'attenter à la sienne. Mais ce fut lorsqu'il tomba seulement que je l'entendis crier : « A moi, Bourbon! » Je me doutai alors qu'il venait d'arriver un grand malheur.

— Oh! oui, m'écriai-je, un grand malheur! Mais, enfin, est-il mort?

— Je ne sais, madame ; en ce moment, la mousquetade s'engagea. Mes carabins reculèrent, selon l'ordre qu'ils avaient reçu. Je reculai avec eux, et je vis qu'on emportait le comte, tout sanglant et sans chapeau.

— Oh! son chapeau, le voilà!

Et je le portai passionnément à mes lèvres.

— Madame, dit le capitaine avec une douleur qui n'était pas feinte, donnez-moi vos ordres. Après avoir causé un si grand malheur, comment puis-je, je ne dirai pas l'expier, mais vous être utile dans vos recherches? Dites, et je ferai tout au monde pour vous aider.

— Merci, monsieur, dis-je en essayant de reprendre ma puissance sur moi-même ; mais vous ne pouvez rien pour moi, que m'indiquer la direction dans laquelle on a emporté le comte.

— Dans la direction de Fendeille, madame, répondit-il ; mais, pour plus grande sûreté, prenez le chemin que vous trouverez à cent pas d'ici à votre droite ; à un quart de lieue, vous rencontrerez une maison où vous vous informerez.

— C'est bien, dis-je au jardinier. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Allons.

— Je pourrais offrir des chevaux à madame, hasarda timidement l'officier.

— Merci, monsieur, répondis-je ; je vous ai demandé tout ce que je désirais savoir de vous, et vous m'avez rendu tous les services que vous pouviez me rendre.

Je partageai une poignée de louis entre les trois soldats.

Deux s'éloignèrent, mais le troisième voulut absolument me conduire vers la maison indiquée.

Je marchais rapidement dans la direction de cette maison. Cependant je ne pus résister au désir de saluer une dernière fois, en me retournant, le terrain consacré par votre sang, et je vis le capitaine immo-

bile, demeurant à la place où je l'avais quitté, les yeux fixés sur moi et me regardant m'éloigner comme un homme frappé d'atonie.

Nous arrivâmes à la maison. Tout le long de la route, nous avions rencontré des cadavres gisant sur notre chemin ; mais j'étais déjà habituée à ce spectacle et je marchais d'un pas ferme, presque sur les hommes, dans cette herbe ensanglantée qui montait jusqu'à mes genoux.

Nous atteignîmes la maison ; elle était occupée par des blessés des deux partis, couchés sur la paille étendue à terre. Je pénétrai dans cet asile de douleur ; j'interrogeai les mourants de la voix, comme j'avais interrogé les morts du regard ; à mes instances, un moribond se souleva sur le coude.

— Le comte de Moret? dit-il. Je l'ai vu passer dans le carrosse de Monsieur.

— Mort ou blessé? demandai-je.

— Blessé, dit le moribond ; mais il était comme moi : il ne valait guère mieux blessé que mort.

— Mon Dieu! m'écriai-je, et où le conduisait-on?

— Je ne sais pas ; seulement, je lui ai entendu dire un nom.

— Lequel?

— Celui de madame de Ventadour, et la voiture a pris un chemin de traverse.

— Oui, je comprends ; il se sera fait conduire chez

madame de Ventadour, à l'abbaye de Prouille; c'est cela. Merci, mon ami.

Et, laissant quelques louis près de lui, je sortis en disant au jardinier :

— A l'abbaye de Prouille.

L'abbaye de Prouille était située à deux lieues à peu près de l'endroit où nous nous trouvions. Le cheval du jardinier était tombé de fatigue; j'avais laissé le mien dans la prairie du champ de bataille. Impossible de se procurer un carrosse, même une charrette. D'ailleurs, toutes les recherches eussent pris du temps. Je ne ressentais aucune fatigue, nous partîmes à pied.

A peine avions-nous fait un quart de lieue, que la pluie commença de tomber et que l'orage, contenu jusqu'alors, éclata. Mais j'étais tout entière avec vous, je ne sentais pas la pluie, je n'entendais pas l'orage; je continuai mon chemin au milieu des torrents d'eau qui ruisselaient autour de moi, à la lueur des éclairs qui parfois illuminaient le paysage à le voir comme en plein jour. Nous passâmes près d'un grand chêne. Le jardinier me suppliait de m'y abriter un instant et d'attendre sous cet abri que l'orage fût calmé; je secouai la tête et continuai mon chemin sans lui répondre; une minute après, la foudre tomba sur le chêne, le mit en pièces et en dévora les débris.

Je me contentai de lui montrer de la main ce qui venait d'arriver.

— C'est vrai, madame, dit-il, vous êtes protégée du ciel, et, puisque Dieu vous donne la force, allons.

Nous allâmes donc pendant une heure encore à peu près. Au bout d'une heure, un éclair nous montra l'abbaye où nous nous rendions. Je doublai le pas et nous arrivâmes.

Tout dormait dans l'abbaye, ou faisait semblant de dormir. Je me suis toujours défiée depuis de ce sommeil si profond de la tourière, des sœurs et de l'abbesse elle-même.

On m'ouvrit enfin, mais avec mille précautions. Il est évident qu'en nous entendant frapper, on avait craint la visite de quelque corps perdu ou de quelque horde pillarde. Je me hâtai de me faire reconnaître, et aussitôt je demandai de vos nouvelles.

La sœur tourière ne savait ce que je voulais dire; elle affirmait ne pas vous avoir vu, ne pas même savoir que vous fussiez blessé.

Je demandai à parler à madame de Ventadour.

On me conduisit à elle.

Je la trouvai tout habillée. Au bruit que nous avions fait, ignorant qui faisait ce bruit, elle s'était vêtue. Je crus remarquer qu'elle était pâle et tremblante.

Elle rejeta cette pâleur et ce tremblement sur la crainte qu'elle avait eue, en entendant frapper, que ce ne fussent des soldats mal intentionnés qui frappassent.

Je la rassurai; je lui dis comment j'étais partie de

Saint-Pons, comment j'étais arrivée sur le champ de bataille, comment j'avais retrouvé la place où vous étiez tombé. Je lui montrai votre chapeau, que je tenais toujours dans ma main crispée. Je lui dis les renseignements que m'avait donnés le mourant, et je finis par la conjurer, au nom du ciel, de me dire ce qu'elle savait de vous.

Elle me répondit que l'on m'avait trompée sans doute, ou bien que le carrosse, après avoir pris le chemin de l'abbaye, s'était égaré, soit à droite, soit à gauche, dans quelque chemin aboutissant à cette route; quant à elle, elle ne vous avait pas vu, elle n'avait pas même entendu parler de vous.

Je laissai tomber mes bras et me couchai sur une chaise longue qui se trouvait là; mes forces m'avaient abandonnée avec l'espérance.

L'abbesse appela ses femmes; on me dépouilla de mes habits, que la pluie d'orage avait collés sur moi, j'avais laissé mes souliers dans la boue des chemins, et, sans m'en douter, j'avais fait plus d'une lieue pieds nus; on apporta un bain dans lequel on me mit et où je tombai dans une espèce de torpeur qui ressemblait à un évanouissement.

Je revins à moi en entendant dire que l'on avait vu un carrosse prendre la route de Mazères. J'interrogeai : on tenait ce renseignement d'un paysan qui avait dans la soirée apporté du lait au couvent.

L'abbesse m'offrit sa propre voiture et ses propres chevaux, en supposant que je voulusse continuer mes recherches.

J'acceptai.

On m'apporta alors des habits ; car, voyant venir les premiers rayons du jour, je ne voulais pas perdre un instant pour continuer mon chemin. Il était d'autant plus possible que vous vous fussiez fait conduire à Mazères, que Mazères était un château fort que l'on disait tenir pour M. de Montmorency.

Madame de Ventadour me donna son propre cocher, et nous partîmes.

A Villeneuve-le-Comtat, à Payra, à Sainte-Camette, nous nous informâmes ; non-seulement personne n'avait rien vu, mais encore on ignorait dans ces trois villages que le combat de Castelnaudary eût eu lieu.

Nous n'en poursuivîmes pas moins notre chemin jusqu'à Mazères. Là, les renseignements devaient être positifs ; les portes étaient gardées ; ceux qui gardaient ces portes étaient à M. de Montmorency ; ils n'avaient donc aucun motif de dissimuler la présence du comte de Moret parmi eux.

Nous arrivâmes aux portes ; on n'avait vu aucun carrosse, on ignorait que le comte de Moret fût blessé ; nous apportions la première nouvelle du combat de Castelnaudary.

Nous eûmes bientôt la preuve que cette réponse était

vraie; car un officier accourut à toute bride, annonçant, de la part de Monsieur, que M. de Montmorency était prisonnier, que M. de Rieux était blessé, que tout enfin était perdu, et que chacun eût à songer à soi.

Dès lors, on ne s'occupa plus de nous, et l'on ne répondit plus à nos questions.

J'avais complétement perdu votre trace! Nous nous mîmes à chercher au hasard; nous enveloppâmes le théâtre des événements d'un grand cercle, comme font les chasseurs à la piste du gibier. Nous visitâmes Belpech, Cahuzac, Fanjeaux, Alzonne, Conques, Peyriac; en aucune de ces localités il n'y avait vestige de votre passage : c'était entre Fendeille et l'abbaye que votre carrosse avait disparu comme une vision.

A Peyriac, je trouvai l'intendant de notre maison de Valence. Mon père avait fait prévenir qu'il allait passer deux ou trois mois au château. On s'était mis alors à ma recherche, et l'on me suppliait de venir.

J'avais perdu tout espoir de vous retrouver pendant les trois semaines de courses que j'avais faites. Je revins au château.

Mon père arriva le lendemain. Il me trouva mourante.

Tout le monde au château m'avait dans une si profonde vénération, que, sur un mot qu'avait dit l'intendant, nul ne parla de mon voyage.

Mon père vint à moi, s'assit sur mon lit. C'est un homme grave et sévère, comme vous savez. Je lui avais parlé de mon amour pour vous, de cette promesse que vous m'aviez faite d'être mon époux. L'honneur de votre alliance était tel, qu'il avait dû renoncer à son projet favori, qui était de me marier avec le vicomte de Pontis, le fils de son vieil ami. Mais, vous mort, ce projet rentrait dans son esprit avec plus de force et de réalité.

D'ailleurs, Louis XIII lui avait parlé de cet amour de sa fille pour un rebelle. Louis XIII était d'autant plus irrité contre vous que vous étiez son frère. Tous vos biens avaient été confisqués, et, si l'on ne vous eût pas su mort, votre procès, tout fils de roi que vous étiez, vous était fait comme à M. de Montmorency.

Ainsi donc, c'était un bonheur que vous fussiez mort, mort sur le champ de bataille. Ce capitaine que j'avais vu, que j'avais interrogé, ce meurtrier que j'avais maudit et dont la pâle figure a reparu plus d'une fois dans mes rêves, ce meurtrier vous avait sauvé de l'échafaud.

J'écoutais tristement, sombrement mon père; j'avais jugé que son parti était pris. M. le comte de Pontis, qui avait combattu dans l'armée du maréchal de Schomberg, était en toute faveur. Mon père aurait pour lui contre moi le roi et le cardinal.

Je pris parti de mon côté.

Je demandai trois mois à mon père, m'engageant, ces trois mois écoulés, si je n'avais aucune nouvelle de vous, ou si votre mort se confirmait, à suivre le vicomte de Pontis à l'église.

Le 30 octobre, M. de Montmorency fut exécuté.

Alors je bénis presque votre meurtrier; car, si je vous eusse su souffrant tout ce que souffrait le pauvre duc, je serais morte.

Il n'y avait plus aucun doute sur vous; chacun disait que vous aviez été tué. J'étais veuve sans avoir été épouse!

Les trois mois s'écoulèrent; le dernier jour du troisième mois, mon père se présenta au château avec le vicomte de Pontis.

Je connaissais la ponctualité de mon père, et je ne voulais pas le faire attendre.

Il me trouva en costume de fiancée.

Onze heures sonnaient; le prêtre nous attendait à l'église; je me levai et j'appuyai mon bras sur celui de mon père.

Le comte de Pontis marcha derrière nous avec son fils.

Cinq ou six amis communs, une douzaine de familiers et quelques serviteurs nous suivirent.

Nous nous acheminâmes vers l'église.

Mon père ne me parlait point; il me regardait seu-

lement, et visiblement il s'étonnait de me trouver si calme.

Comme les martyrs qui marchent à la mort, mon visage s'éclairait au fur et à mesure que je me rapprochais du lieu du supplice.

En entrant dans l'église, j'étais pâle mais souriante; comme le naufragé battu de la tempête, je voyais le port.

Le prêtre nous attendait à l'autel; nous nous approchâmes et nous nous mîmes à genoux. J'avais craint un moment qu'arrivée à ce point, la force ne me manquât.

Je remerciai le Seigneur de toute mon âme. La force était en moi.

Le prêtre demanda à M. de Pontis s'il me prenait pour épouse.

— Oui, répondit M. de Pontis.

Il me fit la même question, me demandant à mon tour si je prenais M. de Pontis pour époux.

— Mon époux dans ce monde et dans l'autre, répondis-je, est mon divin Sauveur Jésus, et je n'aurai jamais d'autre époux.

J'accentuai cette réponse d'un ton si calme et si ferme à la fois, que les assistants n'en perdirent pas une parole.

M. de Pontis me regarda d'un air effrayé et comme si j'eusse été folle.

Mon père fit un pas en avant.

Quant à moi, je franchis la grille qui me séparait de l'autel, et, d'une voix haute :

— A partir de ce moment, m'écriai-je les bras au ciel, j'appartiens à Dieu, et nul n'a le droit de me réclamer que Dieu !

— Isabelle ! cria mon père, oseriez-vous méconnaître mon autorité ?

— Il y a une autorité plus haute et plus sainte que la vôtre, mon père, répondis-je respectueusement ; c'est l'autorité de celui qui m'a fait rencontrer la foi sur la route du malheur. Mon père, je ne suis plus du monde terrestre ; priez pour moi. Je prierai pour vous tous.

Mon père voulut franchir la grille à son tour pour m'arracher de l'autel ; mais le prêtre étendit les deux bras vers lui.

— Malheur ! dit-il, à celui qui force la vocation, ou qui veut l'arrêter ! Cette jeune fille s'est donnée à Dieu, je la reçois dans la maison de Dieu comme dans un saint asile d'où nul, pas même son père, n'a le droit de l'arracher violemment.

Peut-être mon père n'eût-il pas été arrêté par cette menace ; mais le comte de Pontis l'entraîna. Le vicomte et les autres assistants suivirent le vieillard, et la porte se referma sur eux.

Le prêtre demanda où je voulais me retirer. Je me fis conduire au couvent des Ursulines.

Mon père partit à l'instant même pour Paris, où était le cardinal. Mais tout ce qu'il obtint du cardinal fut que je ne pourrais faire de vœux qu'au bout d'un an.

L'année s'écoula. Au bout d'un an et un jour, je pris le voile.

Il y a quatre ans de cela.

Depuis quatre ans, il ne s'est point passé un seul jour sans que j'aie prié pour vous, en baisant les plumes de ce chapeau que j'avais ramassé sur le champ de bataille de Castelnaudary, seule relique qui me restât de vous.

Vous savez tout maintenant.

Maintenant donc, à votre tour, parlez, racontez-moi chaque chose en détail; dites-moi par quel miracle vous vivez; dites-moi où vous êtes; dites-moi comment je puis vous revoir. Dites vite tout cela, ou je deviens folle!

17 mai, quatre heures du matin.

XVII

Six heures du matin, aussitôt après votre lettre lue.

Dieu a détourné un instant ses yeux de nous, et, pendant cet instant, l'ange du mal a passé au-dessus de nos têtes et nous a touchés.

Écoutez à votre tour.

Vous savez quels étaient mes engagements avec mon frère Gaston. D'ailleurs, en agissant pour l'un, je croyais agir pour l'autre. Le ministre me paraissait peser plus encore sur le roi que sur nous tous.

Une pareille oppression était intolérable pour des fils de France, et à chaque instant le cardinal forçait la volonté du roi, disposait de son sceau, sans le consulter, de ses armes malgré lui. Il dépensait six fois plus en un jour dans sa maison que tous les fils de Henri IV, y compris celui qui était sur le trône, ne faisaient dans les leurs.

Et, tandis qu'à lui seul il avait englouti plus de deux cents millions, un tiers à peine des habitants de la France mangeait du pain ordinaire ; l'autre tiers ne vivait que de pain d'avoine, et le dernier tiers, pareil à un troupeau d'animaux immondes, ne se sustentait que de glands.

Il avait à lui dans le royaume autant de places et de forteresses que le roi. Il avait le Brouage, Oléron, Ré, la Rochelle, Saumur, Angers, Brest, Amboise, le Havre, Pont-de-l'Arche et Pontoise, en sorte qu'il venait jusqu'aux portes de Paris. Il était maître de la province et de la citadelle de Verdun. Outre les troupes employées dans ces places, dans ces forteresses, dans ces citadelles, il avait une armée de mer. Il sortait avec des gardes. Il tenait dans ses mains toutes les clefs de la France.

La France entière, se réunissant contre lui, n'était pas capable de lever une armée assez forte pour l'opposer à la sienne. Les prisons étaient devenues des sépulcres destinés à ensevelir les vrais serviteurs du roi, et le crime de lèse-majesté n'était plus d'attenter contre le roi ou contre son État, mais de n'avoir pas un zèle et une obéissance aveugles pour toutes les volontés et les desseins de son ministre.

Voilà ce que je devais vous dire, d'abord et avant tout; car ce que je vous dis là, c'est mon excuse de vous avoir quittée et d'avoir pris le parti de celui qui, plus tard, nous devait tous renier, vivants ou morts.

Ce fut le procès et l'exécution du vieux maréchal de Marillac qui décida tout. J'étais en correspondance avec mon frère Gaston et avec la reine Marie de Médicis, qui avait toujours été parfaite pour moi. Je résolus de joindre ma fortune à la leur.

Vous rappelez-vous ma tristesse à cette époque? vous rappelez-vous mon émotion, le trouble de ma voix allant jusqu'aux sanglots, quand je vous disais que mon avenir était plus incertain que celui de la feuille naissante sur l'arbre au pied duquel nous étions assis, et quand je vous demandais trois mois, avant de faire de vous ma femme, tout en vous disant que le jour le plus heureux de ma vie serait celui où je deviendrais votre époux?

En effet, dès ce moment-là, je savais tous les projets

de mon frère Gaston, et j'étais l'intermédiaire entre lui et le pauvre Montmorency.

Vous me dites de n'omettre aucun détail. Oh ! j'ai trop besoin de me justifier à vos yeux pour rien omettre ou rien oublier.

Nous devions avoir pour nous les Espagnols et les Napolitains.

Les Napolitains, au moment où Montmorency se déclara, parurent en effet sur la côte de Narbonne, mais ils n'osèrent débarquer. Quant aux Espagnols, ils vinrent de leur côté jusqu'à Urgel, mais ils ne passèrent pas la frontière.

Vous vîtes l'insurrection grandir tout autour de vous, vous entendîtes les cris de révolte de Bagnols, de Lunel, de Beaucaire et d'Alais. Je vous montrai un matin, et cela le cœur serré, car je sentais que c'était notre séparation, je vous montrai un matin un manifeste dans lequel mon frère Gaston prenait le titre de lieutenant général du royaume.

Peu de temps après, vous apprîtes par une lettre du roi adressée à votre père, et qui lui ordonnait de se rendre à Paris, vous apprîtes qu'il était rentré en France avec dix-huit cents chevaux, qu'il avait brûlé le faubourg de Saint-Nicolas de Dijon et les maisons des membres du parlement qui avaient jugé Marillac.

Un jour, à mon tour, je reçus une lettre. Mon frère m'écrivait d'Albi et me sommait de tenir ma parole.

Ce jour fut celui où je pris congé de vous, le 14 août 1632, date fatale, restée profondément et d'une manière aussi sombre empreinte dans mon cœur que dans le vôtre.

Oh! tous les détails de ce départ sont bien vrais. La peinture de cette nuit est bien fidèle.

Seulement, je vous vis, moi, plus longtemps que vous ne pûtes me voir. Vous étiez sur le balcon de votre chambre, éclairée derrière vous, tandis que, moi, je m'enfonçais dans un horizon toujours plus sombre.

Cependant il vint un moment où la route tourna et où je cessai de vous voir.

En ce moment, j'arrêtai mon cheval, je me demandai s'il ne valait pas mieux pour moi oublier toutes les promesses faites, tous les engagements pris, sacrifier l'honneur à l'amour et retourner près de vous.

Votre fenêtre se referma, votre lumière s'éteignit, je crus que c'était un avertissement de Dieu de continuer mon chemin; j'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, j'enveloppai ma tête dans mon manteau, et je m'élançai dans les profondeurs toujours plus obscures de l'horizon, en me criant à moi-même, pour m'étourdir :

— En avant! en avant!

Le surlendemain, j'étais à Albi, près de mon frère, qui me laissa dans cette place avec cinq cents Polonais, et marcha sur Béziers.

Le 29 août, je reçus l'ordre du maréchal-duc de venir le joindre.

Je partis avec mes cinq cents hommes, et, le 30 août au soir, je fis ma jonction.

La journée du 31 se passa à s'éclairer mutuellement. Nous avions avis que M. de Schomberg marchait sur Castelnaudary. Nous y marchâmes de notre côté. Mais M. de Schomberg nous y devança, s'empara même d'une maison qui n'était qu'à dix minutes de chemin de nous et en fit un corps de garde.

Cela se passait le 1er septembre, à huit heures du matin.

Le maréchal-duc apprit ce qui venait de s'accomplir; il prit cinq cents hommes, alla reconnaître l'armée du maréchal, et, se trouvant à portée de cette maison, il chargea ceux qui étaient dedans, lesquels abandonnèrent aussitôt leur poste.

M. de Montmorency mit cent cinquante hommes dans cette maison, et revint vers nous fort gai de ce premier succès.

Il nous trouva réunis dans la première maison du village, mon frère Gaston, M. de Rieux, M. de Chaudebonne et moi.

Alors, s'avançant vers mon frère :

— Monsieur, dit-il, voici le jour où vous serez victorieux de tous vos ennemis, le jour où vous réunirez le fils avec la mère. Mais, ajouta-t-il en montrant son

épée nue et ensanglantée, il faut que ce soir votre épée soit comme est la mienne ce matin, c'est-à-dire rouge jusqu'à la garde.

Mon frère n'aime pas les épées nues, et surtout les épées sanglantes; il détourna les yeux.

— Eh! monsieur, dit-il, ne perdrez-vous donc jamais l'habitude de vos rodomontades? Il y a longtemps que, tout en me promettant de grandes victoires, vous ne m'avez encore donné que des espérances.

— En tout cas, dit le maréchal, et en supposant que je ne vous aie encore, comme vous le dites, donné que des espérances, je fais plus que ne fait pour vous le roi votre frère; car, au lieu de vous donner des espérances, il vous les ôte, même celle de la vie.

— Eh! monsieur, reprit Gaston en haussant les épaules, croyez-vous que la vie de l'héritier présomptif soit jamais en jeu? Arrive qu'arrive, je suis toujours sûr de faire ma paix, pour moi et trois personnes.

Le maréchal sourit amèrement, et, sans plus répondre au prince, il vint à nous.

— Allons, dit-il, allons, voilà que cela commence, et notre homme saigne déjà du nez. Il parle de s'enfuir, lui quatrième. Mais ce ne sera ni vous, monsieur de Moret, ni vous, monsieur de Rieux, ni moi, qui, à ce compte-là, lui servirons d'escorte.

Nous répondîmes que non certainement.

— Eh bien, continua le maréchal-duc, joignez-vous

donc à moi ; car il faut que nous l'engagions si avant aujourd'hui, que nous le voyions enfin l'épée à la main.

En ce moment, on vint nous annoncer que l'on voyait l'armée du maréchal de Schomberg sortir d'un bois et s'avancer vers nous.

— Allons, messieurs, dit le maréchal-duc, le moment est venu, chacun à son poste.

Nous avions une rivière à traverser sur un petit pont; on pouvait nous disputer le passage, mais personne n'y songea. Le plan de M. de Schomberg était, au contraire, de nous laisser avancer jusqu'à une embuscade qu'il avait dressée dans ce chemin creux où vous retrouvâtes mon pauvre écuyer.

Le pont franchi, je pris mon poste à l'aile gauche, qui était placée sous mon commandement.

C'était, comme on vous l'a dit, ma première action. J'avais hâte de montrer que, quoique du même sang que Monsieur, mon sang était plus ardent que le sien. Je vis un corps de carabins détachés en enfants perdus : je le chargeai.

J'avais particulièrement remarqué cet officier que vous rencontrâtes le soir du combat.

Il faisait un brave gentilhomme, calme au feu comme s'il eût été à la parade. Je piquai droit à lui et lui envoyai un coup de pistolet qui, comme il vous l'a dit, coupa la plume de son chapeau. Il riposta. Je sentis

comme un coup de poing au flanc gauche; j'y portai la main sans savoir ce que c'était, et je retirai ma main pleine de sang.

Au même moment, sans douleur réelle, quelque chose comme un nuage rouge passa devant mes yeux; la terre tourna sous moi. Mon cheval fit un mouvement que je n'eus pas la force de réprimer ni de suivre. Je sentis que je glissais de ma selle. Je criai : « A moi, Bourbon ! » et je m'évanouis en pensant à vous.

En fermant les yeux, il me sembla que j'entendais comme une mousquetade des plus vives et que je voyais un rideau de flammes se dérouler devant moi.

Sans doute mes Polonais m'emportèrent; car, à partir de ce moment et jusqu'à celui où je repris mes sens, à une demi-lieue de là à peu près, dans le carrosse de mon frère, je n'ai plus conscience de ce qui m'arriva.

D'épouvantables douleurs me rappelèrent à la vie. J'ouvris les yeux; je vis une grande foule se pressant avec curiosité et parlant vivement autour de mon carrosse. Je compris qu'il s'agissait de savoir où l'on me conduirait.

Je me souvins que la sœur de M. de Ventadour, l'un de mes bons amis, devait être abbesse dans les environs. Je fis un effort, et, passant la tête par la portière, je donnai l'ordre de me conduire chez madame de Ventadour.

Vous le voyez, votre admirable dévouement vous avait parfaitement mise sur ma trace, et il n'a pas tenu à vous que vous ne me retrouvassiez.

La douleur m'avait tiré de mon évanouissement, la douleur m'y replongea.

Je ne sais qui se chargea de mon introduction près de madame de Ventadour; mais je me retrouvai couché sur un excellent lit; seulement, j'étais dans un caveau souterrain. J'avais près de moi le médecin du couvent, et dans la ruelle quelqu'un qui, me voyant rouvrir les yeux, me dit tout bas :

— Ne dites pas qui vous êtes.

De même que vous aviez été mon dernier souvenir, vous fûtes ma première pensée. Je regardai si vous n'étiez point là quelque part. Je ne vis que des visages étrangers, au milieu desquels un homme aux manches retroussées et aux mains sanglantes. C'était le médecin qui venait de me panser.

Je refermai les yeux.

Ce fut pendant cette nuit que vous vous présentâtes à l'abbaye et que, dans la crainte qu'inspirait le cardinal, on vous répondit que l'on ne m'avait pas vu.

Ainsi vous ignorâtes que j'existais; ainsi j'ignorai que vous étiez venue. Nous nous étions presque touchés, sans nous voir.

Je n'ai aucun sentiment de ce qui se passa pendant les quinze jours qui suivirent ma blessure. Ce n'était

point une convalescence, c'était une halte à la porte du tombeau.

Enfin, la jeunesse et la force de mon tempérament l'emportèrent ; je sentis une certaine fraîcheur se répandre dans mes membres alanguis et fiévreux, et, à partir de ce moment, le médecin déclara que j'étais sauvé.

Mais à quelle condition ! que je ne parlerais pas, que je ne quitterais pas mon lit, que je ne prendrais aucune part de la vie extérieure. Je ne vivrais qu'à la condition d'être un mois ou six semaines sans vivre.

C'est pendant cette période de temps que fut jugé et exécuté le maréchal-duc. Cette exécution redoubla la terreur des pauvres filles qui m'avaient donné l'hospitalité.

Il n'y avait, au reste, aucun doute, si l'on apprenait mon existence, que je ne fusse traité, tout prince du sang que j'étais, comme M. de Montmorency. M. de Montmorency n'était-il pas allié à Marie de Médicis?

Il fut donc décidé que j'étais mort, et, par toutes les voix intéressées à ce que l'on y crût, le bruit de ma mort se répandit.

Au bout de deux mois, je pus me lever. Jusque-là, j'étais resté caché dans les souterrains du couvent ; l'air devenait nécessaire à ma convalescence ; nous étions en novembre ; mais le doux hiver du Languedoc autorisait cependant quelques sorties nocturnes. On me permit d'aller respirer la nuit dans le jardin du couvent.

Avec la pensée, avec le sentiment, je ne dirai pas avec la force, car j'étais encore d'une telle faiblesse, que je ne pouvais ni descendre ni monter les escaliers, tout mon amour pour vous, engourdi par la mort, était revenu. Je ne parlais que de vous, je n'aspirais qu'à vous.

Dès que je pus tenir une plume, je demandai à vous écrire : on me donna ce que je demandais, on fit partir un messager devant moi ; mais, comme le message devait révéler mon existence, et que mon existence, dans la terreur de madame de Ventadour, c'était la persécution, l'emprisonnement, la mort peut-être, le messager resta dans les environs et rentra au bout de douze ou quinze jours, disant que votre père vous avait emmenée à Paris, et qu'il avait remis ma lettre à celle de vos femmes qui lui avait paru la plus dévouée.

Dès lors, je fus plus tranquille, je m'en rapportais à votre amour de me faire tenir une prompte réponse.

Un mois se passa dans cette attente; chaque jour qui s'écoulait portait une nouvelle atteinte à ma confiance en vous et emportait un lambeau de mon espoir.

Il y avait déjà trois mois qu'avait eu lieu la bataille de Castelnaudary. Je voulais savoir les nouvelles qui pouvaient m'intéresser. Blessé au commencement du combat que j'avais engagé, j'en ignorais l'issue. On hésitait à me donner ces nouvelles. Je menaçai de les aller chercher moi-même.

Alors on me dit tout; alors je sus la perte de la bataille; la fuite et la réconciliation de Gaston, lui quatrième, comme il l'avait dit; le procès et la mort de M. de Montmorency; la confiscation de mes biens, la perte de mon rang et de mes dignités.

Je reçus toutes ces nouvelles avec plus de force qu'on ne s'y attendait. Certes, la mort du pauvre maréchal fut un rude coup. Mais, après la mort de M. de Marillac, ce coup, nous l'avions plus d'une fois prévu avec M. de Montmorency, et pour lui et pour moi.

Quant à la perte de mon rang, de mes dignités et de ma fortune, je les accueillis avec un sourire de mépris. Les hommes m'avaient ôté tout ce que pouvaient me donner les hommes; mais ils avaient été forcés de me laisser ce qui me venait de Dieu, votre amour.

Aussi, votre amour fut-il, à partir de ce moment, la seule espérance de ma vie. C'était l'étoile qui brillait seule au ciel de l'avenir, devenu aussi sombre que celui du passé avait été brillant.

Un messager ne vous avait pas trouvée; je résolus d'être mon propre messager. Votre réponse ne m'était point parvenue; je résolus d'aller chercher moi-même votre réponse.

Au reste, ce n'était pas chose facile de sortir du couvent. J'étais surveillé, on craignait que je ne fusse vu ou reconnu. Je ne parlai donc pas de sortir du couvent, mais de quitter la France.

Cette proposition était la plus agréable que je pusse faire à la bonne abbesse.

Il fut convenu que l'on s'entendrait avec des pêcheurs, que je gagnerais Narbonne, et que, là, je m'embarquerais. De l'abbaye à Narbonne, je ferais la route sous le costume ecclésiastique et dans le carrosse et avec les chevaux de l'abbesse.

D'ailleurs, tout le monde me croyait si bien mort, qu'il n'y avait pas probabilité que, dans ce pays où je venais pour la première fois, je fusse reconnu.

La bonne abbesse mit ses coffres à ma disposition, mais je la remerciai ; j'avais sur moi, au moment où j'avais été blessé, deux cents louis à peu près, que l'on retrouva dans ma bourse ; plus, en bagues et en agrafes, pour une dizaine de mille livres de diamants.

Vous étiez riche, qu'avais-je besoin d'être riche?

Vers le commencement de janvier, je quittai l'abbaye, plein de reconnaissance pour l'hospitalité qu'on m'y avait donnée.

Hélas ! j'ignorais que cette hospitalité allait me coûter si cher.

J'étais à vingt-huit lieues de Narbonne ; je me sentais encore si faible, que nous ne pouvions marcher qu'à petites journées. D'ailleurs, peut-être exagérais-je encore un peu ma faiblesse, pour que l'on se défiât moins de moi.

Le premier jour, nous allâmes coucher à Ville-

pinte; le second, à Barbaira; le troisième, à Narbonne.

Dès le lendemain, marché était fait pour me conduire à Marseille. J'étais un prélat malade de la poitrine et à qui l'on avait ordonné l'air d'Hyères ou de Nice.

Je me reposai un jour à Narbonne, et m'embarquai le lendemain. Quarante-huit heures après, grâce à un bon vent, j'étais à Marseille.

Là, je payai mes bateliers, je renvoyai les deux serviteurs de l'abbesse qui m'avaient accompagné, et je redevins parfaitement libre.

Je fis aussitôt marché pour me faire conduire en carrosse jusqu'à Avignon, et pour remonter le Rhône d'Avignon à Valence.

Comme mon air cavalier pouvait me trahir, je me fis faire un uniforme d'officier aux gardes de M. le cardinal. Sous cet uniforme, j'étais sûr de ne pas être inquiété.

Je partis de Marseille et gagnai Avignon en trois jours. A Avignon, les vents venant de la mer, et, par conséquent, la navigation étant bonne, je me confiai au Rhône; d'ailleurs, quand le vent nous manquait, nous attelions des chevaux à notre barque, et nous remontions à l'aide d'un câble tiré par eux.

De loin et dès le point du jour, je voyais votre château. C'était là que vous étiez, là que vous m'attendiez, ou du moins, si ce que l'on m'avait dit était vrai,

si votre père vous avait emmenée à Paris, c'était là que j'aurais de vos nouvelles.

Je voulais me faire mettre à terre ; cette barque allait si lentement ! malheureusement, j'étais trop faible encore.

Oh ! si j'eusse gagné une heure ! si je vous eusse revue ! Mais cela ne devait pas être ainsi, nous étions condamnés...

Je n'y pus tenir cependant ; une demi-lieue avant Valence, je débarquai. Je ne pouvais marcher vite encore ; cependant ma vitesse dépassait de beaucoup celle de la barque.

D'ailleurs, l'espérance de vous revoir m'avait rendu presque toutes mes forces. Depuis longtemps, je voyais votre balcon, celui d'où vous m'aviez dit adieu, car j'avais tourné l'angle du chemin ; seulement, votre balcon était vide, les jalousies en étaient fermées. Il y avait dans tout l'aspect de ce château, que j'avais tant désiré revoir, quelque chose de morne et de vide qui me glaçait.

Tout à coup, je vis s'ouvrir la porte principale et sortir un cortége qui tourna du côté de la ville et disparut.

J'étais encore à un demi-quart de lieue environ ; je sentis, sans que je pusse deviner pourquoi, mon cœur se serrer et mes forces défaillir.

Je m'appuyai contre un arbre du chemin ; j'essuyai

mon front couvert de sueur et je repris ma course.

Je rencontrai un domestique.

— Mon ami, lui demandai-je d'une voix à moitié éteinte, n'est-ce donc plus mademoiselle Isabelle de Lautrec qui habite ce château?

— Si fait, mon officier, répondit-il : c'est toujours mademoiselle Isabelle de Lautrec. Seulement, dans une demi-heure, il faudra l'appeler autrement.

— Il faudra l'appeler autrement! Et comment faudra-t-il l'appeler?

— Madame la vicomtesse de Pontis.

— Pourquoi madame la vicomtesse de Pontis?

— Parce que, dans une demi-heure, elle sera la femme de mon maître, M. le vicomte de Pontis.

Je sentis que je devenais livide; je cachai mon front sous mon mouchoir.

— Ainsi, demandai-je, ce cortége que j'ai vu sortir du château?...

— C'était celui des fiancés.

— Et dans ce moment?...

— Dans ce moment, ils sont à l'église.

— Oh! c'est impossible!

— Impossible! dit le serviteur. Ma foi, si vous voulez vous assurer de la chose par vos yeux, mon officier, il en est temps encore. Prenez le plus court, et vous serez à l'église en même temps qu'eux.

Je ne me le fis pas redire, car j'avais hâte de m'as-

surer par mes yeux de la terrible réalité ; je ne pouvais croire au récit de cet homme. Il avait un motif quelconque pour me faire ce hardi mensonge ; mais, à coup sûr, il mentait.

Je connaissais Valence pour l'avoir habitée trois mois ; je traversai rapidement le pont, j'entrai dans la ville, je pris les ruelles qui devaient le plus directement me conduire à l'église. D'ailleurs, j'étais guidé par le son des cloches qui sonnaient à pleine volée.

La place de la cathédrale était encombrée de monde. Eh bien, malgré ces cloches sonnantes, malgré cette foule encombrant la place, je ne pouvais croire ; je me disais que c'était une autre que vous qui marchait à l'autel ; je me répétais que cet homme s'était trompé ou m'avait trompé.

Et cependant, en me mêlant à la foule, je n'osais interroger personne.

Si je n'eusse été vêtu de l'uniforme des gardes du cardinal, certes, je n'eusse jamais pu, tant la foule était grande, arriver au premier rang. Mais, devant mon uniforme, tout s'écarta.

Alors... Oh ! il me faut encore aujourd'hui toute ma force pour vous donner ces terribles détails ; hier, quand j'ignorais que ce fût vous qui m'écriviez, je n'eusse point renouvelé cette douleur sans rouvrir une plaie mortelle... Oh ! vous n'avez souffert que de ma mort ; moi, j'ai souffert de votre trahison.

Pardon, pardon, Isabelle, votre trahison, je le sais maintenant, c'était de l'apparence; mais, pour moi, oh! pour moi, malheureux, c'était de la réalité!

Je vous vis apparaître à travers un nuage pareil à celui qui passa sur mes yeux lorsque, frappé par cet officier, je tombai de mon cheval à terre. Ce fut la même sensation, plus douloureuse encore; car ce que la première fois j'avais senti au flanc, cette fois, je le sentais au cœur.

Je vous vis apparaître; vous étiez pâle, mais presque souriante; vous marchiez d'un pas ferme en traversant la place, vous sembliez avoir hâte d'arriver à l'église.

Je passai ma main sur mes yeux... Courbé, haletant, murmurant à demi-voix au milieu de mes voisins étonnés :

— Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas vrai!... Mon Dieu, ce n'est pas elle!... Mon Dieu, mes yeux, mes oreilles, tous mes sens me trompent!... Elle seule, elle seule ne me trompe pas; elle seule ne peut me tromper.

Puis, comme vous passiez à dix pas de moi, je restai sans voix, espérant toujours que vous n'iriez pas jusqu'à l'église, que vous vous arrêteriez en route, et que vous croiriez qu'on vous faisait violence, que vous appelleriez à toutes les femmes de la sincérité de votre amour; et alors moi, moi, je m'élançais, moi, je risquais ma vie pour dire :

— Oui, je l'aime ; oui, elle m'aime ; oui, je suis le comte de Moret, mort pour tout le monde, excepté pour Isabelle de Lautrec, ma fiancée dans ce monde et dans l'autre... Laissez-moi passer avec ma fiancée !

Et je vous eusse enlevée en face de tous et malgré tous, car je me sentais la force d'un géant.

O Isabelle ! Isabelle ! vous restâtes muette, vous ne vous arrêtâtes point, vous entrâtes à l'église. Un long cri, commencé dès longtemps au fond de ma poitrine, sortit en la déchirant au moment où vous disparûtes sous le porche, et, avant qu'on m'eût demandé pourquoi ce cri, j'avais écarté tout le monde, j'étais sorti de la foule, j'avais disparu.

Je regagnai le bord du fleuve, je retrouvai ma barque, je me rejetai au milieu de mes mariniers, enfonçant mes mains dans mes cheveux, et criant :

— Isabelle ! Isabelle !

Ils me laissèrent un instant à mon désespoir. Puis ils me demandèrent où il fallait aller.

Je leur montrai le cours du fleuve. Ils détachèrent la barque, et le Rhône nous emporta.

Que vous dirai-je de plus ? J'ai vécu sans doute depuis quatre ans, puisque aujourd'hui vous me retrouvez vivant et vous aimant. Mais je n'ai pas existé.

J'attendais que le terme que je me suis imposé arrivât pour prononcer mes vœux. Ce terme, vous le rapprochez ; merci ! Depuis que je sais que vous ne m'avez

pas trahi, depuis que je sais que vous m'aimez toujours, la vocation m'est plus facile et je vais plus calme à Dieu.

Priez pour votre frère... Votre frère priera pour vous.

Trois heures de l'après-midi

XVIII

Cinq heures et demie, même jour.

Que me dites-vous là ! je ne comprends pas bien. Vous m'avez retrouvée, vous êtes sûr que je ne vous ai pas trahi, vous êtes sûr que je vous aime, et cela, dites-vous, rapproche le terme de vos vœux, et cela vous rend la vocation plus facile, et cela vous fait plus calme pour vous consacrer à Dieu !

Oh ! mon Dieu ! auriez-vous toujours cet étrange projet de renoncer au monde ?

Mais écoutez-moi bien : Dieu n'est pas injuste. Quand je me suis consacrée à lui, c'était dans la croyance de votre mort ; vous viviez : Dieu n'a pu recevoir des vœux arrachés au désespoir, puisque la cause du désespoir n'existait pas ; je suis donc libre, libre malgré mes vœux.

Oh ! oui, oui, vous le dites : nous nous sommes presque touchés un instant dans cette abbaye, et rien

ne nous a dit que nous étions si près l'un de l'autre. Oh! je me trompe, je suis ingrate envers mon propre cœur. Une voix me criait : « Insiste, reste, demeure, il est ici. »

Oui, je comprends, elle a tremblé pour elle, pauvre femme, elle a tremblé que l'hospitalité qu'elle vous donnait ne fût sa perte.

Oh! pourquoi ne vous ai-je pas retrouvé, moi! J'eusse été fière de la mission que Dieu m'avait donnée de sauver le fils de Henri IV. J'eusse tout affronté, pour le seul orgueil, pour la seule gloire de dire : « Quand le monde entier l'abandonnait, moi seule l'ai reçu, moi seule l'ai protégé. »

Folle que je suis! en disant cela, je vous eusse trahi, et vous étiez perdu comme l'a été le maréchal-duc.

Mieux vaut donc qu'elle ait caché votre existence même à moi et que vous viviez; mieux vaut donc que je souffre, que je sois malheureuse, que je meure.

Mais pourquoi serais-je malheureuse ? pourquoi mourrais-je ? Vous n'avez pas fait de vœux, je regarde les miens comme rompus. Partons, allons en Italie, en Espagne, au bout du monde. Je suis riche encore; d'ailleurs, qu'avons-nous besoin de richesse ? Vous m'aimez, je vous aime ! partons ! partons !

Oh ! répondez-moi. Oui, dites-moi où vous êtes, dites-moi où je puis aller vous chercher.

Songez que vous m'avez soupçonnée, moi,votre Isa-

belle, soupçonnée d'une infamie, et que vous me devez une expiation.

J'attends, j'attends.

XIX

Cinq heures du matin.

Votre lettre a fait tressaillir jusqu'aux fibres les plus secrètes de mon cœur.

Ah ! quelle destinée est la nôtre ! Vous m'offrez le bonheur cherché, attendu, désiré pendant toute ma vie, et je ne puis accepter ce bonheur.

Isabelle ! Isabelle ! vous êtes gentilfemme comme je suis gentilhomme. Une promesse, une simple promesse faite aux hommes nous engagerait, à plus forte raison un serment fait à Dieu.

N'essayez pas de vous faire illusion. Vos vœux sont bien réels et Dieu n'admet pas de pareilles subtilités.

Il n'y a donc plus pour nous qu'un seul avenir, celui dans lequel le malheur nous a poussés. Vous m'avez montré la route sainte en y entrant la première. Je vous suis ; nous arriverons ensemble, puisque nous poursuivons le même but. Je prierai pour vous, vous prierez pour moi. Chacun mettra dans sa prière une ardeur qu'il n'y mettait pas pour lui-même, et la vie éternelle avec l'éternel amour nous sera donnée par le

Seigneur, au lieu de l'amour périssable, au lieu de la vie mortelle.

Et ne croyez point, parce que je vous dis cela, que je vous aime moins que vous ne m'aimez. Non, je ne vous aime pas davantage, je le sais; mais je vous aime avec l'énergie d'un homme d'autant plus fort qu'il est tombé de plus haut et que la chute a été plus profonde, et qui, s'étant relevé après avoir touché la mort de la main, a rapporté du tombeau ce visage pâle que donnent à ceux qui les ont eues les révélations d'une autre vie.

Croyez-moi donc, Isabelle, plus je vous aime, plus j'insisterai sur ce point. Ne risquez pas votre salut éternel sur un sophisme. La vie de ce monde est à l'éternité ce que la seconde est à un siècle. Nous vivons une seconde sur la terre, nous vivons une éternité près de Dieu.

Puis, d'ailleurs, écoutez bien ceci, ma fiancée dans ce monde et dans l'autre : le pouvoir qui lie a le droit de délier, et c'est Dieu qui a voulu cela pour que le désespoir ne pût pas entrer dans un cœur trompé comme l'a été le vôtre. Urbain VIII est pape, votre famille a de puissantes alliances en Italie. Obtenez la rupture de vos vœux. Ce jour-là, Isabelle, dites-moi : « Je suis libre !... » et alors, alors... Oh ! je n'ose pas penser à ce bonheur des anges, à cette félicité sans remords qui nous est réservée !

XX

Deux heures de l'après-midi.

Eh bien, oui, vous avez raison, rien ne doit troubler notre bonheur. Il ne faut dans notre cœur ni crainte ni remords; il faut qu'à notre ciel orageux et sombre succède un ciel pur tout constellé d'étoiles. Oui, celui auquel je m'adresserai m'écoutera; oui, tout inflexible qu'il est, il aura pitié de moi; oui, je vous demande trois mois pour me faire libre, et, si dans trois mois notre colombe ne vous a point porté la bulle qui me délie, alors c'est que tout notre espoir est au ciel.

Alors vouez-vous à Dieu comme moi, vouez-vous par des nœuds indissolubles.

Oh! je serais trop jalouse de vous savoir libre encore, étant enchaînée comme je le suis.

Demain, je serai partie.

XXI

Quatre heures et demie de l'après-midi.

Allez, et que Dieu soit avec vous!

1er juin 1638.

Il y a juste aujourd'hui un mois que j'ai reçu votre dernière lettre ; un mois que je n'ai vu venir notre colombe ; un mois que rien ne m'a parlé de vous, excepté mon cœur.

Mais il n'y a pas de temps à perdre. Seulement, les minutes sont devenues des heures, les heures des jours, les jours des années. Pourrais-je attendre ainsi deux mois encore ?

Oui, car je ne perdrai l'espoir qu'au dernier jour.

J'écris cette lettre sans savoir si vous la recevrez jamais ; mais je l'écris pour qu'au jour qui doit nous séparer ou nous réunir, vous sachiez, Isabelle, que j'ai pensé à vous à chaque battement de mon cœur.

XXII

22 juin 1638.

Vole, colombe bien-aimée, vole vers mon cher ressuscité, dis-lui que ce sont ses prières qui m'ont protégée, dis-lui que je suis libre, dis-lui que nous sommes heureux !

Libre ! libre ! libre !

Laisse-moi te raconter cela, mon bien-aimé.

Je ne sais par où commencer, je suis folle de bonheur !

Tu sais que, le jour même où je t'ai écrit ma dernière lettre, cette heureuse nouvelle s'est répandue officiellement que la reine était enceinte. A cette occasion, il devait y avoir de grandes fêtes dans toute la France, et des grâces accordées par le roi et par le cardinal.

Je résolus d'aller me jeter aux pieds du cardinal, qui a, sur toutes nos questions ecclésiastiques, les pleins pouvoirs de Rome.

Voilà pourquoi je te demandais trois mois seulement.

Le jour même où je t'ai écrit, je suis partie avec un congé de notre supérieure.

Ma voisine de cellule se chargea de veiller sur notre colombe. J'étais sûr d'elle comme de moi, je la laissais donc sans crainte.

Je partis. Mais, quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver à Paris qu'en dix-sept jours.

Le cardinal était à sa campagne de Rueil. Je partis aussitôt pour Rueil.

Il était souffrant et ne recevait pas. Je me logeai dans le village et j'attendis. J'avais laissé mon nom au père Joseph. Le troisième jour, le père Joseph lui-même vint m'annoncer que Son Éminence était prête à me recevoir.

Je me levai à cette nouvelle; mais je retombai sur ma chaise; j'avais pâli comme pour mourir; mon cœur semblait près de se briser, mes jambes pliaient sous moi.

Le père Joseph n'a pas le cœur tendre, dit-on, et cependant, quand il me vit presque expirante à cette seule idée de me trouver en face du cardinal, il m'encouragea de son mieux, m'annonçant que, si j'avais quelque chose à demander à Son Éminence, le moment était bon, le cardinal se trouvant mieux qu'il n'avait été depuis bien longtemps.

Oh! c'est que toute ma vie, toute la vôtre dépendait de ce qui allait se passer entre cet homme et moi.

Je suivis le père Joseph sans rien voir : mes yeux étaient fixés sur lui, son pas réglait mon pas, comme si ses mouvements eussent réglé les miens.

Nous traversâmes une partie du village, nous entrâmes dans le parc. Nous suivîmes une allée de grands arbres; chacun de ces changements me frappait par l'ensemble; mais les détails m'échappaient.

Enfin, j'aperçus de loin, sous une tonnelle de chèvrefeuilles et de clématites, un homme à moitié couché sur une chaise longue. Il était vêtu d'une simarre blanche et portait la calotte rouge, signe du cardinalat. J'étendis la main vers cet homme, le père Joseph comprit l'interrogation.

— Oui, dit-il, c'est lui.

Je passais en ce moment près d'un grand arbre; je m'y appuyai car je sentais qu'un pas de plus sans soutien, je tombais.

Le cardinal vit mon hésitation, ce mouvement qui indiquait ma faiblesse; il se souleva.

— Venez sans crainte, dit-il.

Je ne sais quel sentiment lui fit adoucir pour moi sa voix ordinairement rude; mais enfin cette voix m'arriva pleine d'espérance.

Je repris mes forces, et, presque courant, j'allai me jeter à ses pieds.

Il fit signe de la main au père Joseph de s'éloigner. Celui-ci obéit, se retirant hors de la portée de la voix, mais non hors de la portée de la vue.

J'inclinai la tête, étendant les deux bras vers lui.

— Que voulez-vous de moi, ma fille? demanda le cardinal-duc.

— Monseigneur, monseigneur, une grâce de laquelle dépend non-seulement ma vie, mais mon salut.

— Votre nom?

— Isabelle de Lautrec.

— Ah! votre père était un fidèle serviteur du roi. C'est chose rare dans nos temps de rébellions. Nous avons eu le malheur de le perdre.

— Oui, monseigneur. M'est-il donc permis d'invoquer sa mémoire près de vous?

— Je lui eusse accordé vivant ce qu'il m'aurait de-

mandé, excepté les choses qui relèvent du Seigneur seul, et pour lesquelles je ne suis que son simple vicaire. Parlez, que désirez-vous?

— Monseigneur, j'ai fait des vœux.

— Je me le rappelle, car, sur la demande de votre père, je me suis opposé à ces vœux de tout mon pouvoir, et j'ai, au lieu de les avancer, comme vous le demandiez vous-même, fixé un an d'épreuve. Donc, malgré cette année, vous avez prononcé des vœux?

— Hélas! hélas! monseigneur.

— Oui, vous vous repentez, maintenant?

J'aimais mieux mettre mon repentir sur le compte de mon inconstance que sur le compte de ma fidélité.

— Monseigneur, lui dis-je, je n'avais que dix-huit ans, et la mort d'un homme que j'aimais m'avait rendue folle.

Il sourit.

— Oui, et vous avez vingt-quatre ans maintenant, et vous êtes devenue raisonnable.

J'admirai la mémoire prodigieuse de cet homme qui se souvenait de l'époque d'un événement aussi peu important que devait l'être pour lui la prise de voile d'une pauvre enfant qu'il n'avait jamais vue.

J'attendis, les mains jointes toujours.

— Et maintenant, dit-il, vous voudriez rompre ces vœux, car la femme a vaincu la religieuse, car les souvenirs du monde vous ont poursuivie dans votre re-

traite, car vous avez voué le corps à Dieu, mais l'âme, l'âme, n'est-ce pas, l'âme est restée sur la terre? O faiblesse humaine!

— Monseigneur! monseigneur! m'écriai-je, je suis perdue si vous n'avez pitié de moi!

— C'est cependant bien librement et bien volontairement que vous avez prononcé vos vœux.

— Oui, oui, librement et volontairement. Je vous le répète, monseigneur, j'étais folle.

— Et quelle excuse pouvez-vous donner à Dieu de ce peu de persistance dans votre volonté?

Mon excuse, cette excuse bien connue de Dieu, qui vous a conservé la vie, mon bien-aimé, je ne pouvais la lui donner, puisque c'était vous perdre. Je me tus, laissant échapper seulement un second gémissement.

— D'excuses, vous n'en avez pas, dit le duc.

Je me tordis les bras de douleur.

— Eh bien, il faut donc que j'en trouve une, moi, dit-il, un peu mondaine, peut-être.

— Oh! secondez-moi, aidez-moi monseigneur, et vous serez béni par moi jusqu'au dernier soupir de ma vie.

— Soit! je ne veux pas, comme ministre du roi Louis XIII, qu'un si beau et si loyal nom que celui que vous portez périsse; votre nom est une des vraies gloires de la France, et les vraies gloires de la France me sont chères.

Puis, me regardant fixement:

— Vous aimez quelqu'un ? me demanda-t-il.

J'inclinai mon front jusque dans la poussière.

— Oui, c'est cela, reprit le duc, j'ai bien deviné, vous aimez quelqu'un. Celui que vous aimez est-il libre ?

— Oui, monseigneur.

— Il sait la démarche que vous avez faite, et il attend ?

— Il attend.

— C'est bien. Cet homme joindra à son nom, quel qu'il soit, le nom de Lautrec, afin que le nom du vainqueur de Ravenne et de Brescia soit impérissable comme sa mémoire, et vous serez libre.

— Oh ! monseigneur ! m'écriai-je en baisant ses pieds.

Il me releva haletante de joie.

Il fit un signe au père Joseph, qui se rapprocha.

— Reconduisez mademoiselle Isabelle de Lautrec où vous l'avez été prendre, dit le cardinal, et, dans une heure, vous lui porterez la bulle qui la délie de ses vœux.

— Monseigneur, monseigneur, comment faire pour vous remercier ?

— C'est bien facile : quand on vous demandera votre opinion sur moi, dites que je sais punir et récompenser. Vivant, j'ai puni le traître Montmorency ; mort, je récompense le loyal Lautrec. Allez, ma fille, allez.

Je baisai dix fois encore ses mains, et je suivis le père Joseph. Une heure après, celui-ci m'apportait la bulle qui rompt mes vœux.

Je partis à l'instant même sans perdre une minute, la précieuse bulle sur mon cœur, et certes plus fervente à Dieu depuis que Dieu m'avait rendu ma parole que jamais je n'avais été auparavant.

Je n'ai employé que treize journées à mon retour, et me voilà, et je vous écris, mon bien-aimé, non pas tout ce que j'ai à vous dire, car alors je vous écrirais un volume, et vous seriez huit jours sans savoir que je suis libre, que je vous aime et que nous allons être heureux.

Je me hâte de terminer pour que vous appreniez cette riche nouvelle une minute plus tôt.

Les chevaux resteront attelés, et, au retour de la colombe, je pars.

Dites-moi seulement où vous êtes, et attendez-moi.

Va, ma colombe : je n'ai jamais eu si grand besoin de tes ailes. Va et reviens !

Tu entends, mon bien-aimé : rien autre chose que l'endroit où je te trouverai. Je ne veux pas que tu retardes notre réunion d'une minute, fût-ce pour écrire ces deux bienheureux mots :

Je t'aime !...

Dix minutes après.

Oh! malheur! malheur sur nous!... Cet homme nous est fatal, mon bien-aimé, peut-être plus encore la seconde fois que la première.

Oh! écoute, écoute, quoique tu ne m'entendes pas; écoute, quoique tu ne doives peut-être jamais savoir ce que je vais te dire.

Écoute!

J'avais attaché comme d'habitude ma lettre à l'aile de notre colombe, cette lettre où je te racontais tout, cette lettre qui te portait tout un avenir de bonheur. J'avais lâché la pauvre Iris, je la suivais des yeux dans les profondeurs du ciel où elle commençait à s'élancer, quand tout à coup, de l'autre côté des murs du cloître, j'entends un coup de feu et je vois notre colombe, arrêtée dans son vol, qui tourbillonne et tombe.

Oh! je jetai un tel cri de douleur, que je crus mon âme élancée hors de mon corps avec ce cri.

Puis aussitôt je me précipitai hors du couvent tellement éperdue, que l'on comprit qu'il venait de m'arriver au grand malheur et que l'on ne chercha point à m'arrêter.

J'avais vu la direction dans laquelle était tombée la colombe; j'y courus.

A cinquante pas au delà des murs du cloître, je vis

un capitaine qui chassait : c'était celui qui venait de tirer sur la colombe ; il la tenait entre ses mains ; il regardait avec étonnement, avec regret surtout, la lettre qu'elle portait attachée à son aile.

J'arrivai à lui les bras tendus. Je ne pouvais plus parler, je m'écriai seulement :

— Oh ! malheur ! oh ! malheur ! oh ! malheur !

A quatre pas, je m'arrêtai blêmissante, frappée au cœur, foudroyée ; cet homme, ce capitaine, celui qu venait de blesser notre colombe, c'était le même que j'avais vu la nuit sur le champ de bataille de Castelnaudary. C'était ce Bitéran qui avait tiré sur vous et qui vous avait déjà jeté à bas de votre cheval.

Nous nous reconnûmes.

Oh ! je vous le dis, alors sa pâleur fut presque égale à la mienne ; il me vit habillée en religieuse, et comprit que c'était lui qui m'avait revêtue de cet habit.

— Ah ! madame, murmura-t-il, en vérité, je suis bien malheureux !

Et il me tendit notre pauvre colombe, qui se débattait dans sa main et qui tomba à terre.

Je la ramassai ; heureusement, elle n'a que l'aile cassée.

Mais elle avait le secret de votre demeure, mon bien-aimé. Ce secret, elle l'emporte avec elle. Où vous trouverai-je, et comment vous trouverai-je maintenant si elle ne peut plus voler vers vous ?

Voler pour vous dire où je suis moi-même; pour vous dire que je suis libre, pour vous dire que nous allions être heureux!

Oh! bien certainement, il y a une âme dans cette pauvre petite créature. Si vous aviez vu, mon bien-aimé comte, comme elle me regardait, tandis que je la rapportais au couvent, tandis que, immobile et sans voix, son meurtrier me suivait m'éloignant comme il m'avait vue m'éloigner à travers l'herbe ensanglantée de cette prairie qui avait été un champ de bataille.

Je ne sais si cet homme nous rendra jamais en bien le mal qu'il nous a fait; mais il faudra cela pour que je ne le maudisse pas à mon heure dernière!

J'ai couché la colombe dans un panier. Je la tiens dans ce panier sur mes genoux. Heureusement, elle n'est point atteinte dans le corps : l'extrémité de l'aile est seule cassée.

Je viens de détacher de sa pauvre aile la lettre ensanglantée. Mon Dieu! mon Dieu! sans cet événement inattendu, vous seriez près maintenant de la recevoir.

Où êtes-vous? où êtes-vous? qui me dira où vous êtes?

Ah! voici venir le médecin du couvent, que j'ai envoyé chercher...

Quatre heures.

Le médecin est un bon et excellent homme ; il a compris que, dans certaines situations mystérieuses de la vie, l'existence d'une colombe était aussi précieuse que l'existence d'un roi.

Il a compris cela en voyant mon désespoir.

Il a compris cela en voyant la lettre ensanglantée.

La blessure n'est rien par elle-même; dans trois jours, elle eût été guérie, s'il lui eût coupé l'aile.

Mais je m'y suis opposée ; je suis tombée à genoux devant lui, et je lui ai dit :

— Cette aile que vous voulez abattre, ma vie y est attachée. Il faut qu'elle vole ! il faut qu'elle vole !

— Ceci, m'a-t-il dit, c'est plus difficile, et je ne saurais en répondre ; mais, du moins, je ferai tout pour cela. En tout cas, ce ne serait que dans quinze jours ou trois semaines qu'elle volerait.

— Soit, dans quinze jours ou trois semaines ; mais qu'elle vole ! qu'elle vole !

Vous comprenez bien, mon ami, tout mon espoir est là.

On lui a attaché l'aile contre le corps ; il semble qu'elle comprenne cela, pauvre petite ; elle ne fait aucun mouvement ; seulement, elle me regarde.

J'ai mis à portée de son bec et l'eau et le grain. D'ailleurs, elle a ma main où prendre sa nourriture.

Que faire, en attendant, pour que vous sachiez ce qui est arrivé? quel messager vous envoyer qui vous trouve? vers quel point du ciel me tourner, pour faire, comme le naufragé perdu au milieu de l'Océan, mon signal de détresse?

Pourquoi n'est-ce pas un de mes bras qui a été brisé, au lieu d'une de ses ailes?

. . . . . .

Juin.

Oui, tu avais raison, mon bien-aimé; je le sens, si je n'eusse obtenu la rupture de mes vœux, il y aurait toujours eu un remords au fond de notre bonheur, ou plutôt il n'y aurait pas eu de bonheur, puisque ce bonheur, Dieu ne l'eût pas sanctionné!

Quand je te disais : « Je suis libre, nous fuirons ensemble, nous serons heureux, » je voulais oublier; mais, au fond de mon âme, une voix se lamentait, qui, si forte que fût celle de mon amour, la faisait taire parfois.

Aujourd'hui, je suis bien malheureuse, puisque je ne sais comment te retrouver, te revoir; mais ma conscience est tranquille; mais, quand je dis, quand je répète : « Je t'aime, mon fiancé, » je ne sens plus au

cœur cette douleur aiguë que j'y ressentais, même au moment où je te disais : « Sois tranquille, mon bien-aimé, nous serons heureux. »

J'ai veillé notre pauvre colombe comme j'aurais veillé une sœur malade. Elle souffre beaucoup, et de temps en temps ferme les yeux de douleur.

Je laisse tomber goutte à goutte de l'eau glacée sur son aile, et cela semble lui faire du bien.

Elle me caresse avec son bec rose, comme pour me remercier.

Pauvre colombe ! elle ne se doute pas de ce qu'il y a d'égoïsme dans les soins que je lui donne.

Mais, toi, toi, que dois-tu penser, mon Dieu !

XXIII

1er juillet 1638.

Deux mois écoulés, et pas de nouvelles. Et mes yeux s'usent à percer l'horizon, dans lequel je cherche vainement notre colombe bien-aimée.

Chaque point noir qui tache l'espace, je me dis « C'est elle ; » puis, au bout d'un instant, je m'aperçois de mon erreur, et ma poitrine haletante d'espoir se dégonfle dans un soupir.

N'importe, j'attends toujours, j'espère toujours ; puisque tu vis, puisque tu m'aimes, pourquoi donc désespérerais-je du bonheur ?

Seulement, le temps se passe. Il y a deux mois que vous êtes partie. Si je calcule bien, depuis huit ou dix jours vous devez être revenue.

O mon Dieu ! mon Dieu ! ce cœur de bronze aurait-il refusé ?

On dit cependant qu'il a aimé, cet homme !

Mon Dieu, Seigneur, ne nous abandonnez pas !

XXIV

5 juillet.

Oh ! si tu savais, pauvre bien-aimé de mon cœur, tout ce que je t'ai écrit depuis quinze jours ! Il y a là, vois-tu, tout un monde de pensées, de désirs, d'espérances, de regrets et de souvenirs !

Si jamais nous nous retrouvons, — hélas ! hélas ! Dieu le veuille, comme je l'en prie ardemment le jour, la nuit surtout ! — si jamais nous nous retrouvons, tu liras tout cela, et alors, seulement, alors je te le jure, tu comprendras combien tu étais aimé !

Si nous ne nous revoyons pas... oh ! toutes les tortures de l'enfer sont dans cette crainte... eh bien, c'est moi qui relirai ces lettres, c'est moi qui y ajouterai chaque jour un feuillet plus désespéré que celui de la veille, c'est moi qui mourrai sur le dernier en t'écrivant : « Je t'aime ! »

Oh ! moi qui croyais avoir épuisé pour toi toutes les

angoisses et toutes les joies de mon cœur ; oh ! je sens qu'il y a encore dans l'avenir des abîmes de joie ou de douleur que je n'avais pas même entrevus !

Demain ! Pourquoi ma main tremble-t-elle si fort en écrivant ce mot ?

C'est que demain sera le jour qui va décider de ma vie ; demain, je verrai si la colombe peut voler. Il y a trois jours déjà qu'elle est sortie de son panier, qu'elle étend ses ailes, qu'elle s'essaye dans ma chambre, qu'elle vole de la porte à la fenêtre. On dirait qu'elle comprend, la pauvre petite, de quelle importance est, pour nous deux, qu'elle retrouve toute la puissance de son aile.

Demain ! demain ! demain !

J'écrirai un billet bien court, pour ne pas la charger d'un poids inutile. Quatre mots seulement, mais qui te diront tout.

A demain donc, mon bien-aimé ! je vais passer la nuit en prières. Je n'essayerai pas même de dormir, ce serait chose parfaitement inutile.

Que fais-tu, toi, mon Dieu ? te doutes-tu seulement combien je t'aime et combien je souffre ?

6 juillet.

Voici l'aube, mon bien-aimé, et, comme je te l'ai dit, je n'ai point fermé l'œil un seul instant, et j'ai passé la nuit en prières.

J'espère que Dieu m'aura exaucée, et qu'aujourd'hui tu sauras où je suis, que je suis libre et que je t'attends.

La colombe est aussi impatiente que moi ; elle bat les carreaux de son bec et de ses ailes.

On va t'ouvrir la fenêtre, pauvre petite ! Dieu veuille que ton aile soit assez forte pour la course que tu vas entreprendre.

J'interromps cette lettre pour écrire le billet qu'elle te portera, ou peut-être, hélas ! qu'elle va essayer de te porter.

Quatre heures du matin, 6 juillet.

Si la colombe arrive jusqu'à toi, mon bien-aimé, lis ce billet et pars sans perdre une seconde, comme je partirais, moi, si je savais où te trouver.

Je suis libre, je t'aime et je t'attends au monastère de Montolieu, entre Foix et Tarascon, sur les bords de l'Ariége.

Tu sauras pourquoi je ne t'en dis pas davantage, pourquoi ce billet est si court, et pourquoi ce papier est si fin.

Tu sauras tout cela et mille choses encore, tous nos malheurs, toutes nos angoisses, toutes nos espérances, si notre messagère chérie arrive jusqu'à toi ; car, si elle

arrive jusqu'à toi, tu partiras à l'instant même, n'est-ce pas?

Je t'attends, mon bien-aimé, comme l'aveugle attend la lumière, comme le mourant attend la vie, comme le mort attend la résurrection.

Va, colombe bien-aimée, va!

6 juillet, cinq heures du matin.

Nous sommes maudits!

O mon bien-aimé comte, qu'allons-nous devenir? Il ne me reste donc plus qu'à mourir dans le désespoir et dans les larmes.

Elle ne peut plus voler; au bout de cent pas son aile a faibli; elle a rencontré les dernières branches d'un peuplier, au-dessus desquelles elle a voulu passer; elle s'y est heurtée et, de branche en branche, elle est tombée jusqu'à terre.

J'ai couru à elle les bras étendus, le cœur brisé; toute ma course n'a été qu'un gémissement qui s'est terminé par un cri de douleur. Je l'ai ramassée, et d'elle-même, après un instant de repos, elle a essayé de s'envoler une seconde fois; mais une seconde fois elle est retombée!

Et, moi, je suis tombée près d'elle, me roulant désespérée sur la terre, arrachant l'herbe avec mes mains et avec mes dents.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ? J'étais trop fière, trop heureuse, trop sûre de mon bonheur, je le tenais dans ma main, la fatalité me l'a ouverte, et mon cher trésor est parti.

O Seigneur ! Seigneur ! vous ne m'enverrez donc pas une inspiration, une lumière, une flamme !

Seigneur, Seigneur, secourez-moi ! Seigneur, regardez-moi en pitié ! Seigneur, Seigneur, je deviens folle !...

Attends, attends.

Bonté divine, tu m'as entendue, tu m'as exaucée !

Écoute, écoute, bien-aimé, il vient de me renaître un espoir dans le cœur, ou plutôt cet espoir, c'est une illumination d'en haut.

Écoute ! de ma fenêtre, j'ai si souvent suivi des yeux le vol de notre colombe, au moment de son départ, que, sans me tromper, je puis faire au moins deux ou trois lieues dans la même direction qu'elle. Elle passait au-dessus des sources de la large petite rivière qui vient se jeter dans l'Ariége à Foix. Elle devait passer au-dessus du petit bois d'Amourtier, au-dessus de la Salat entre Saint-Girons et Oust.

Eh bien, voici ce que je vais faire :

Je vais revêtir un habit de pèlerine; je vais me mettre à ta recherche, j'irai jusqu'au petit village de Rieupregan ; je la perdais toujours de vue dans la direction de ce village, et, quand je l'aurai dépassé, eh

bien, je m'en rapporterai à elle. Elle peut, en volant, franchir à chaque vol, une distance de cent pas à peu près. Soit ! elle volera cent pas, puis se reposera et volera cent pas encore, me servant de guide ; je la suivrai, je la suivrai comme les Hébreux suivaient la colonne de flamme la nuit et la colonne de fumée le jour ; car, moi aussi, je serai à la recherche de la terre promise, et je la trouverai, ou je mourrai de fatigue et de douleur sur le chemin.

Hélas ! je le sais, la route sera longue ; la pauvre colombe, — pardonne-moi ce que je te ferai souffrir, douce martyre de notre amour ! — la pauvre colombe ne pourra faire plus d'une ou deux lieues par jour ; n'importe, mon bien-aimé, dussé-je user le reste de ma vie à te chercher... oh ! oui, je te chercherai jusqu'à la fin de ma vie !

Ainsi je pars. Je pars sans tarder, aujourd'hui même.

J'ai tout dit à notre supérieure, tout, excepté ton nom. C'est une sainte et digne femme, qui a souffert de mes douleurs et pleuré de mes larmes. Elle m'a offert quelqu'un pour m'accompagner, j'ai refusé. Je ne veux personne ; ce que je veux faire est une chose d'instinct, un mystère entre le ciel et nous ; seulement, je lui ai promis de lui écrire si je te retrouvais. Si je ne lui écris pas, elle saura que je suis morte, morte folle, désespérée, au coin de quelque bois, au revers de quelque route, au bord de quelque rivière.

Je pars, j'emporte avec moi toutes ces lettres que je t'ai écrites, que tu n'as pas reçues, que tu ne recevras peut-être jamais. Oh! si je puis les jeter toutes un jour a tes pieds en te disant : « Lis! lis! mon bien-aimé! » tu verras, ce jour-là, combien j'ai souffert; ce jour-là, je serai bien heureuse!

Je pars, il est trois heures de l'après-midi; j'irai, je l'espère, jusqu'à Rieupregan aujourd'hui.

. . . . . .

7 juillet, pendant la nuit.

Je suis passée par l'église, avant de me mettre en route, afin d'emporter Dieu, pour ainsi dire, avec moi. Je me suis prosternée devant l'autel, j'ai appuyé mon front sur une pierre sculptée, à l'endroit même où la sculpture figurait une croix sur cette pierre, et j'ai prié.

Oh! c'est bien vrai, il y a un baume dans la prière. La prière, c'est le tertre vert où l'on s'assied, après une route fatigante, et où l'on se repose. La prière, c'est le ruisseau que l'on trouve au milieu des sables du désert et où l'on se rafraîchit.

Je suis sortie de l'église pleine de force et d'espérance; il me semblait que Dieu venait d'attacher à mes épaules les ailes de quelqu'un de ses anges : c'était la

prière toujours qui m'enlevait de la terre et m'emportait vers le Seigneur.

N'est-ce pas, Seigneur, que c'est une épreuve seulement? n'est-ce pas, Seigneur, que vous ne m'avez pas condamnée? n'est-ce pas, Seigneur, qu'il est à l'extrémité de la route dont je viens de franchir les premières distances?

Attends-moi, bien-aimé, attends-moi, car je te le jure, un jour ou l'autre j'arriverai.

. . . . . .

Je t'ai quitté un instant pour m'appuyer à la barre d'une fenêtre qui donne sur le village de Boussenac.

Ce village est situé sur ma route et j'y passerai demain, à moins que notre colombe ne m'en écarte. Un chien hurlant tristement, perdu sans doute dans un petit bois que j'aperçois à ma droite, faisait une tache sombre à la terre.

Je me suis dit:

— Si le chien cesse de hurler, ce sera bon signe, et je le retrouverai.

Le chien s'est tu.

Comme on est superstitieux quand on souffre, pauvre bien-aimé de mon cœur! Sais-tu cela? souffres-tu, toi?

Quelle belle nuit, mon Dieu! Je me dis que peut-être tu es à une fenêtre comme je suis à la mienne, que tu regardes de mon côté comme je regarde du tien, que

tu penses à Dieu et à moi comme je pense à toi et à Dieu.

As-tu vu cette belle étoile qui a rayé le ciel d'un sillon de feu? combien de lieues a-t-elle fait ainsi en une seconde?

Oh! si je pouvais en une seconde aller comme elle d'ici à toi, dussé-je, arrivée à toi, m'éteindre comme elle!

J'accepterais cette lumineuse seconde de bonheur, dût-elle être suivie de l'éternelle nuit. . . .

A demain, mon bien-aimé; demain, je l'espère, va encore me rapprocher de toi.

9 juillet.

Me voici arrêtée à un petit village nommé Soulan. Quel orage, bon Dieu! Et qu'avait donc fait la terre, pour que le Seigneur la menaçât ainsi de sa voix terrible?

L'eau qui a tombé par torrents a grossi la Salat, il n'y a plus de gué possible, et, pour trouver un pont, il me faudrait remonter jusqu'à Saint-Girons, c'est-à-dire perdre deux jours.

On m'assure que demain je pourrai me remettre en route, et que la rivière aura repris son niveau.

Oh! un jour perdu! un jour pendant lequel tu

m'attends, à coup sûr ! un jour pendant lequel tu m'accuses peut-être !

12 juillet au soir, au village d'Alos.

Un paysan a consenti à me servir de guide : j'ai traversé la rivière sur sa mule. La rivière un instant a failli nous entraîner tous ; pendant un tiers du courant, l'animal a perdu pied.

J'ai levé les yeux au ciel, j'ai croisé les mains sur ma poitrine, et j'ai dit :

— Si je meurs, mon Dieu, vous savez que c'est pour lui.

Tu vois bien que nous devons nous retrouver, puisque je ne suis pas morte.

15 juillet.

J'ai repris mes courses à pied, toujours guidée par notre colombe. Le 13, j'ai été d'Alos à Castillon ; c'était une forte journée pour la pauvre petite. Je devrais avoir plus de pitié d'elle ; j'ai fait au moins trois lieues.

Le lendemain 14, j'ai payé ma cruauté de la veille en faisant une lieue à peine, et, aujourd'hui 15, me voici arrivée à Saint-Lary, de l'autre côté d'un petit

ruisseau sans nom qui va se jeter dans la Salat.

Au reste, je suis sur la route, j'en suis certaine. La colombe n'hésite pas un seul instant, ne dévie pas une seconde. Elle va droit devant elle sans hésitation aucune.

Seulement, le temps se passe et tu attends ; le temps se passe et tu as fait un vœu.

Oh ! ce vœu, ne te hâte pas de l'accomplir, bien-aimé ! Crois en moi, crois dans ton Isabelle.

Tu as douté d'elle un instant, et cela nous a coûté cher à tous deux.

18 juillet.

Voilà trois jours que j'erre presque au hasard, contournant des bois, longeant des ruisseaux. Hélas ! l'air n'a pas tous les obstacles que m'oppose la terre. La colombe passait là où je suis forcée de m'arrêter parfois.

Je te l'avoue, ô mon bien-aimé, le courage et les forces me manquent à la fois, et je me couche au pied de quelque arbre, mourante, désespérée.

Il y a déjà onze jours que je suis partie, et j'ai fait à peine quinze ou dix-huit lieues, ce qu'elle faisait en une heure, elle, quand elle était notre messagère d'amour, et qu'elle passait rapide comme la flèche au-dessus de ces misérables reptiles qui s'intitulent les

rois de la création, qui n'ont pas l'instinct d'un oiseau, et qui mettent onze jours à faire le chemin qu'une colombe fait dans une heure.

Dis-moi, comment se fait-il qu'une misérable aiguille aimantée sache où est le nord, et que moi, une créature vivante, pensante, agissante, faite à l'image du Créateur, je ne sache pas où tu es?

Comment se fait-il qu'un vaisseau qui part d'un point du monde, aille à l'autre bout de ce monde retrouver une île au milieu de l'Océan, et que moi, moi, je ne puisse te retrouver, toi vers lequel je n'ai pour ainsi dire qu'à étendre les bras?

Oh! je le sens bien, mon Dieu, si je veux le retrouver, ce n'est pas vers lui qu'il faut que j'étende les bras c'est vers vous!

Mon Dieu, soutenez-moi! mon Dieu, conduisez-moi! mon Dieu, guidez-moi!

29 juillet.

Je reviens à moi, au jour, à la vie.

J'ai cru mourir, mon bien-aimé comte, et peu s'en est fallu que je ne sache enfin où tu étais, car les morts savent tout; peu s'en est fallu que ce ne soit le fantôme de ton Isabelle qui soit entré dans ta cellule, la nuit, à l'heure où entrent les fantômes.

C'est pour cela que je regrette de vivre. En voyant

mon ombre, tu aurais compris que j'étais morte, tandis qu'en ne revoyant ni ombre ni corps, tu peux croire que je t'ai oublié ou trahi. Ne dis pas non, hélas! tu l'as bien cru une fois.

Oh! je ne t'ai ni oublié ni trahi, je t'aime! je t'aime! mais j'ai failli mourir, voilà tout.

Tu te rappelles ce blessé qui avait eu soif, qui s'était traîné près du ruisseau, en perdant les dernières gouttes de son sang, les dernières haleines de son souffle, tout cela pour atteindre l'eau, et qui était mort en buvant la première gorgée? Eh bien, il en a été presque ainsi de moi.

Après une longue course dans des bois qu'on m'a dit être ceux de Mauléon, je suis arrivée haletante à une source. Cette source sortait de terre et était glacée. J'ai bu, croyant reprendre des forces et continuer ma route. Je suis repartie, en effet; mais j'avais marché cent pas à peine, que je me suis arrêtée grelottante, un frisson a envahi tout mon corps, et je suis tombée évanouie sur le bord du petit sentier que je suivais.

Ce qui s'est passé à la suite de cet évanouissement, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'hier je me suis éveillée très-faible, qu'en regardant autour de moi, je me suis trouvée dans une chambre assez propre; au pied de mon lit veillait une femme inconnue; à mon chevet se tenait notre colombe, caressant ma joue de sa pauvre aile brisée.

Cette femme revenait du marché de Mauléon avec deux hommes qui, voyant que je respirais encore, ont eu pitié de moi et m'ont conduite où je suis.

Où je suis, c'est un petit village près de Nestier, à ce que l'on m'a dit. La chambre que j'habite domine les environs, à ce qu'il paraît; car, de mon lit, je ne vois que le ciel.

Oh! le ciel, le ciel, c'est de lui seul que j'attends secours.

Hier, j'ai demandé la date du mois, on m'a dit que nous étions au 28 juillet. Hélas! voilà plus de vingt jours que je suis partie et que j'erre à l'aventure. Où suis-je? loin ou près de toi?

J'ai demandé du papier, de l'encre et une plume; mais, aux premières lettres que j'ai tracées, la tête m'a tourné, et il m'a été impossible de continuer.

Ce soir, je vais mieux; j'écris presque sans fatigue, et ne me suis reposée que trois fois pour écrire les trente ou quarante lignes qui composent déjà cette lettre.

J'ai remercié la bonne femme qui me garde. Je n'ai plus besoin d'être veillée, je suis mieux, je me sens forte. Cette nuit, j'essayerai de me lever, et, demain, de me mettre en route.

Je mourrais à rester ainsi inactive, tandis que tu m'attends; car tu m'attends, n'est-ce pas, bien-aimé de mon cœur, tu m'attends?

La colombe aussi est bien reposée; j'espère qu'elle pourra fournir de plus longs vols, et, par conséquent, me rapprocher plus rapidement de toi.

J'espérais passer la nuit entière à t'écrire, mais j'avais trop présumé de mes forces: il faut que je m'arrête, il faut que je te dise adieu; mes oreilles tintent, tout vacille autour de moi, et les lettres que trace ma plume me semblent de feu.

Ah!...

. . . . . .

Neuf heures du matin.

J'ai dormi deux heures à peu près, d'un sommeil horriblement agité et qui ressemblait fort à du délire. Heureusement, en rouvrant les yeux, je vois le jour près de naître.

O mon bien-aimé, la belle chose que la naissance du jour, si nous étions l'un près de l'autre, si nous comptions ensemble et au fur et à mesure qu'elles disparaissent, toutes les étoiles dont tu sais les noms, et qui se fondent et s'évanouissent dans l'éther quelques instants avant que le soleil, qui les chasse, apparaisse à son tour!

Je viens d'ouvrir ma fenêtre, il me semble qu'elle doit donner sur une étendue immense. Hélas! plus l'étendue est grande, plus je suis perdue.

Mon Dieu ! cette belle fable amoureuse de Thésée et d'Ariane n'est-elle véritablement qu'une fable, et ma prière, ma prière profonde, ardente, éternelle, ne détachera-t-elle pas de votre droite bénie quelque ange qui m'apporte le fil conducteur qui doit me conduire à lui?

Oh ! j'écoute, je regarde, j'attends.

Rien, rien, mon Dieu ! rien que le soleil, c'est-à-dire votre image, qui, sans paraître encore, colore d'une teinte rose toute l'atmosphère qui baigne la chaîne de montagnes derrière laquelle il se lève en ce moment.

Oh ! pour un cœur calme, que ce spectacle serait beau !

Comme ces collines, dont le contour bleuâtre se découpe sur ses rayons dorés, sont d'une belle et gracieuse forme ! Comme cette autre chaîne de montagnes qui ferme l'horizon est gigantesque et belle avec ses pics neigeux qui s'argentent et qui s'étincellent aux premières flammes de l'astre divin ! Comme cette grande rivière qui sillonne la plaine, et dont le cours vient à moi, est unie, majestueuse et profonde ! Comme... Oh ! mon Dieu !

Mon Dieu ! je ne me trompe pas ; mon Dieu ! cet ange que j'implorais, que j'attends, il est donc venu, invisible mais réel ! Mon Dieu ! ces collines derrière lesquelles le soleil se lève, cette double arête au centre de laquelle il se balançe en ce moment, ces montagnes

de neige, qui semblent des piliers d'argent soutenant la voûte du ciel, cette grande rivière qui coule du sud au nord et qui reçoit les ruisseaux voisins, comme une souveraine reçoit le tribut de ses sujets..., ce sont les collines, ce sont les montagnes, c'est la rivière qu'il m'a décrits et qu'il voit de ses fenêtres. Mon horizon, c'est le sien! Mon Dieu! ne m'avez-vous égarée que pour mieux me conduire près de lui? Ne m'avez-vous fermé les yeux que pour me montrer la lumière lorsque je les ouvrirais?

Mon Dieu! mon Dieu! votre miséricorde est infinie!

Vous êtes grand, vous êtes saint, vous êtes bon, et ce n'est qu'à genoux qu'on doit vous parler.

A genoux donc, cœur sans foi qui as douté de la bonté du Seigneur; à genoux! à genoux! à genoux!

Quatre heures du matin,

J'ai remercié Dieu et je pars. Oh! la force m'est revenue avec la foi. Je n'étais faible que parce que j'étais désespérée.

Un dernier coup d'œil, un dernier regard.

Oh! comme le tableau était fidèle, mon bien-aimé! Peintre, comme tu as bien vu! poète, comme tu as bien décrit!

Voilà les cimes des Pyrénées qui passent du blanc mat au reflet de l'argent le plus vif; voilà leurs flancs

noirs qui s'éclairent peu à peu, glissant du noir au violet, du violet au bleu clair, comme une inondation de lumière qui descendrait des hauts sommets; voilà le jour qui se répand dans la plaine; voilà les ruisseaux qui luisent comme des fils d'argent; voilà la rivière qui se tord et ondoie comme un ruban de moire; voilà les petits oiseaux qui chantent dans les buissons de lauriers-roses, dans les haies de grenadiers, dans les touffes de myrtes; voilà, voilà l'aigle, roi du firmament, qui tourne dans l'éther.

Oh! mon bien-aimé, nous sommes donc déjà réunis par le regard, et je vois ce que tu vois.

Seulement, d'où le vois-tu?

Attends, attends, ta lettre est là. Oh! tes lettres, elles ne me quittent pas un instant; quand je mourrai, elles seront sur mon cœur, et ceux qui me déposeront dans la tombe auront mission, sous peine de sacrilége, de les y enfermer avec moi.

D'où le vois-tu?

Mon Dieu! c'est à peine si je puis lire; heureusement, je les sais par cœur; si je les perdais, je pourrais les récrire de la première à la dernière ligne.

Je les ai tant lues!

« Ma fenêtre, toute garnie d'un immense jasmin dont les branches chargées de fleurs entrent dans ma chambre qu'elles parfument, s'ouvre au soleil levant. »

C'est cela, c'est cela!

Le soleil vient de se lever à ma gauche ; toi, tu es à ma droite.

« Le plateau que je domine est incliné du midi au nord, des montagnes à la plaine. »

C'est cela, toujours.

Oui, voici là-bas, là-bas à l'horizon, — merci, Seigneur, de ce que le jour que tu viens de faire est si pur ! — voici là-bas le plateau où est situé ton ermitage.

Oh ! pourquoi est-il si loin encore, ou pourquoi le regard humain est-il si faible ! Je vois des centaines de points blancs semés au milieu des arbres verts ; lequel de tous ces points blancs est ton ermitage ?

Oh ! colombe chérie, colombe bien-aimée, colombe fille du ciel, c'est à toi de me dire cela.

Je pars, mon bien-aimé, je pars ; chaque minute perdue est un vol fait à ton bonheur et au mien ; perdre une minute, ce serait tenter Dieu.

N'est-ce pas pour être arrivé trop tard d'une minute que tu m'as perdue, moi ?

Viens, colombe ! Oui, oui, n'est-ce pas, demain, ce soir peut-être nous allons le revoir ?

31 juillet.

La nuit a interrompu notre recherche, mon bien-aimé ; mais j'espère, j'espère !

J'ai interrogé tout le monde, et, de loin, on m'a montré s'élevant sur la côte un couvent de camaldules, et près de ce couvent une petite maison qui ressemble bien à celle que tu m'as décrite. Je la voyais blanchissante dans la vapeur azurée du soir ; peut-être était-ce la tienne, peut-être de ton côté embrassais-tu ton horizon, sans savoir que, dans cet horizon, s'agitait, invisible pour toi, cette pauvre créature qui ne vit plus que par toi, qui va mourir sans toi.

Je me suis informée, t'ai-je dit, et l'on m'a répondu que cette maison était habitée par un solitaire, par un sage, par un homme de Dieu, jeune encore, beau toujours.

Cet homme, c'est toi, mon bien-aimé ; n'est-ce pas, n'est-ce pas que c'est toi ?

Si c'est toi, tu as passé dans la journée au village de Camons, où je suis.

Tu as visité un pauvre ouvrier charpentier qui s'est cassé la cuisse en tombant d'un toit. Tu l'as pansé, tu l'as soigné. Puis, à toute la famille à genoux sur ton passage, tu as dit en sortant :

— Vous voilà consolés ; priez pour le consolateur.

Oh! c'est bien toi, et je t'ai reconnu à cette parole douloureuse. Tu m'attends; tu ne sais pas ce que je suis devenue, et tu souffres.

Tu souffres, car tu doutes. Oh! l'homme doute toujours; moi, je n'ai pas douté, je t'ai cru mort.

Quand je pense que, si j'étais arrivée deux heures plus tôt, je te rencontrais peut-être!

Je dis *peut-être*, car, si j'étais sûre que ce fût toi, toute brisée que je suis, je partirais à l'instant même; je prendrais un guide, je me ferais porter. Mais, si je me trompais, si ce n'était pas toi? Oh! l'instinct de la colombe vaut mieux que tout; il n'a pas erré un instant. Ce sont les forces qui m'ont manqué, ce n'est pas elle qui a failli.

Que fais-tu en ce moment, quelque part que tu sois, mon bien-aimé? A moins que tu ne penses à Dieu, tu penses à moi, je l'espère.

Oh! moi, quand je pense à toi, je pense à Dieu. Quand je pense à Dieu, je pense à toi.

Il est onze heures du soir; à demain! à demain! Un immense espoir, qui est trop puissant pour ne pas venir du ciel, me dit que je te reverrai demain.

XXV

31 juillet, onze heures du soir.

Je ne sais si je te reverrai jamais, bien-aimée de mon cœur; mais hâte-toi, hâte-toi, minuit sonne, et minuit en sonnant va finir le dernier jour de ma vie qui sonnera sur le monde.

C'est demain le jour indiqué pour mes vœux; j'ai attendu religieusement l'accomplissement entier des trois mois, mais je ne puis manquer ainsi éternellement de parole à Dieu. Dieu me parle, puisque tu te tais; Dieu me réclame, puisque tu m'abandonnes.

Oh! ce n'est pas sans une douleur profonde que je renonce à cet espoir que, pendant un instant, tu m'avais rendu.

J'étais rentré corps et âme dans le passé, c'est-à-dire dans le bonheur; il m'en coûtera plus pour sortir de ce bonheur qu'il ne m'en coûterait pour sortir de la vie.

C'est que la vie du cloître n'est, quoi qu'on en dise, ni la mort du corps ni la mort de l'âme. J'ai souvent examiné des cadavres, j'ai abaissé mes yeux sur leur front pâle et livide; c'était la matière qui se décomposait, voilà tout. Aucun rêve ne s'agitait dans ce cerveau endormi pour toujours, aucune douleur matérielle ni morale ne faisait tressaillir ces fibres détendues à jamais.

J'ai souvent examiné, au contraire, ces cadavres vivants qu'on appelle des moines ; pour être plus pâle et plus livide que le front d'un mort, leur front cependant n'était pas celui d'un trépassé, les larmes qui coulaient incessamment de leur cœur comme d'une source profonde et intarissable avaient tiré leurs yeux au fond de leur orbite et avaient creusé le long de leurs joues ce sillon d'amertume auquel Dieu reconnaîtra les élus de la souffrance, dont il fera, je l'espère du moins, les élus de son amour.

Ce frémissement nerveux qui atteste la vie et qui constate la douleur, agitait incessamment leurs membres crispés. Ce n'était ni la quiétude de la vie ni le calme du sépulcre. C'était l'agonie lente, fiévreuse, dévorante, qui mène de ce monde à l'autre, de la vie à la mort, du lit au tombeau.

Eh bien, Isabelle, je ne me le dissimule pas, et je descends dans l'abîme après en avoir mesuré toute la profondeur : moi aussi, je vais entrer dans cette agonie ; puisse-t-elle promptement me conduire à la mort !

Adieu, je vais passer la nuit en prière. Les cloches du couvent tinteront à partir de deux heures du matin, pour annoncer qu'une âme, et non un corps, va quitter la terre pour le ciel.

C'est à neuf heures que ceux qui vont être mes frères en Dieu doivent venir me chercher.

1er août, cinq heures du matin.

Je viens de voir se lever une dernière fois le soleil. Jamais il n'avait été plus brillant, plus magnifique, plus splendide. Que lui importent à lui les douleurs de ce pauvre petit monde qu'il éclaire ! que lui importent les larmes que je répands et qui trempent le papier ! Je n'ai qu'à les exposer dix minutes à ses rayons, et il les aura bues comme il boit la goutte de rosée qui tremble à l'extrémité du brin d'herbe ou qui roule comme un diamant au fond du calice d'une fleur.

Je ne le verrai plus. La cellule qui m'est destinée donne sur une cour fermée de hautes murailles ; par l'échancrure d'une arcade, j'apercevrai seulement un coin du cimetière : je tâcherai que ce coin me soit accordé pour ma tombe.

Il faut avoir le plus près possible de soi ce que l'on désire atteindre plus promptement.

Prions !

Neuf heures du matin.

Les chants s'approchent ; ils viennent me chercher.

Je ne veux pas que ces hommes montent ici. Je ne veux pas qu'ils voient vos lettres, qu'ils voient ce papier. Je ne veux pas qu'ils voient mes larmes.

Je vais les attendre sur le seuil ; l'âme reste avec vous, ils n'emporteront que le cadavre.

Adieu !

Le cri qu'a poussé la création tout entière à la mort de son Dieu n'est pas plus profond, plus déchirant, plus lamentable que celui que je jette sur la mort de notre amour.

Adieu ! adieu ! adieu !

XXVI

Dix heures.

Votre cellule vide ! votre lettre toute trempée de larmes ! votre suprême adieu !

J'arrive une demi-heure trop tard.

Si cependant les vœux n'étaient pas encore prononcés !

Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi la force.

Oh ! colombe, colombe, si j'avais ton aile, toute brisée qu'elle est !

XXVII

(Fragment d'une lettre retrouvée dans les archives du couvent des Ursulines de Montolieu, mais dont la première partie manque.)

. . . . . .

. . . . . Au point du jour, je suis partie du village de Camons, où,

comme je vous l'ai dit, ma très-chère mère en Dieu, tout me faisait croire qu'il était venu dans la journée.

J'avais interrogé toute la famille du pauvre charpentier blessé, et, à son signalement, je l'eusse reconnu, si déjà mon cœur ne m'eût dit que c'était lui.

D'ailleurs, ces paroles qu'il avait prononcées en les quittant : « Vous voilà consolés, priez pour le consolateur ! » Ne pouvaient venir que de cette âme souffrante et prête à se vouer à Dieu.

Je repris donc des forces, dans l'espérance de le revoir ; il fallait, si je prenais un cheval ou une voiture, faire un immense détour pour atteindre cette petite maison qui m'apparaissait comme un point blanc, près de ce sombre et massif couvent des Camaldules, qui, quoique distant de près de trois lieues à vol d'oiseau, m'envoyait le bruit de ses cloches sur l'aile du vent.

En sortant du village, je lâchai la colombe ; la pauvre petite fit un de ses plus longs vols, près de deux cents pas, dans la direction de la maison que mon regard dévorait. Je n'eus plus de doute ; l'approche du but lui avait donné, comme à moi, des forces.

Par malheur, il n'y avait aucun chemin tracé ; il me fallait suivre le penchant de la montagne, tantôt coupée par des ravins, tantôt sillonnée par des ruisseaux, tantôt chargée de petits bois dans lesquels je n'osais m'engager, de peur de me perdre.

Je marchai trois heures sans m'arrêter ; mais à peine, à cause des détours, avais-je fait deux lieues.

Souvent la maison disparaissait, et, sans ma colombe chérie, je me serais égarée. Je la jetais en l'air et suivais la direction que son vol m'avait tracée.

Enfin, il me sembla qu'en approchant la route devenait moins hérissée de difficultés. J'entendis sonner huit heures à un petit village ; je ne sais pourquoi le timbre de cette horloge avait quelque chose de triste qui me serra le cœur. On eût dit que chaque heure, en passant près de moi sur ses ailes de bronze, me disait : « Hâte-toi ! hâte-toi ! »

Je me hâtai, et bientôt je commençai à distinguer la petite maison dans ses détails. A mesure que j'en approchais, je reconnaissais la description qu'il m'en avait faite, la fenêtre par laquelle il regardait se lever le soleil, le jasmin qui ombrageait cette fenêtre, et qui n'était de loin, pour moi, qu'une palissade verte.

Un instant, je crus l'apercevoir à cette fenêtre, et, soit vision, soit réalité, j'étendis les bras, je poussai un cri.

Hélas ! j'étais à plus d'un quart de lieue encore ! il ne me vit ni ne m'entendit.

Les cloches du couvent tintaient toujours ; je me rappelai malgré moi ce tintement nocturne et incessant qui avait précédé pour moi la prise de voile, et parfois, comme un terrible soupçon, il me passait par

l'esprit et par le cœur que c'était pour lui que les cloches tintaient ainsi.

Mais je me disais à moi-même en secouant la tête :

— Non, non, non !

J'approchais toujours ; alors je vis une longue procession composée de moines qui se rendaient à la petite maison blanche et qui, un instant après, reprirent le chemin du couvent.

Qu'allaient-ils chercher à cette maison ?

Était-ce un vivant ou un mort ?

J'allais le savoir, car je n'étais plus qu'à quelques centaines de pas de la maison, lorsqu'un torrent me barra le passage.

Il descendait si rapide, si chargé de pierres, si fangeux, il paraissait si profond, que je ne tentai pas même de le traverser.

Je remontai vers sa source en courant, malgré ma fatigue ; mais je sentais que j'arriverais jusqu'à cette maison. Il est vrai que, là, selon toute probabilité, toute cette force factice m'abandonnerait.

Au bout d'un quart d'heure de marche, j'arrivai à un arbre jeté d'un bord à l'autre. Dans tout autre temps, je n'aurais jamais osé me hasarder sur ce pont mouvant. Je m'y élançai et le traversai d'un pied sûr, comme je l'avais mesuré d'un œil ferme.

Arrivée là, plus d'obstacle, une espèce de chemin frayé ; je continuai ma course ; seulement, ma course

devenait plus rapide au fur et à mesure que j'approchais.

Je l'atteignis, ce but si désiré ; la porte était ouverte : je franchis le seuil ; un escalier s'offrait à ma droite, je m'y élançai, mais silencieuse, sans appeler personne. Je n'osais pas souffler depuis que j'avais touché la porte ; j'avais la conviction que je trouverais la chambre vide.

La chambre était vide, la fenêtre ouverte, et sur une table une lettre toute trempée encore de larmes.

Cette lettre, ô ma mère ! cette lettre, dont les dernières lignes étaient tracées depuis une demi-heure à peine, cette lettre, c'était son suprême adieu.

J'arrivais une demi-heure trop tard : il était à l'église, il prononçait ses vœux.

Je sentis la maison trembler sous mes pieds ; il me sembla que tout tournait autour de moi. Je commençai un cri qui devait se terminer par mon dernier soupir, quand tout à coup cette idée me vint que le sacrifice n'était peut-être point accompli, que les vœux n'étaient peut-être pas encore prononcés.

Je m'élançai hors de la maison, reprenant instinctivement ma colombe, qui s'était posée sur une branche de buis bénit.

Le couvent était à cent pas, à peu près ; mais, cette fois, je sentais bien qu'il ne me resterait pas assez de forces pour atteindre l'église. Je n'avais plus qu'un

reste de raison dans le cerveau, qu'un reste de souffle dans la poitrine.

J'entendais les prêtres qui chantaient le *Magnificat ;*

J'entendais l'orgue qui jouait le *Veni Creator.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! il me restait quelques secondes, et voilà tout.

Malheur ! trois fois malheur ! l'église se présentait à moi du côté de l'abside ; il fallait en faire le tour pour trouver la porte.

La fenêtre du milieu était ouverte ; mais comment espérer que ma voix dominerait le bruit de l'orgue et le chant des prêtres ?

J'essayai de crier cependant ; un râlement sourd sortit de ma poitrine, et voilà tout.

Il y a des instants où l'on comprend que tout nous abandonne et que tout est perdu.

Je sentis mes idées se confondre ; tout se brisa en moi ; puis, au milieu de ce chaos, un éclair, une flamme, une lueur traversa mon cœur.

Je lançai ma colombe vers la fenêtre ouverte, et je tombai évanouie.

Bonté du ciel ! quand je revins à moi, j'étais dans ses bras.

Il avait déjà la robe du moine, il avait déjà la tonsure du prêtre, et cependant il était à moi, à moi, à moi !

A moi, pour toujours !

Le serment déjà commencé sur ses lèvres, la colombe, descendant comme l'Esprit saint sur un rayon de soleil, l'avait interrompu.

Colombe bien-aimée, tu seras sculptée sur notre tombeau, endormie dans nos mains entrelacées !

Je vous avais promis de vous écrire si je le retrouvais, sainte mère. Dieu, dans sa miséricorde infinie, a permis que je le retrouve, et je vous écris.

Votre fille bien respectueuse et bien reconnaissante,

ISABELLE DE LAUTREC, C^sse^ DE MORET.

Palerme l'Heureuse, 10 septembre 1638.

FIN DE LA COLOMBE

MAITRE ADAM LE CALABRAIS

I

LA MADONE QUI PARLE

Il faut que nos lecteurs, s'ils éprouvent quelque curiosité pour les événements futurs de la très-véridique histoire que nous allons leur raconter, aient la complaisance de nous suivre en Calabre, où nous les avons déjà conduits deux fois, la première pour leur narrer les aventures de Cherubino et de Celestini (1) la seconde pour les faire assister à la mort de Murat.

C'est une magnifique contrée que la Calabre : l'été, on y grille comme à Tombouctou ; l'hiver, on y gèle comme à Saint-Pétersbourg ; enfin on n'y compte point, comme dans les autres pays, par années, par lustres ou par siècles, mais par tremblements de terre.

(1) Voir les *Souvenirs d'Antony*.

Cependant il y a peu de peuples plus attachés à leur sol que les Calabrais. Cela tient sans doute à ce que la croûte qui le recouvre est des plus pittoresques; ses vallées sont fertiles comme des jardins, ses montagnes sont boisées comme des forêts; puis, de temps en temps, au-dessus de la cime des châtaigniers qui les dominent, on voit s'élever, ferme comme une tour de granit sillonnée par la foudre, un pic rougeâtre qui fait croire au voyageur qu'il s'approche de quelque village cyclopéen.

Il est vrai que, dans ce bienheureux pays, on ne peut compter sur rien de tout cela. L'Etna et le Vésuve n'ont jamais pris au sérieux la séparation opérée entre la Sicile et la Calabre, de sorte que ces deux vieux amis ont conservé des relations souterraines assez fréquentes pour prouver que la meilleure intelligence règne toujours entre eux. Il en résulte que, toutes les fois qu'ils se mettent en communication l'un avec l'autre, la presqu'île bondit comme les collines de l'Écriture, non pas de joie, mais de terreur : alors les vallées se gonflent en montagnes, les montagnes s'affaissent en vallées, les villes disparaissent dans quelque gouffre refermé aussitôt qu'ouvert, si bien que l'aigle qui s'élève au-dessus de toute cette surface mouvante comme la mer qui l'entoure, ne reconnaît plus aujourd'hui la Calabre de la veille. Du jour au lendemain, elle a changé de face depuis Reggio

jusqu'à Pestum; c'est le kaléidoscope du Seigneur.

Grâce à cette mobilité du sol sur lequel ils vivent, non-seulement les Calabrais n'ont pas d'histoire, car rarement les archives d'un siècle ont été transmises intactes à un autre siècle, mais encore il existe des individus qui ne savent ni leur âge ni leur nom. Tel enfant a échappé comme Moïse presque seul à un cataclysme qui a englouti tout un village; si le barbier qui a accouché sa mère ou si le prêtre qui l'a baptisé n'ont pas survécu, il n'y a plus moyen pour lui d'avoir aucun renseignement sur lui-même. Il recueille bien çà et là chez les habitants des environs quelques notions vagues sur l'époque où il est né et sur la famille à laquelle il devait appartenir, mais son âge véritable est la date du tremblement de terre, mais sa famille réelle est celle qui l'a adopté.

Maître Adam, le héros de notre histoire, était un exemple vivant du fait assez étrange que nous venons de raconter : si nos lecteurs veulent faire connaissance avec cet estimable personnage, sur lequel nous appelons toute leur attention, ils n'ont qu'à jeter les yeux sur la route escarpée qui conduit de Nicotera à Monteleone. Ils y verront cheminant sous l'ardent soleil d'août un homme de cinquante à cinquante-cinq ans à peu près, vêtu d'une veste et d'une culotte de velours dont il est difficile de reconnaître la couleur primitive sous les différentes couches de peinture qui l'ont suc-

cessivement recouverte par plaques plus ou moins larges. Des poches de son gousset, au lieu du couteau dont ses compatriotes ont l'habitude de se munir, sortent, instruments plus pacifiques, un double faisceau de brosses et de pinceaux de toutes les tailles ; sa ceinture contient, en place de pistolets, un assortiment choisi de ces couleurs vives et criardes que préfèrent aux tons fondus les peuples primitifs; la gourde qu'il porte suspendue en bandoulière, renferme non pas le nectar de Lipari ou de Catanzaro, mais l'eau gommée qui lui sert en même temps à se désaltérer d'une manière moins crue et à fixer son vermillon et son indigo d'une façon plus solide. Enfin la canne dont il est armé et que, pareille à la carabine nationale, il porte d'une manière si formidable sur son épaule, n'est autre que l'innocente baguette que les peintres ont baptisée du nom caractéristique d'appuie-main.

Maintenant cet homme, aux formes athlétiques, à la démarche encore vive et légère, au regard insouciant et joyeux, fut trouvé le 21 juillet 1764, nu et vagissant, à un quart de lieue du village de Maïda, qui venait de disparaître pendant la nuit, maisons et habitants comme une de ces villes maudites sur lesquelles a passé la colère de Dieu. Recueilli par des paysans de Nicotera, qui le trouvèrent au bord du chemin, sans pouvoir deviner comment il avait été transporté là, il reçut d'eux le nom du premier homme, sans doute en

commémoration de l'obscurité de son origine; reste à expliquer maintenant d'où lui était venu la désignation magistrale qui partageait son nom.

Le jeune Adam, dont l'âge date, en conséquence, de la catastrophe de 1764, ce qui pouvait le rajeunir d'un an ou dix-huit mois à peu près, avait d'abord été destiné par ses parents adoptifs à la garde des troupeaux, poste de confiance, s'il en fut, la laine, comme on le sait, formant avec l'huile et le vin les seules richesses de la Calabre; mais il n'avait pas tardé à montrer son peu de vocation pour le plaisir de la vie pastorale, si poétiquement chantée par son compatriote Théocrite. En échange, comme le Giotto, il avait une forte propension à dessiner sur le sable des figures d'hommes, d'arbres et d'animaux, et, s'il eût trouvé ouvert l'atelier de quelque Cimabue, peut-être fût-il devenu un grand peintre. Malheureusement, le maître manqua à l'élève, l'étude ne vint point fortifier ses dispositions naturelles, et le jeune Adam resta un barbouilleur.

Du reste, nous tombons ici dans le défaut de notre époque, qui est de tout juger au point de vue de notre civilisation; le digne imagier que nous venons de traiter irrévérencieusement de barbouilleur, et qui, bien franchement peut-être, eût mérité ce titre à Paris, à Londres ou à Rome, était, pour le pays qu'il habitait, un artiste très-distingué et dont les productions avaient

joui un instant d'une réputation telle, que la police napolitaine s'était crue obligée de s'en mêler : nous allons raconter en quelle circonstance ce souci vint à cette paternelle institution.

Maître Adam avait déjà, par la confection d'une multitude d'enseignes plus ou moins pittoresques, mérité le titre qui précède son nom, lorsque arriva la contre-révolution de 1798; Ferdinand et Caroline, chassés par l'occupation française, s'étaient, comme on le sait, retirés en Sicile sur le vaisseau du contre-amiral Nelson, et, transportant le siége du gouvernement à Palerme, avaient abandonné Naples à Championnet, qui y avait fait proclamer la république parthénopéenne. Malheureusement pour les nouveaux affranchis, le roi et la reine à moitié détrônés avaient près d'eux un homme de résolution qui se nommait le cardinal Ruffo, et qui entreprit de reconquérir le trône de ses souverains légitimes. En conséquence, il débarqua lui troisième en Calabre, et, au nom de la sainte foi, il appela à lui tous ceux qui étaient restés fidèles aux vieux principes royalistes. Cinq ou six cents hommes accoururent à cette première sommation; l'audacieux partisan jugea que cette troupe était suffisante, et, comme il ne lui manquait pour se mettre en route qu'un drapeau autour duquel il pût rallier ses soldats, il fit demander un artiste qui peignît sur son étendard Notre-Dame-du-Mont-Carmel, sous

la protection de laquelle il avait placé son entreprise.

Maître Adam était alors dans la fleur de l'âge et dans la force du talent : il se présenta avec confiance devant Ruffo, se fit expliquer le programme, et exécuta la madone demandée avec tant de promptitude et de sentiment, qu'il satisfit à la fois l'homme d'Église et l'homme de guerre. Le général-prélat lui offrit à ce double titre de lui accorder, tant au spirituel qu'au temporel, tout ce qu'il pourrait désirer. Maître Adam demanda au spirituel sa bénédiction et au temporel le droit de peindre seul, sur tous les murs blancs qu'il trouverait à dix lieues à la ronde, les madones et les âmes du purgatoire. Cette double demande, quelque ambitieuse qu'elle parût aux assistants, lui fut accordée à l'instant même. Ruffo ayant reconquis le royaume et rappelé dans leur capitale Ferdinand et Caroline, maître Adam, qui avait concouru de tout son pouvoir à ce grand événement, jouit sans conteste du privilége qui lui avait été accordé en récompense de son patriotisme et de sa fidélité.

Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé en Italie, et qui ont vu la dévotion des paysans napolitains et calabrais à ces sortes d'images comprendront facilement de quelle importance était pour maître Adam un pareil monopole. En effet, tout couvent qui voulait avoir une madone neuve ou en faire rajuster une vieille était forcé d'avoir recours à lui. Or, comme il était seul, maître Adam imposait ses conditions; et ses conditions étaient

ordinairement le droit de faire la quête devant l'image sainte conjointement avec le sacristain de la communauté pendant un laps de temps plus ou moins long et fixé à l'amiable entre les parties. Quant aux âmes du purgatoire, c'était bien autre chose encore : aussitôt qu'un riche paysan mourait, quelles que fussent les intentions de Dieu sur son âme, qu'il lui destinât l'enfer ou le paradis, maître Adam le mettait provisoirement dans le purgatoire. En conséquence, aux nombreuses têtes qui sortaient des flammes élevant vers le ciel leurs mains suppliantes, l'impitoyable Minos ajoutait une tête et deux mains, mais une tête si ressemblante, mais deux mains crispées par une telle douleur, que les parents n'auraient pas eu d'entrailles s'ils avaient laissé sans prières et sans aumônes une âme qui se réclamait d'eux d'une manière aussi ostensible et à la face de toute la population. Il en résultait que les héritiers, pour leur propre honneur plus encore que pour le soulagement du défunt, faisaient dire force messes au curé, et donnaient aussi force aumônes au peintre; aussi chacun remplissait son office en conscience : chaque matin, le curé disait la messe, et, chaque nuit, le peintre allait éteindre une flamme et effacer une contraction; de sorte qu'à mesure que les héritiers accomplissaient leur devoir de charité, ils avaient la satisfaction d'en suivre l'effet sur la physionomie de l'âme en peine, qui passait successivement, et par des progres-

sions visible, du désespoir d'un damné à la béatitude d'un élu. Les messes dites et les aumônes versées, un beau jour le trépassé prenait des ailes. Les parents faisaient un dernier sacrifice, et, le lendemain, la place était vide : délivré par la piété de ceux qu'il avait laissés sur la terre, le bienheureux était monté au ciel.

Il y avait une dizaine d'années que maître Adam exerçait loyalement cette innocente industrie, sans avoir jamais éprouvé d'autres désagréments que ceux que lui suscitaient ses pieux associés, lesquels prétendaient quelquefois que les âmes du purgatoire n'avaient besoin que de messes et pourraient parfaitement se passer d'aumônes, lorsque Fra Bracalone, sacristain de l'église de Nicotera, vint le chercher de la part du prieur pour remettre à neuf sur le mur d'un immense jardin qui s'étendait en face de l'église une vieille madone de plâtre autrefois très-miraculeuse, mais qui, par mécontentement sans doute de l'abandon où on la laissait, avait cessé de donner aucun signe d'existence depuis plus de dix années : le motif pour lequel le prieur pensait à cette sainte image venait de la peur qu'inspirait dans toute la Calabre inférieure un certain brigand, nommé Marco Brandi, que l'on soupçonnait d'avoir établi son domicile dans les environs. Les marguilliers de Nicotera avaient donc décidé qu'on ferait quelque chose pour la sainte, afin que la sainte reconnaissante fît à son tour quelque chose pour le village; en même

temps et pour plus de sûreté, on avait dépêché un exprès au juge de Monteleone, en lui faisant part de la situation des choses, et en lui demandant quelques gendarmes.

Maître Adam s'était mis à la besogne avec une ardeur toute chrétienne. Sous son pinceau, le visage de a madone avait repris sa fraîcheur, son front son auréole, et ses vêtements leur coloris. Tout le temps qu'il avait travaillé, maître Adam avait eu autour de lui un cercle de curieux dont l'attention soutenue indiquait l'importance que le village attachait à l'œuvre nationale qui s'accomplissait sous ses yeux, et l'image terminée, chacun avait félicité le peintre, qui avait répondu aux compliments avec une modestie tout artistique que son opinion, en harmonie avec celle de ses concitoyens, était qu'il venait tout bonnement de faire son chef-d'œuvre.

De son côté, le juge de Monteleone avait répondu au cri de détresse de ses administrés, de sorte que Nicotera pouvait compter sur une protection temporelle en même temps que spirituelle. En effet, aussitôt arrivés, les braves gendarmes s'étaient mis en campagne, avaient débusqué Marco Brandi d'une position excellente où il avait déjà fait tous ses arrangements pour prendre son quartier d'hiver, avaient dispersé sa troupe et poursuivi le chef avec une telle activité, que Marco Brandi, cerné entre les sbires et la ville, n'avait eu que le temps de

se jeter dans une petite forêt de châtaigniers attenante aux murs mêmes du jardin de l'abbaye. Aussitôt, par une manœuvre aussi savante que rapide, le bois avait été entouré, fouillé en long, puis refouillé en large, mais tout cela inutilement ; Marco Brandi avait disparu. On visita le bois arbre à arbre et buisson à buisson; mais les recherches demeurèrent sans résultat, quoiqu'on n'eût pas passé à côté d'une touffe d'herbe sans y fourrer le bout d'une baïonnette. C'était à croire qu'il y avait quelque peu de magie dans tout cela.

Huit jours se passèrent sans que l'on entendît parler de Marco Brandi. Cependant, comme on savait le danger imminent, les gendarmes redoublaient de surveillance et les habitants de dévotion. Jamais madone n'avait été priée, choyée et flattée comme la madone de maître Adam. Les plus riches paysannes des environs étaient venues lui apporter leurs boucles d'oreilles et leurs colliers, qu'elles comptaient bien lui reprendre aussitôt que Marco Brandi serait arrêté, mais qu'elles lui prêtaient en attendant. Une lampe brûlait nuit et jour à ses pieds bénits, et l'entretien de cette lampe était confié à une sainte femme qu'on appelait sœur Marthe, laquelle, tous les matins, allait de maison en maison quêter pour l'huile, et, le soir, venait verser dans le récipient le résultat de la quête du matin, toujours assez abondante, au reste, pour que la digne femme n'y mît poin du sien. Au contraire, chacun se faisait un

plaisir de forcer un peu l'aumône, en lui demandant une part dans ses prières ; car sœur Marthe, nous l'avons dit, était en odeur de sainteté à dix lieues à la ronde. Comme sainte Thérèse, elle avait des visions; quelquefois, pendant un jour et même deux, elle restait étendue sur son lit sans mouvement, mais les yeux ouverts et le visage contracté : le médecin appelait cela de l'épilepsie, et Fra Bracalone de l'extase.

Or, il arriva, que sur ces entrefaites, sœur Marthe eut une de ses attaques habituelles et fut quarante-huit heures sans paraître pour remplir auprès de la madone son office accoutumé. Mais, tel est en Italie le respect pour les droits industriels de chacun, que nulle femme, si sûre qu'elle fût de sa piété, n'osa remplacer sœur Marthe, et que, pendant les trois quarts de tout ce temps, l'huile étant épuisée, la sainte image resta sans lumière.

On en était à la fin du second jour, la nuit s'avançait rapide et sombre, l'*Ave Maria,* ce dernier chant du crépuscule, venait de monter au ciel, les rues se faisaient désertes, et, à l'exception d'un groupe d'enfants qui jouaient devant la madone, chacun regagnait sa maison, lorsque tout à coup une voix qui semblait partir de la niche de la Vierge se fit entendre distincte et sonore, appelant par son nom celui de tous ces petits drôles qui était le plus près d'elle. Les enfants, étonnés, se retournèrent.

— Paschariello ! dit une seconde fois la même voix.

— Qu'est-ce que vous voulez, madone ? demanda l'enfant.

— Va dire à sœur Marthe, continua la voix, que, depuis deux jours, elle a oublié de mettre de l'huile dans ma lampe.

Paschariello ne se le fit pas répéter : il prit ses jambes à son cou, et, suivi de tous les enfants, criant : « Miracle ! miracle ! » il arriva couvert de sueur, pâle et haletant chez Marthe, au moment où, après une léthargie de quarante-huit heures, la sainte femme venait de reprendre ses sens.

Sœur Marthe écouta ce que lui dit l'enfant, et, comme si, en revenant peu à peu à elle-même, elle retrouvait un à un tous ses souvenirs, elle déclara devant les voisins attirés autour de son lit par l'étrangeté de la nouvelle, que la Vierge venait en effet de lui apparaître et lui avait dit les mêmes paroles que lui rapportait Paschariello. Alors ce ne furent plus les enfants seulement qui crièrent miracle, mais bien le village tout entier. Sœur Marthe se leva au milieu d'un concert d'acclamations, de cris et de chants, et s'achemina vers l'image miraculeuse. Paschariello, devenu l'objet de la vénération générale, fut porté en triomphe sur les épaules de deux vigoureux Calabrais. Puis, arrivé en face de la madone, le cortége, sur l'invitation de sœur Marthe, s'arrêta chantant les litanies de la Vierge ;

et, tandis que, mettant à profit la circonstance, Fra Bracalone d'un côté et maître Adam de l'autre faisaient la quête, l'un pour son couvent, l'autre pour lui-même, la femme élue s'approcha seule de l'image et s'entretint pendant quelques instants à voix basse avec elle. Enfin, à la suite de cette conversation, dont chacun attendait avec impatience le résultat, sœur Marthe se retourna vers l'auditoire et déclara, au nom de la madone, que celle-ci venait de lui avouer qu'elle était on ne peut plus mortifiée du peu de foi des habitants de Nicotera, lesquels avaient cru devoir, pour se garantir des entreprises de Marco Brandi, adjoindre à la protection de la Vierge toute-puissante un secours aussi terrestre qu'une escouade de gendarmerie. Elle se refusait donc entièrement à une pareille alliance, déclarant qu'il fallait que les habitants optassent entre les moyens spirituels et les moyens temporels; qu'on ne pouvait pas être à la fois pour la gendarmerie et pour la Vierge; qu'en conséquence, les assistants n'avaient qu'à se prononcer : s'ils étaient pour la gendarmerie, elle n'avait pas le plus petit mot à dire, ne voulant pas forcer les consciences; seulement, elle laisserait faire les gendarmes, et ne répondrait de rien. Si, au contraire, ils étaient pour elle, elle se chargeait de tout et répondait que, de ce jour en trois ans, on n'entendrait plus parler de Marco Brandi.

n'y avait pas de doute dans la décision. Les cris

de « Vive la madone ! à bas les sbires ! » retentirent de tous les côtés, et les malheureux gendarmes, rappelés des différents postes où ils veillaient depuis huit jours avec un courage et une ténacité dignes d'une meilleure récompense, partirent la même nuit pour Monteleone, accompagnés des huées de la multitude, au milieu de laquelle plusieurs voix proposèrent même des les lapider.

En conséquence, la madone de maître Adam resta en possession de la place et maîtresse du champ de bataille. Hâtons-nous de dire, à son honneur, qu'elle n'avait pas fait une promesse fausse, et qu'à partir de ce moment on n'avait plus entendu reparler à Nicotera ni dans ses environs du terrible Marco Brandi.

I

LA POSTE AUX LETTRES

Cependant le bruit du miracle s'était répandu depuis Reggio jusqu'à Cosenza, et avait excité une grande dévotion à l'image sainte ; les madones environnantes avaient bien voulu, de leur côté, montrer qu'elles n'étaient pas indignes de toute attention ; en conséquence, les unes avaient levé les bras, les autres tourné les yeux, d'autres remué les lèvres, mais aucune n'avait

parlé ; de sorte que la victoire était restée en définitive à la madone de Nicotera, vers laquelle les pèlerinages se dirigeaient de tous les coins de la Calabre. Après elle, les trois personnages les plus importants étaient Paschariello, à qui elle s'était adressée d'abord ; sœur Marthe, qui avait conversé face à face avec elle comme Moïse avec le Seigneur ; enfin, maître Adam, qui l'avait restaurée d'une façon si triomphante, que, dans sa joie, sans doute, d'être ainsi remise à neuf, elle avait opéré le miracle que nous venons de raconter. Quant à Fra Bracalone, il se trouvait, comme on le voit, entièrement éclipsé dans toute cette affaire. Aussi sa quête s'en était-elle ressentie, et cette baisse dans la recette lui avait inspiré une certaine rancune contre maître Adam, dont la popularité se trouvait ainsi momentanément jeter une ombre sur la sienne.

Il faut dire, au reste, que le triomphe des trois illustres personnages était aussi complet que possible ; Paschariello, qui jusqu'à cette heure n'avait jamais obtenu de ses concitoyens la moindre attention, si ce n'est lorsque quelque brave paysan, ennuyé de ses espiégleries, mettait le bout de son pied ou le plat de sa main en contact avec une partie quelconque de sa personne ; Paschariello, qui jusqu'alors avait couru les rues de Nicotera couvert de ces haillons qu'il faut avoir vus sur le corps d'un mendiant silicien ou calabrais pour comprendre qu'il y a des malheureux qui se drapent

avec des trous et des franges, si bien qu'ils semblent avoir emporté, après une longue lutte, la toile de quelque araignée gigantesque; Paschariello enfin, habillé des pieds à la tête aux frais de la commune du plus beau velours qui avait pu se trouver à Monteleone, était exposé à la curiosité publique sur une espèce d'échafaudage qu'on lui avait élevé en face de la madone, source de sa fortune, et où chacun lui jetait des oranges, des grenades et des châtaignes dont il renvoyait les pelures et les écorces que les fidèles se disputaient comme des reliques; Paschariello voyait, dis-je, au lieu de la vie de misère et de travail pour laquelle il était né, se dérouler devant lui un avenir couleur de rose dans lequel il se lançait insoucieux et insolent, certain qu'il était maintenant, après une existence de chanoine, d'arriver tôt ou tard à la béatification éternelle.

Sœur Marthe, de son côté, n'avait point été oubliée dans le partage de la reconnaissance publique. La faveur dont elle paraissait jouir auprès de la madone avait même fait tomber entièrement certains bruits injurieux que des esprits méchants et incrédules avaient à diverses reprises tenté de répandre sur elle : on avait été jusqu'à dire que cette excellente femme avait eu autrefois quelques relations d'affaires avec la bande que commandait le père de Marco Brandi, vieillard vénérable retiré à Cosenza, où il achevait sa carrière, en-

touré de la vénération publique. Nous raconterons plus tard comment et dans quelles circonstances ce respectable industriel abandonna la carrière où son fils lui avait succédé avec honneur; mais nous ne voulons pas nous écarter en ce moment de notre sujet, et nous revenons à sœur Marthe, dont la réputation venait enfin de triompher de tous ces bruits, grâce au choix que la madone avait fait d'elle pour verser l'huile dans sa lampe : aussi partageait-elle avec l'image sainte le privilége de faire certaines cures, et, pour les miracles de second ordre, était-ce généralement à elle qu'on s'adressait.

Quant à maître Adam, il était arrivé au plus haut degré de gloire auquel un artiste puisse prétendre : depuis qu'il avait fait une madone qui parlait, il n'y avait pas d'église, si pauvre qu'elle fût, qui n'en voulût avoir une de sa façon; aussi maître Adam avait-il coté ses vierges à dix écus la pièce, et, malgré ce prix exorbitant, ne pouvait-il répondre à toutes les commandes qu'il recevait. Il en était résulté dans le petit ménage du pauvre peintre une amélioration notable dont il s'était félicité surtout à cause de sa fille, en qui il avait concentré toute l'ardeur de ses affections; aussi Gelsomina ne sortait-elle plus que parée à faire envie à la madone elle-même, ce qui était toujours un grand sujet de scandale pour Fra Bracalone, qui ne manquait pas de dire, toutes les fois qu'il en trouvait

l'occasion, que cela finirait mal, et que le diable serait bien maladroit s'il ne tirait point parti de l'orgueil du corps pour damner à tout jamais l'âme.

Les prédictions de Fra Bracalone ne tardèrent point à s'accomplir, du moins en partie : le bruit du miracle était parvenu d'un côté jusqu'à Naples, et de l'autre jusqu'à Palerme; on ne parlait plus dans tout le royaume des Deux-Siciles que de pèlerinages à la madone de Nicotera, de sorte que le gouvernement, en voyant la quantité de passe-ports que l'on demandait pour Monteleone, commença de soupçonner que la dévotion n'était pas la seule cause d'un déplacement aussi général. En effet, on ne tarda point à s'apercevoir que les carbonari avaient mis à profit la circonstance, et que, sur les dix ou douze mille passe-ports délivrés pour la Calabre, plus de trois mille avaient été demandés par des individus attachés aux différentes ventes du royaume. On était en 1817; l'Europe commençait à tourner aux révolutions; Ferdinand, qui revenait à peine d'exil, ne se souciait aucunement d'y retourner; il envoya trois mille hommes à Monteleone et trois mille à Tropea; puis, pour couper le mal dans sa racine, il fit mettre Paschariello dans une maison de correction, força sœur Marthe d'entrer dans un couvent, et intima à la madone l'ordre exprès de ne plus faire aucun miracle sans sa permission.

Au grand étonnement des habitants de Nicotera, la

madone obéit : il y a plus, la police, qui a la manie de tout expliquer, même les choses les plus inexplicables, prétendit que sœur Marthe avait confessé au supérieur du couvent avoir renoué avec la troupe du fils les relations qu'elle avait eues autrefois avec celle du père; or, il paraîtrait, si ce n'est pas une impiété que de croire à de pareils bruits, que Marco Brandi, poursuivi comme nous l'avons vu et forcé de se jeter dans le petit bois, avait enjambé le mur qui y attenait, et s'était caché dans le jardin du couvent, où nul n'avait pensé à l'aller chercher. Cette circonstance avait dû être connue de sœur Marthe, qui, tous les soirs, sous prétexte de verser l'huile dans la lampe, s'approchait de la madone, et, grâce à l'obscurité, passait, par une ouverture pratiquée dans la muraille, des vivres au bandit, qui ne pouvait regagner la montagne, des sentinelles ayant été placées de tous les côtés. Mais, sœur Marthe étant tombée malade, les provisions manquèrent tout à coup. Marco Brandi avait eu patience pendant deux jours; cependant, au bout de ce temps, commençant à craindre de n'avoir échappé à la potence que pour mourir de faim, il avait pris le parti de rappeler à sœur Marthe, au nom de la madone, que, depuis quarante-huit mortelles heures, elle avait oublié de verser de l'huile dans la lampe. On a vu comment le hasard avait fait que sœur Marthe avait pu se rendre à l'invitation de la madone et comment celle-ci avait, par l'organe de cette

digne femme, manifesté son aversion pour le respectable corps de la gendarmerie, aversion qui, de la part de la vierge Marie, n'avait étonné personne, les gendarmes étant généralement désignés, en Italie comme en France, sous la dénomination populaire de grippe-Jésus.

On ne crut pas à cette histoire, parce que c'était la police qui l'avait racontée et que l'on ne croit jamais à ce que raconte la police; mais, toute fausse qu'elle était, elle ne fit pas moins un tort réel à la madone. Ce tort rejaillit tout naturellement sur maître Adam, son peintre ordinaire. On avait placé une sentinelle devant l'image avec la consigne expresse de disperser tout rassemblement qui se composerait de plus de trois individus. Il fallut dire adieu aux quêtes. De leur côté, les couvents, de peur de se compromettre, interrompirent les commandes; maître Adam eut beau diminuer le prix de ses madones, ce rabais ne servit qu'à les dépopulariser encore davantage; de sorte que, comme l'honnête artiste n'avait pas eu, au jour de la prospérité, plus de prévoyance que la cigale, il se retrouva bientôt aussi pauvre qu'auparavant, à la grande satisfaction de Fra Bracalone, qui, comme nous l'avons dit, avait prophétisé cette catastrophe.

Si maître Adam eût été seul, il eût pris ce changement de fortune avec l'insouciance d'un artiste et le calme d'un philosophe; mais il avait une femme, un

fils et une fille. Il est vrai que sa femme, excellente créature s'il en fut, écho vivant de toutes les phrases qu'on disait devant elle, et dont elle répétait les derniers mots, l'inquiétait médiocrement. Maître Adam ne devait à la bonne Babilana que le partage dans sa bonne et sa mauvaise fortune, et il s'acquittait religieusement, sous ce rapport, de l'engagement qu'il avait pris au pied des autels ; de sorte que la pauvre femme n'avait rien à dire et ne disait rien. Quant au fils, il s'était senti tout jeune une grande vocation pour le service du roi. En conséquence, il s'était engagé dans l'artillerie à pied, et, après huit ans passés sous les drapeaux, comme son intelligence était d'accord avec son enthousiasme, il était parvenu au grade éminent de caporal, et avait substitué à son nom de famille, trop pacifique, celui plus formidable et plus expressif de Bombarda. De ce côté, maître Adam n'avait donc point à s'occuper de sa progéniture; elle poussait glorieusement à l'abri de la caserne et à la fumée du canon, nourrie et habillée par le gouvernement, qui la tenait en garnison à Messine, n'exigeant d'elle, en échange des trois sous qu'il lui donnait par jour, que de répondre dans une tenue convenable à l'appel du soir et du matin, et, dans ses moments perdus, d'allonger quelques coups de sabre aux bandits qui rôdaient autour de la ville, avec recommandation d'en donner le plus qu'elle pourrait et d'en recevoir le moins possi-

ble, le tout par égard, non pas pour sa peau, mais pour l'uniforme qui la recouvrait.

Mais Gelsomina, sa fille chérie, le modèle de ses madones, pour laquelle, dans ses songes d'artiste, il rêvait toutes les richesses de la terre et toutes les béatitudes du ciel, Gelsomina, qui, pendant un instant, avait goûté de cette vie enivrante que l'on désire tant qu'on ne l'a pas et qu'on regrette dès qu'on ne l'a plus, Gelsomina la fantasque, la volontaire, la capricieuse enfant, qu'allait-elle devenir sans ses aiguilles d'or, sans ses boucles d'oreilles de perles et sans ses colliers de corail, qui étaient le pain de son orgueil?... Aussi c'était à elle surtout que maître Adam cachait sa misère; il avait peur, le pauvre cœur paternel, que sa fille ne lui fît un crime de sa pauvreté. Aussi, quelque chagrin qu'il eût dans l'âme, si Gelsomina l'appelait, il arrivait le visage épanoui, ne craignant qu'une chose, c'est qu'elle ne lui demandât quelque objet qu'il ne pût pas lui donner... Qu'on juge quelle douleur ce serait pour lui le jour où elle demanderait du pain !

La pauvre artiste en était enfin arrivé à ce moment terrible. Le matin du jour où nous l'avons rencontré sur la route de Nicotera à Monteleone, Gelsomina s'était levée dans des dispositions d'amour fraternel les plus touchantes. Il y avait longtemps qu'on n'avait reçu des nouvelles du caporal Bombarda, et, par un de ces caprices qui lui étaient si familiers, Gelsomina éprou-

vait le besoin d'en avoir. A peine eut-elle manifesté l'espoir qu'une lettre pouvait être à Monteleone et le désir de savoir ce que contenait cette lettre, que maître Adam avait embrassé Gelsomina au front, avait donné à sa femme les cinq ou six sous qui lui restaient, afin qu'elle en tirât pour déjeuner le meilleur parti possible, et était parti à jeun, trop heureux que sa Nina eût manifesté un souhait qui ne coûtait que dix lieues à faire pour être accompli.

Maître Adam avait si bien cheminé pendant que nous donnions à nos lecteurs ces détails sur sa vie passée, qu'il était arrivé à Monteleone et s'était engagé dans les rues montueuses qui conduisent à la poste aux lettres. Parvenu à quelques pas de la maison qu'il venait chercher de si loin, il fit halte, ôta d'une main son bonnet grec, gratta de l'autre son front chauve et parut s'enfoncer dans une méditation profonde. Ceux qui n'étaient pas au courant de la situation financière de maître Adam auraient pu croire que le vénérable artiste était resté en extase devant l'architecture bizarre de ce curieux monument. En effet, l'office de la poste semblait une de ces maisons miraculeuses transportées par les anges ainsi que Notre-Dame-de-Lorette; comme si elle eût été suspendue au ciel par des fils d'archal au lieu de tenir au sol par des racines de pierre, elle avait résisté à tous les tremblements de terre qui avaient eu lieu depuis son édification. Vingt

fois, au milieu des convulsions générales, elle avait tremblé d'un frisson mortel ; vingt fois la foudre avait sillonné sa façade cicatrisée ; vingt fois le vent d'orage l'avait secouée de sa base à sa terrasse comme un navire en détresse, et toujours ses étages ébranlés s'étaient raffermis, ses gerçures béantes s'étaient refermées, sa fièvre volcanique s'était éteinte, et elle était restée, boiteuse et bossue, il est vrai, mais néanmoins debout au milieu des ruines qui l'entouraient. Au déluge, elle eût surnagé comme l'arche ; à Gomorrhe, elle eût été incombustible, et, selon toutes les probabilités, elle était d'avance assurée contre le dernier jour et devait donner un démenti formel à l'Apocalypse.

Au bout d'un instant de cette contemplation vague qui indiquait que maître Adam regardait sans voir, un rayon de génie illumina le front de l'artiste, une flamme joyeuse passa devant ses yeux, et un sourire de dédaigneuse supériorité contracta ses lèvres. Il releva la tête en homme qui sent que le monde est le domaine du fort ou du rusé, et, s'avançant tout en faisant tourner sa calotte grecque au bout de son doigt, il alla se suspendre par les deux mains à la grille qui entourait le bâtiment que nous venons de décrire. Il était depuis un instant dans cette posture qui indiquait l'attente, lorsqu'un employé tourna la tête de son côté, releva ses lunettes sur son front, et lui demanda d'une voix aigre ce qu'il y avait pour son service.

— N'auriez-vous pas, poste restante, dit d'une voix mielleuse celui auquel cette question était adressée, une lettre de Messine à l'adresse de maître Adam, artiste peintre à Nicotera?

— Voici, répondit l'employé après un instant de recherche et en tendant au vieillard l'objet demandé.

— Voudriez-vous me la lire, mon bon monsieur? reprit maître Adam avec un ton de bonhomie merveilleux; car il faut être un savant comme vous pour déchiffrer un pareil barbouillage.

— Volontiers, mon brave homme, répondit l'employé, qui commençait à reconnaître dans son interlocuteur le Michel-Ange de la Calabre. C'est sans doute de votre fils le caporal Bombarda.

— Eh! mon Dieu, oui, ce cher enfant! il manie mieux l'écouvillon que la plume, et, comme ma vue commence à faiblir, je perds ordinairement la moitié de ce qu'il m'écrit.

— Mais l'écriture n'est pas trop mauvaise pour un canonnier, dit d'un ton doctoral et en abaissant ses lunettes le complaisant employé, et je vais vous lire cela comme de l'imprimé, moi. Hum! Écoutez donc. Hum! hum!

Maître Adam fit signe qu'il ne perdait pas une parole.

« Mon cher père,... » dit l'employé.

— Oui, oui, c'est un enfant respectueux et soumis, interrompit maître Adam.

Le lecteur fit un signe d'assentiment et reprit :

« Mon cher père, nous avons joui ici d'un si magnifique tremblement de terre, que, si Dieu avait daigné le faire durer seulement cinq minutes de plus, nous serions tous à cette heure en paradis, ce dont le ciel nous préserve! Je me suis battu comme un lion contre les brigands de Messine, qui ne valent pas ceux de notre belle Calabre, et j'en ai mis deux en pièces pas plus tard qu'hier. ussi ai-je obtenu mon congé définitif pour six semaines. Je compte les aller passer immédiatement avec vous; attendez-moi donc toujours, même quand vous ne recevriez pas cette lettre, et mettez-moi en réserve votre bénédiction et quelques-unes de ces figues de Palma que vous savez que j'aime tant.

» Votre fils dévoué,

» Le caporal BOMBARDA. »

— Merci, mon brave monsieur, dit maître Adam; voilà tout ce que je désirais savoir; je viendrai chercher la lettre quand j'aurai de l'argent.

Et aussitôt, quittant la grille contre laquelle il était resté collé tout le temps qu'avait duré la lecture, il remit sa calotte sur sa tête, tourna les talons et disparut à l'angle de la rue la plus voisine.

III

FRA BRACALONE

Maître Adam était déjà loin avant que le pauvre employé fût revenu de sa surprise. Ainsi qu'il l'avait dit, il savait tout ce qu'il désirait savoir; aussi s'éloignait-il d'un pas leste et joyeux. La lettre qu'il venait d'entendre lui ôtait dix années.

C'était un heureux vieillard que maître Adam, une de ces organisations faciles à épanouir et qui s'ouvrent naturellement à l'espérance et à la joie comme les fleurs s'ouvrent au soleil. En le voyant passer ainsi fredonnant une vieille chanson et fendant l'air avec son appuie-main, plus d'un riche eût envié cette quiétude de l'âme qui annonçait une foi inépuisable dans la Providence. En effet, lui-même, pour le moment, croyait n'avoir rien à demander au ciel.

— Mon Dieu, pensait-il, je suis un homme prédestiné. J'ai un talent que personne ne conteste, et qui fait ma gloire s'il ne fait pas ma fortune. J'ai un fils brave comme Judas Macchabée, j'ai une fille belle et pure comme la vierge Marie; mes deux enfants vont se trouver réunis. Tout ce que j'aime au monde sera entre mes bras demain, ce soir peut-être. Comme Gelsomina

va être contente de la nouvelle que je lui apporte ! comme elle va me sauter au cou pour me remercier de la peine que j'ai prise ! et avec quel bon appétit nous souperons !

A ce dernier mot, ou plutôt à cette dernière pensée, maître Adam s'arrêta tout court, et se frappa le front comme un homme qui se réveille en sursaut. Il venait de se rappeler que, le matin, il avait pour déjeuner donné à sa femme le reste de son argent et qu'il n'en rapportait pas d'autre pour souper. En pensant que sa Gelsomina chérie n'aurait peut-être pas le soir de quoi manger, le vieillard s'était souvenu qu'il avait faim.

Maître Adam poussa un profond soupir et continua sa marche la tête basse et humiliée. Il n'y avait qu'un instant qu'il aurait voulu avoir des ailes, et maintenant il lui semblait qu'il arriverait toujours trop tôt. Il ralentit donc le pas, suivant machinalement son chemin et cherchant un moyen de sortir de la crise où il se trouvait. Sur sa route, il rencontra deux ou trois de ses peintures, soit âmes du purgatoire, soit madones ; mais elles ne servirent qu'à lui faire sentir plus profondément encore l'instabilité des choses divines et humaines. Il y avait trois ans, aux jours de sa gloire, il eût trouvé auprès de ces images saintes les populations pressées et priant; il n'eût eu qu'à dire sévèrement : «C'est moi qui suis le peintre,» et à faire le tour

de l'assemblée pour recueillir une quête telle que non-seulement il eût rapporté à la maison de quoi vivre pour huit jours, mais que, du superflu même, sa Gelsomina eût eu de quoi acheter un costume à faire envie aux femmes de Vina et de Triolo. Aujourd'hui, quelle différence ! Depuis que le gouvernement avait défendu aux madones de maître Adam de faire des miracles, et que les madones ingrates avaient cru devoir obéir, les productions de son pinceau avaient perdu tout leur crédit, de sorte qu'elles étaient solitaires et abandonnées. Il n'y avait pas jusqu'aux âmes du purgatoire qui ne se fussent ressenties de cette déconsidération, et maître Adam eut même la douleur de voir un paysan qui, avec plus de compassion que de respect, faisait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour éteindre les flammes qui dévoraient l'une d'elles.

C'était le dernier coup porté à sa résignation. Il passa du découragement au désespoir, et, lorsque, arrivé au sommet d'une colline, il aperçut les maisons blanches de Nicotera groupées sur le rivage de la mer comme une troupe de cygnes au bord d'un étang, et, plus loin, la petite case isolée et perdue dans les oliviers où l'attendaient Gelsomina et sa femme, au lieu de continuer sa route, il tomba plutôt qu'il ne s'assit au pied d'un mur neuf, qui, dans tout autre temps, lui eût offert une toile digne de recevoir le pendant du *Jugement dernier*.

Il était là depuis un quart d'heure à peu près, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains et absorbé dans les réflexions les plus tristes, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. Il leva la tête et vit devant lui Fra Bracalone et son âne, qui s'en allaient à la provision au village voisin. Maître Adam était si préoccupé, qu'il n'avait pas même entendu le tintement de la sonnette au moyen de laquelle l'honnête animal annonçait aux gens renfermés ou distraits l'approche de son maître. Le sacristain était debout devant lui et le regardait avec cet air de compassion goguenarde qui sait si bien prendre une physionomie encapuchonnée.

— Eh bien, maître Adam, lui dit-il, que faisons-nous là? Nous rêvons à quelque sujet de tableau, n'est-ce pas, mon brave homme?

— Hélas! non, répondit le pauvre peintre : j'ai chaud, je suis fatigué, et je suis assis là pour me reposer un instant.

— Voilà pourtant un beau mur, maître, reprit le sacristain en lui montrant celui contre lequel il était appuyé, et une madone ferait à merveille là-dessus.

L'artiste poussa un soupir.

— Oui, je comprends, continua Fra Bracalone, le temps est passé, n'est-ce pas, et les madones ne font plus de miracles? Ah! mon Dieu, si vous aviez vécu comme moi au milieu d'elles, vous sauriez ce que c'est

que les madones. Ça va, ça vient; il faut de la philosophie, mon brave.

— Cela vous est bien aisé à dire, murmura le vieillard; vous avez déjeuné ce matin et vous souperez ce soir, vous!

— Dame, répondit Fra Braçalone de son air le plus paterne, je ne suis pas un grand peintre, moi, je ne recherche pas la gloire de la terre; je me confie à la Providence divine, et je croirais la tenter en faisant œuvre de mes doigts. Je ne suis qu'un pauvre sacristain, et voilà mon âne, qui n'est qu'un pauvre âne; mais ni moi ni mon âne n'avons jamais manqué de rien, grâce au bienheureux saint François, qui nous protége. Nous sommes à vide tous les deux; eh bien, si vous étiez là dans une heure, vous nous verriez repasser, moi avec ma besace ronde, lui avec ses paniers pleins. Une prise, maître Adam.

Fra Bracalone tira sa tabatière de sa poche et offrit du tabac au vieillard, qui secoua la tête en signe à la fois de remercîment et de refus.

— Vous avez tort, maître, reprit le franciscain en savourant la pincée de poudre qu'il tenait entre les doigts. Ce tabac a des qualités merveilleuses : il guérit de la migraine, dissipe les vapeurs et chasse les idées tristes.

— Vous perdez votre temps à me vanter votre spécifique, interrompit brusquement le vieillard; je n'ai

pas de quoi vous faire l'aumône et je ne reçois rien pour rien.

— Encore une humiliation que je mets aux pieds du bienheureux saint François, reprit Fra Bracalone en levant béatement les yeux au ciel. Adieu, mon frère! Dieu vous donne la patience comme il m'a donné l'humilité.

A ces mots, Fra Bracalone fit entendre un petit clappement de langue. Aussitôt son âne se mit en route, et il suivit son âne.

Maître Adam le regarda s'éloigner avec un sentiment de mépris mêlé d'envie, car ce que lui avait dit Fra Bracalone était vrai de point en point. Le digne sacristain était resté seul avec le prieur de toute une communauté de franciscains, dispersée et détruite pendant les guerres de 1809. Eux-mêmes avaient été obligés de se cacher à cette époque, et ce n'était qu'au second retour de Ferdinand à Naples et après la chute de Joachim, que ces deux respectables personnages s'étaient retrouvés, s'étaient réunis, et avaient repris possession des deux meilleures chambres de leur abbaye, où ils vivaient sur un pied de fraternité tout à fait chrétienne. Il y en avait même qui disaient qu'au mépris de la hiérarchie de l'Église, c'était bien don Gaetano qui était le prieur, mais que c'était véritablement Fra Bracalone qui était le maître. Cependant aucun acte ostensible ne venait à l'appui de cette as-

sertion étrange ; et nul ne pouvait dire, quoique cela n'eût étonné personne, qu'il avait vu une seule fois le père Gaetano sonner la cloche et Fra Bracalone dire la messe. Il faut donc reléguer de pareils propos au rang de ces bruits populaires qui ne méritent de la part des historiens non-seulement aucune croyance, mais encore aucune attention.

Ce qu'il y avait de bien réel dans tout cela, c'est qu'au lieu de porter, comme maître Adam, ses espérances sur une gloire mondaine, et, par conséquent, changeante et périssable, Fra Bracalone avait choisi, comme on le sait déjà, un de ces patrons solides et bien famés, qu'une révolution humaine ne peut débusquer du ciel. Il en était résulté que la madone de Nicotera avait eu beau perdre son crédit, saint François avait conservé le sien, et que le digne Fra Bracalone n'avait remarqué aucune baisse dans la ferveur des fidèles ; au contraire, les dévots au cénobite d'Assise s'étaient recrutés des rénégats de la madone, car à ce peuple plein de foi il faut toujours quelque chose à croire ou à adorer, et il est content et heureux pourvu qu'il croie ou qu'il adore.

Aussi la tournée de Fra Bracalone ressemblait-elle bien plutôt à celle d'un percepteur qui lève un impôt qu'à celle d'un moine qui fait une quête. Il sortait, comme nous l'avons vu, tous les deux jours, lui et son âne, lui avec sa besace creuse, son âne avec ses paniers

vides ; faisait sa tournée dans les marchés voisins, et, là, prélevait sa dîme sur toute chose, poissons, volailles, légumes, fruits, pain et vin. Toute sa manœuvre consistait à s'approcher du marchand et à prononcer pour tout exorde ces deux mots sacramentels : « San Francesco. » A peine le marchand les avait-il entendus, qu'il se relevait debout et fixe, portant la main à son chapeau comme un soldat russe qui voit passer son officier, et laissait Fra Bracalone libre de choisir dans sa marchandise le morceau à sa convenance. Seulement, pour les denrées variables ou dont le prix change selon les saisons, comme il arrive par exemple pour le poisson et les fruits, le marchand avait la précaution d'indiquer à Fra Bracalone le cours du moment. Ainsi à ces mots : *San Francesco,* il répondait, toujours immobile et la main au chapeau : *A douze sous* ou *à quinze sous la livre.* Alors le sacristain agissait en conséquence, et se montrait discret et retenu, en ne prenant qu'un petit poisson ou un fruit taché. De cette manière il conservait ce droit conventionnel qu'une exigence plus grande de sa part eût changé en abus ; d'ailleurs, il rendait toujours quelque chose en échange de ce qu'il prenait : tantôt c'est une image de saint François recevant les stigmates, tantôt c'était un de ces petits gâteaux grands comme un écu de six francs et ayant la forme d'un pain en couronne, et qu'on appelle *tarallini ;* tantôt enfin c'était une prise

de ce fameux tabac qu'il avait offert à maître Adam et dont une seule pincée suffisait pour guérir les maux de tête, dissiper les humeurs et procurer une couche heureuse. Une intelligence parfaite, reposant sur la confiance d'un côté et la discrétion de l'autre, régnait donc entre Fra Bracalone et les paysans des environs, et la seule chose que ceux-ci lui reprochassent quelquefois, c'était de manquer de pitié pour son âne, non-seulement en chargeant ses paniers outre mesure, mais encore en lui mettant sur le cou sa besace, qu'il aurait dû, lui, porter sur ses épaules. Fra Bracalone n'avait donc rien avancé de trop en disant à maître Adam que, s'il voulait attendre seulement une heure, il le verrait repasser avec sa besace ronde et ses paniers pleins.

Fra Bracalone, comme nous l'avons dit, avait continué sa route ; mais les paroles qu'il avait dites en passant devant maître Adam n'étaient point tombées à terre. Ce mur blanc qui semblait tout préparé pour son pinceau, cet âne qui devait revenir chargé de vivres, avaient réveillé la verve dans son esprit et la faim dans son estomac. Néanmoins le vieillard demeura encore un instant pensif, mais non plus abattu. Il était occupé, à n'en point douter, de quelque grande conception, et sa main, avec laquelle il fendait l'air en lignes diagonales et circulaires, traçait dans le vide une esquisse invisible, qui se réfléchissait déjà dans

son cerveau. Au bout d'un instant de cette pantomime, maître Adam releva le front et se retourna vers le mur : son tableau était composé, il ne lui restait plus qu'à le faire.

Alors maître Adam détacha sa gourde, tira de sa poche pinceaux et couleurs, se recula un instant le fusain à la main, pour mesurer d'un coup d'œil l'espace nécessaire à son œuvre ; puis, se rapprochant aussitôt, il attaqua hardiment l'ébauche qui, au bout de dix minutes, était entièrement tracée, et cela d'une manière assez complète pour qu'il n'y eût pas de doute sur le sujet que la fresque devait représenter.

C'était encore une âme du purgatoire, mais celle-ci se distinguait des âmes ordinaires par des détails particuliers et personnels. Elle était vêtue d'un habit de franciscain qui prouvait que, de son vivant, le corps qu'elle animait avait appartenu à cet ordre. Et, tandis que la flamme la dévorait jusqu'aux genoux, elle était forcée de courber les épaules sous la charge d'un double panier surmonté d'une besace que lui imposait un diable, dont le visage tenait le milieu entre une figure d'homme et une tête d'âne. C'était une de ces compositions à la manière de Dante et d'Orcagna, moitié grotesque et moitié terrible, sur l'intention de laquelle il n'y avait point à se tromper, car elle faisait allusion au seul reproche véritablement fondé que l'on pût, ainsi que nous l'avons dit, adresser à Fra Bracalone,

celui d'être sans pitié pour le pauvre animal qu'il appelait humblement son compagnon, qu'il traitait véritablement en esclave.

Maître Adam s'était mis à la besogne en homme qui n'a pas un instant à perdre, et il la continuait avec un entrain et une verve qui indiquaient qu'en moins de deux heures elle serait complétement achevée. Selon les principes de la fresque, il ne repassait pas deux fois le pinceau à la même place, et achevait tout d'un coup chaque morceau de flamme, de vêtement ou de chair qu'il entreprenait; c'était une sûreté de touche toute michel-angesque; aussi l'ensemble marchait-il glorieusement à sa fin, lorsque Fra Bracalone, précédé de son âne, parut au détour de la route.

La prédiction du sacristain s'était de point en point accomplie; l'âne était chargé à plier sous le poids, et Fra Bracalone, la figure épanouie, le suivait sans remords, activant avec une baguette d'épine sa marche ralentie. Maître Adam les avait aperçus du moment où ils avaient débouché à l'angle du chemin; mais, faisant semblant de ne pas les voir, il continuait sa besogne sans tourner la tête, averti seulement par le tintement de la sonnette. Plus ils s'avançaient, plus maître Adam redoublait d'ardeur. Enfin le bruit argentin se tut, un moment de silence lui succéda, puis ce moment de silence fut interrompu par une voix tremblante d'étonnement et de colère qui demanda derrière l'artiste;

— Mais que faites-vous donc là, maître Adam?

— Ah! ah! c'est vous, Fra Bracalone, répondit sans se retourner le vieillard. Eh bien, vous le voyez, je suis votre conseil; je n'ai pas voulu passer devant un si beau mur sans user de mon privilége, qui m'autorise à peindre les âmes du purgatoire à dix lieues à la ronde. Si vous voulez attendre un instant, je n'ai plus que la tête du patient à faire; alors ce sera fini et nous nous en irons ensemble.

En effet, la figure manquait encore au capuce, dont l'ovale enfermait seulement l'espace nécessaire à son exécution. Aussi maître Adam, quittant le pinceau pour le fusain, se mit-il à esquisser avec une rapidité toujours croissante, et en même temps avec une sûreté presque fantastique, les yeux, le nez et la barbe du malheureux. Puis, quittant avec la même agilité le fusain pour le pinceau, et faisant un mélange savant et rapide d'une partie de vermillon et de trois parties de blanc d'Espagne, à laquelle il ajouta un seizième de terre d'ombre, il donna la première touche au visage. Fra Bracalone vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Ah çà! maître Adam, reprit-il une seconde fois d'un ton où la colère commençait à l'emporter de beaucoup sur l'étonnement, c'est mon portrait que vous faites!

— Vous croyez? dit négligemment l'artiste en posant avec le bout de sa brosse sur le visage du patient

une de ces touches d'esprit qui font le secret des grands peintres.

— Comment, si je le crois! s'écria Fra Bracalone en lui saisissant le bras pour l'interrompre à temps s'il était possible; je fais mieux que de le croire, j'en suis sûr.

— Vous vous trompez, dit maître Adam en dégageant son bras et en essayant de se remettre à la besogne.

— Eh! non, je ne me trompe pas, reprit Fra Bracalone en s'emparant de nouveau du bras coupable; je me trompe si peu, que, si mon pauvre âne pouvait parler, je suis certain qu'il reconnaîtrait son maître.

L'âne se mit à braire.

— Tenez, continua le sacristain, vous voyez que je ne le lui fais pas dire.

— Eh bien, tant mieux! répondit maître Adam en faisant un effort qui le remit en possession du membre captif; on m'avait toujours contesté la ressemblance, et vous tout le premier, Fra Bracalone: voilà comme le génie répond et se venge.

— Mais enfin, continua le sacristain, de plus en plus inquiet, dans quel but faites-vous une pareille chose, maître Adam?

— Dans un but tout matériel, je l'avoue, répondit l'artiste: je ne gagne plus rien à brûler les morts, et je veux brûler désormais les vivants: cela me rappor-

tera peut-être quelque chose. Au reste, ne vous plaignez pas, Fra Bracalone ; car, au lieu de vous mettre dans le purgatoire, je pouvais vous mettre dans l'enfer, et, une fois là, vous le savez bien, il n'y avait plus de messes ni d'aumônes qui pussent vous en tirer.

— C'est juste, répondit le sacristain, qui sentait toute la solidité de ce raisonnement et qui, par conséquent, commençait à trouver la situation moins mauvaise qu'elle aurait pu l'être. Eh bien, mon brave ami, voyons, n'y aurait-il pas moyen de s'arranger?

— Si fait, répondit l'artiste, et je suis bien sûr que, d'ici à quinze jours, vous serez au ciel. Vous êtes trop aimé par tous les paysans des environs pour qu'ils vous laissent longtemps dans une position aussi cruelle; vous n'en doutez pas, je l'espère?

A ces mots, maître Adam, d'un seul coup de pinceau, tordit la bouche du patient de manière à ne laisser aucun doute sur l'intensité de ses souffrances. Fra Bracalone en frissonna des pieds à la tête, et il lui sembla éprouver en réalité toutes les tortures dont il voyait la représentation imaginaire.

— Non, certainement, je n'en doute pas, reprit le pauvre sacristain après un instant de silence; mais croyez-vous qu'après m'avoir vu dans le purgatoire et m'avoir tiré de là, ils auront le même respect et la même vénération pour moi? Dites, là, en conscience.

— Dame, répondit maître Adam en faisant rouler du bout de son pinceau une larme sur la joue contractée de l'âme en peine, personne ici-bas n'est sûr de son salut, mon frère, et le pape lui-même, tout en ouvrant les portes du ciel aux autres, est forcé, quand il s'agit de lui-même, d'en remettre les clefs à son successeur. Au reste, j'abrégerai l'épreuve autant qu'il me sera possible, et, dès demain, je commencerai la quête.

— Mais, sans recourir aux autres, hasarda Fra Bracalone d'une voix timide. ne pourrions-nous pas arranger la chose entre nous?

— Cela me paraît bien difficile, répondit le vieillard en secouant la tête; on ne tire une âme du purgatoire qu'à force de messes et d'aumônes.

— Quant aux messes, je m'en charge, répondit le sacristain, qui voyait avec plaisir que la chose se débrouillait, je les sonnerai, et le prieur les dira par habitude sans même demander pour qui.

— Resteront les aumônes, dans lesquelles je dois avoir ma part, continua maître Adam, et une des règles de votre ordre, Fra Bracalone, vous défend de rien vendre ni de rien acheter pour or ni pour argent. Vous voyez donc que la chose est bien difficile à arranger.

— Pourquoi cela? reprit le sacristain mettant dans la riposte la même vivacité que son antagoniste

mettait dans l'attaque, nous ne pouvons pas trafiquer pour de l'argent ou de l'or, c'est vrai ; mais nous pouvons, en échange, donner des choses bien autrement précieuses.

— Eh bien, voyons, quelles sont ces choses ? dit maître Adam en interrompant pour la première fois son travail.

— Vous avez une jolie fille.

— Ma Gelsomina ? Je crois bien, c'est un ange.

— Elle est en âge d'être mariée ?

— Elle aura seize ans à la Sainte-Marie.

— Nous lui dirons sa messe de noces gratis.

— C'est déjà quelque chose ; mais ce n'est pas assez.

— Vous avez un fils soldat?

— C'est-à-dire caporal.

— Peu importe : la question n'est pas sur le grade, mais sur la profession : dans l'état qu'il exerce on risque grandement de perdre son âme, attendu qu'on est plus souvent au cabaret qu'à la messe.

— Hélas ! vous dites vrai, et c'est une de mes inquiétudes.

— Eh bien, nous lui donnerons des indulgences qui le tiendront sans cesse en état de grâce.

— C'est tentant ; après?

— Vous n'êtes plus jeune, maître Adam?

— J'ai cinquante-cinq ans, à peu près.

— C'est un âge où l'on ne peut plus compter sur une bien longue vie.

— Les jours des hommes sont comptés d'avance par le Seigneur.

— C'est convenu; vous pouvez mourir d'un moment à l'autre.

— Eh bien?

— Je vous ensevelirai dans un froc bénit, j'allumerai six cierges autour de votre bière et je vous veillerai moi-même, ce que je ne fais pour personne.

— Cette dernière offre me décide, dit maître Adam feignant de ne pouvoir plus résister aux propositions merveilleuses qui lui étaient faites; mais, comme, au lieu d'aller à la provision, ainsi que ma femme me l'avait recommandé, je me suis amusé à faire cette peinture sur la muraille, et, comme il est trop tard maintenant pour réparer ma faute, vous me donnerez bien par-dessus le marché la moitié de la charge de votre âne.

— Qu'à cela ne tienne! s'écria vivement le sacristain, enchanté de sortir du purgatoire à si bon compte, et vous choisirez même ce que j'ai de plus beau et de meilleur.

— Est-ce convenu? dit maître Adam en tendant la main à Fra Bracalone.

— Prenez la charge tout entière! s'écria Fra Bracalone dans son enthousiasme.

— Allons, dit maître Adam en effaçant avec un soupir la fresque aux trois quarts achevée, encore un chef-d'œuvre de perdu ! mais ma fille soupera !

IV

MARCO BRANDI

Tiens, femme, dit maître Adam en rentrant chez lui, j'avais oublié de te laisser de l'argent pour aller au marché ; mais voici des provisions : fais-nous un bon souper en l'honneur de notre fils, qui va nous arriver d'un moment à l'autre comme un boulet de canon.

— D'un moment à l'autre? répéta la vieille Babilana, ce pauvre cher enfant !...

— Tu as donc reçu une lettre de mon frère? dit en sortant d'une petite chambre une jeune fille qui vint en sautant se jeter au cou du vieillard.

— Oui, Nina, oui, mon enfant ; oui, j'ai reçu une lettre.

— Et où est-elle? Voyons-la, voyons-la, s'écria la jeune fille.

Maître Adam fit semblant de chercher dans toutes ses poches.

— Allons, tu l'auras perdue, murmura l'enfant gâté

en frappant du pied la terre. Voilà toujours comme tu es!

— Ne me gronde pas, ma Nina, dit le vieillard, ce n'est pas ma faute.

— Mais enfin quand arrive-t-il?

— Je ne puis pas te dire cela au juste; je ne me rappelle pas la date.

— Tu ne te rappelles pas la date? Ah bien, il ne manquait plus que cela, par exemple! Non, je ne veux pas t'embrasser.

— Voilà comme tu me remercies d'avoir fait huit lieues pour t'aller chercher des nouvelles?

— Pardon, père, dit la jeune fille en lui sautant au cou une seconde fois; je suis une méchante enfant, mais je t'aime bien, sois tranquille.

Le vieillard prit la tête de sa Nina entre ses deux mains et se mit à pleurer de joie en la regardant.

— Et moi, donc, et moi, je ne t'aime pas, peut-être! Tu ne sauras jamais ce que tu me coûtes, va. J'avais fait aujourd'hui mon plus beau tableau... Ah! n'en parlons plus.

— Eh bien, après?

— Rien; va aider ta mère; va, je sens que je souperai bien; j'ai bon appétit.

Ce n'était pas étonnant, le vieillard n'avait pas mangé depuis la veille.

La jeune fille courut rejoindre et aider sa mère, sans

même demander à maître Adam comment lui étaient venues ces belles et bonnes provisions, qui semblaient par leur choix destinées à la table d'un cardinal. Gelsomina était à cet âge où l'on pense encore que la nature pourvoit maternellement aux besoins de l'homme, et où l'on est convaincu que le bonheur pousse et fleurit tout seul, comme les marguerites des prés. Quant au vieillard, il alla s'asseoir sur la terrasse de son petit jardin, qui donnait sur le rivage.

Cependant le soleil, qui, toute la journée, avait ardemment roulé au milieu d'une mer d'azur, se couchait à l'occident dans un flot de nuages cuivrés sur lesquels se détachait Stromboli, comme un cône bleuâtre empanaché de flammes. Au midi s'étendait, pareil à un ruban tendu à fleur d'eau, le rivage de la Sicile, au delà duquel apparaissait ainsi qu'une masse de vapeurs le gigantesque Etna. Au nord enfin, la vue était bornée par les côtes de la Calabre, qui se courbent gracieusement pour former le cap Vaticano ; la mer, où le soleil commençait à éteindre un des bords de son disque, roulait des vagues de flammes, au milieu desquelles glissaient, pressées d'atteindre le port de Satina ou le golfe de Sainte-Euphémie, des barques attardées et craintives que des yeux moins exercés que ceux de cette population maritime auraient pu, grâce à leur voile blanche et triangulaire, prendre pour des mouettes regagnant leur nid. C'est que tout annonçait que la

tempête n'attendait que l'absence du soleil pour s'emparer à son tour de la nature. Aussi semblait-il se plonger à regret dans la mer, et abandonner de force son empire, que, pareil à un souverain qui abdique, il laissait en proie à l'orage. C'était un si merveilleux spectacle, que, quoi qu'il eût eu l'occasion de le voir bien des fois, maître Adam ne pouvait jamais le revoir sans extase. Aussi était-il plongé dans la contemplation la plus profonde lorsqu'il se sentit touché sur l'épaule. Sans se retourner, il devina que c'était sa fille.

— N'est-ce pas, Gelsomina, que c'est bien beau? s'écria le vieillard.

— Quoi! ce vilain temps qui nous promet de l'orage?

— Regarde quelles admirables teintes, quelles couleurs franches, quels tons hardis!

— Vois, mon père, comme les barques se hâtent de rentrer! toutes n'arriveront pas à temps, et les hommes qu'elles portent ont des filles qui les attendent.

— Tu as raison, ma fille, voilà l'*Ave Maria* qui sonne : prie pour ceux qui sont en mer.

La jeune fille se mit à genoux, et, d'une voix douce, sans la dire ni la chanter, modula la *Salutation angélique*. Quant au vieillard, il avait ôté sa calotte grecque, et, debout, les mains jointes, il semblait, les yeux levés au ciel, chercher du regard si quelque ange ne recueillait pas dans les airs les paroles de sa fille, emportées

par les premières bouffées du vent. La prière finie, Gelsomina voulut se relever.

— Tu oublies quelque chose, lui dit le vieillard en la retenant.

— Quoi, mon père ?

— Tu as prié pour les marins, prie maintenant pour les voyageurs. Pendant l'ouragan, la montagne est aussi dangereuse que la mer ; et qui sait si ton frère doit venir par la mer ou par la montagne ?

— Tu as raison, père, dit la jeune fille ; ce pauvre Bombarda, je l'avais oublié, moi.

Et elle recommença sa prière, que, cette fois, maître Adam ne se contenta point de suivre d'intention, mais accompagna à voix haute.

— Maintenant, père, dit la jeune fille lorsqu'elle eut achevé le signe de la croix, veux-tu venir ? Le souper est prêt.

Maître Adam suivit sa fille, non sans jeter encore quelques regards sur ce magnifique panorama déjà à moitié caché dans l'ombre de ces nuages que, pareils à une immense tenture mortuaire, une main invisible tirait de l'occident à l'orient. De temps en temps, un éclair précurseur gerçait rapidement toute cette surface sombre, et laissait apercevoir au delà un réservoir de flammes, tandis que des bouffées de vent, que l'on entendait passer au-dessus de sa tête sans les sentir encore, allaient agiter la cime des châtaigniers, dont les

branches inférieures semblaient mortes jusqu'à la moindre feuille, tant elles demeuraient immobiles. Arrivé à la porte, maître Adam s'arrêta un instant sur le seuil et prêta l'oreille ; un roulement sourd commençait à gronder à l'occident, mais si lointain encore, que l'on ne pouvait deviner s'il venait du ciel ou de la terre. Le vieillard reconnut la grande voix de la nature qui, au moment du danger, prévient ses enfants de chercher un abri contre la destruction.

Ce spectacle solennel avait fait un instant oublier à maître Adam qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures ; mais, lorsque la porte fut refermée et qu'il se trouva en face du souper, son imagination redescendit à des idées plus terrestres. La vieille Babilana avait fait de son mieux, et probablement la table du prieur lui-même était, ce soir-là, moins confortable que celle de son peintre ordinaire; de sorte que maître Adam, qui était un heureux mélange d'exaltation et de matière, oublia ce qui s'accomplissait au dehors pour se livrer tout entier à ce qui allait se passer au dedans. Il y avait bien derrière sa satisfaction gastronomique un reste de regret pour sa fresque effacée et un fond de crainte que Bombarda ne fût en voyage ; mais, au premier verre de vin qu'il dégusta, au premier morceau qu'il porta à sa bouche, l'œuvre qu'il commençait à accomplir lui parut, selon toute probabilité, si importante, qu'il y donna toute son attention.

Cependant le tonnerre se rapprochait de plus en plus et annonçait un de ces orages méridionaux dont on ne peut se faire une idée exacte que lorsqu'on les a entendus gronder au-dessus de sa tête. Le vent s'était abaissé et maintenant rasait la terre comme s'il eût voulu déraciner tout ce qui s'élevait à la surface. De temps en temps, la pauvre chaumière, secouée par ces rafales, tremblait de son toit à ses fondements, et alors Gelsomina posait son verre ou sa fourchette et saisissait la main de son père. Elle le regardait avec une terreur d'enfant que ce vieillard dissipait en appuyant ses lèvres sur le front de la jeune fille. Quant à la vieille Babilana, elle mangeait avec l'insoucieuse gourmandise de la vieillesse, ne s'inquiétant pas plus de la tempête que si la tempête n'existait pas.

Tout à coup, on vit briller à travers les contrevents mal joints une espèce d'éclair, puis une détonation se fit entendre si bruyante, si soudaine et si rapprochée, que, cette fois, Gelsomina ne se contenta point de saisir la main de son père, mais se jeta sur sa poitrine, toute pâle et toute tremblante.

— C'est le tonnerre, dit maître Adam en serrant l'enfant dans ses bras.

— C'est le tonnerre, répéta la vieille femme.

— Non, ce n'est pas le tonnerre, dit Gelsomina.

En effet, la foudre, comme pour donner raison à la jeune fille, commença de faire entendre un de ses

roulements qui parcourent tout l'orbe du ciel, et qui surpassent autant le bruit qu'on venait d'entendre que le mugissement de la mer surpasse le murmure d'un ruisseau. En même temps, une trombe de vent enveloppa la cabane de ses replis ; le toit gémit, les contre-vents craquèrent ; maître Adam lui-même commença de craindre, et Gelsomina jeta un cri auquel semble répondre par ses plaintes l'esprit de la tempête. En ce moment, la porte s'ouvrit, et un homme pâle, sans chapeau et les habits couverts de sang, s'élança dans la chaumière.

— Je suis Marco Brandi ! s'écria-t-il ; sauvez-moi.

A cette apparition, à ce cri de détresse, à cet appel à son humanité, maître Adam oublia la tempête ; et, pensant que celui qui réclamait sa protection était poursuivi de près, au lieu de perdre du temps à répondre, il étendit la main vers la chambre préparée pour son fils : le bandit s'y élança avec cet instinct rapide de la conservation qui calcule d'un seul coup d'œil ce qu'il a à craindre ou à espérer ; il avait vu qu'il avait tout à espérer et rien à craindre.

Cette vision avait passé si rapide, que ceux à qui elle était apparue auraient pu la prendre pour un effet de leur imagination, si la porte par laquelle était entré Marco Brandi ne fût pas restée ouverte. A la lueur d'un éclair, on vit alors passer ventre à terre une troupe de cavaliers qui suivaient la route conduisant de la

montagne à Nicotera. Gelsomina courut alors à la porte et la ferma; car, si prompt qu'eût été le passage du bandit, la jeune fille avait eu le temps de reconnaître un beau garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui conservait, tout en fuyant, cette fierté sauvage qui indique sur la face de l'homme ou du lion qu'il cède au nombre et non à la peur. Mais la pauvre enfant avait réuni toutes ses forces pour cette action ; aussi à peine l'eût-elle accomplie, que les jambes lui manquèrent, et que, sentant qu'elle allait tomber, elle s'appuya contre la muraille. Son père, la voyant défaillir, accourut à elle et la soutint ; mais un nouvel incident lui rendit ses forces en attirant son attention.

Une autre troupe qui paraissait se composer de piétons se dirigeait du côté de la maison. Gelsomina et maître Adam écoutaient avec anxiété le bruit de leurs pas qui s'approchaient de plus en plus. Il n'y avait pas de doute, plusieurs hommes s'avançaient vers la porte, et l'un d'eux vint y heurter avec la crosse de sa carabine.

— Qui frappe? dit maître Adam.

— Ouvre, répondit une voix.

— Et à qui ? demanda le vieillard.

— A un pauvre diable qui sera mort avant d'arriver à Nicotera, si tu n'as pas pitié de lui.

— Que lui est-il arrivé?

— Il vient d'être assassiné par Marco Brandi.

Gelsomina tressaillit, maître Adam la regarda, tous deux hésitèrent.

— Ouvrez, mon père; c'est moi, dit une voix mourante.

— Bombarda ! s'écrièrent à la fois la jeune fille et le vieillard.

— Mon enfant, murmura la vieille Babilana en se levant toute tremblante et en s'appuyant des deux mains sur la table pour ne pas tomber.

Maître Adam ouvrit la porte.

Plusieurs gendarmes à pied portaient entre leurs bras le corps d'un jeune homme, revêtu du costume de l'artillerie royale ; il avait reçu au milieu de la poitrine une large blessure d'où le sang sortait à flots. Le vieillard pâlit affreusement, Gelsomina tomba à genoux. En ce moment, les cavaliers qui étaient passés revinrent sur leurs pas ; un éclair leur avait découvert toute la route : la route était solitaire.

— Maître, dit le maréchal des logis qui les commandait, n'as-tu pas vu un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, avec de longs cheveux noirs et des favoris sous le cou, et qui doit être blessé? Si tu l'as vu, dis-le-nous à l'instant, car c'est l'assassin de ton fils.

Un sourire de vengeance passa sur les lèvres du malheureux père, il ouvrit la bouche pour parler ; mais, en ce moment, Gelsomina jeta un cri, le vieillard

tourna les yeux vers elle ; l'enfant était à genoux, les mains jointes, et le regardait avec une expression d'angoisse indéfinissable.

— Je n'ai vu personne, dit le vieillard.

Et, prenant son fils dans ses bras, il l'emporta dans la chambre en face de celle où était caché Marco Brandi.

V

LE COMMANDEUR

Six semaines après l'événement que nous venons de raconter, une heure environ après l'*Ave Maria*, le caporal Bombarda et Marco Brandi sortaient bras dessus bras dessous de la maison de maître Adam, l'un pour regagner son régiment, l'autre pour rejoindre sa troupe. Le premier allait solliciter son congé, le second donner sa démission. Nous laisserons le brave caporal, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance, poursuivre tranquillement sa route vers Messine, et nous suivrons Marco Brandi sur la route de Cosenza.

Marco Brandi n'était point un de ces brigands poétiques comme Nodier nous a montré Jean Sbogar ou comme nous-même avons représenté Pascal Bruno. La société n'avait pas commis envers lui personnellement

une de ces grandes injustices qui poussent un homme de la ville dans la montagne. Il était tout bonnement né brigand, son père était le chef d'une troupe et il avait hérité de son père. Voici à quelle occasion.

Placido Brandi était le chef d'une de ces bandes qui s'organisèrent en 1806 dans la Calabre pour lutter contre l'occupation française. Pendant six ou sept ans, il fit la guerre pour le roi; puis, cette guerre finie, comme le roi paraissait avoir autre chose à faire que de le récompenser, il se décida à continuer la guerre pour son compte. Il était d'un courage à toute épreuve; ses hommes étaient dévoués et aguerris; ils résolurent de partager la bonne et la mauvaise fortune de leur chef, et bientôt Placido Brandi se trouva à la tête d'une des bandes les plus redoutables dont on eût jamais entendu parler du cap de Spartivento au golfe de Salerne.

L'injustice dont Ferdinand s'était rendu coupable envers lui avait aigri son caractère. Il avait vu des hommes qui n'avaient rien fait pour la cause royale que de suivre la cour en Sicile, et qui, là, avaient passé huit ans à parader avec les Anglais, tandis que leurs grades militaires leur imposaient l'obligation d'une autre conduite, revenir à Naples pour y recevoir toutes les récompenses que d'autres avaient méritées, tandis que ceux dont le sang tachait encore la route que Ferdinand avait suivie pour remonter sur le trône demeu-

raient méprisés et proscrits. Il en résulta que Placido Brandi, qui avait voué une haine profonde aux uniformes français, continua cette haine aux uniformes napolitains, et qu'il y eut tout bonnement une suspension d'armes pendant laquelle il changea d'ennemis. C'était déjà une amélioration, car Placido aimait mieux avoir affaire aux sbires de Ferdinand qu'aux voltigeurs de Joachim.

Placido se mit donc à faire son état en conscience. Ses relations d'amitié avec les habitants demeurèrent les mêmes ; il voua seulement une haine profonde aux militaires. De temps en temps néanmoins, comme les uniformes sont, de tous les habits, ceux qu'on trouve généralement le moins doublés d'écus, il était obligé de s'en prendre aux voyageurs, et, comme les Anglais commençaient à aller en Sicile par terre, ce qu'ils ne pouvaient pas faire au temps de l'occupation française, il se dédommageait sur quelque brave nabad, ou sur quelque noble lord, des expéditions sans profit qu'i faisait pour le compte de sa haine particulière.

Malheureusement; il n'y a pas de général si habile qui ne fasse dans sa vie une faute dont ne puisse profiter son adversaire. Dans une contre-marche mal ordonnée, Placido Brandi fut cerné avec trois ou quatre hommes seulement par une compagnie tout entière ; la défense était inutile, et cependant Placido Brandi ne se défendit pas moins comme un lion. Mais ce qui de-

vait arriver arriva : après un combat désespéré, les trois hommes qui l'accompagnaient furent tués et lui fut pris. Quant à ses vainqueurs, ils eurent une récompense proportionnée au service rendu. Le lieutenant fut nommé capitaine, les sergents devinrent sous-lieutenants, les caporaux passèrent sergents, et tous les soldats furent faits caporaux.

On conduisit provisoirement Placido Brandi à Cosenza; nous disons provisoirement parce qu'une disposition du code napolitain veut que le procès du criminel soit instruit au lieu même où a été commis le crime. Au reste, on voulut bien faire grâce au prisonnier des petites peccadilles qu'il avait commises à l'endroit des Français, et ne lui demander ses comptes qu'à partir du jour où Ferdinand était remonté sur le trône. Il n'y avait donc pas trop à se plaindre.

Placido déclara n'avoir à se reprocher qu'un meurtre commis il y avait quatre ans environ, c'est-à-dire quelques mois justement après son entrée en exercice. La victime était un colonel napolitain qui revenait de Sicile, où il était en garnison, et qui traversait la Calabre pour se rendre dans la Capitanate. C'était entre Mileto et Monteleone que l'événement avait eu lieu : Placido fut, en conséquence, transféré de Cosenza à Monteleone.

Le procès dura six mois : Placido fut condamné à mort.

Le lendemain de la signification du jugement, Placido fit venir le greffier; il venait de se souvenir seulement à l'instant même, qu'un an après le premier assassinat, il avait eu la faiblesse de se rendre coupable d'un second. Cette fois, c'était sur un Anglais qui allait de Salerne à Brindisi; le crime avait été commis entre Tarente et Oria. Cet aveu frappait de nullité le premier jugement: en conséquence, Placido Brandi fut conduit de Monteleone à Tarente.

Un second procès commença; mais cette fois, comme le prévenu avait affaire à des juges plus actifs, l'instruction ne dura que quatre mois. Ainsi que la première fois, Placido fut condamné à mort.

La veille de l'exécution, un moine vint préparer le coupable à la mort. La manière pleine d'onction dont il lui parla toucha le cœur de Placido, si endurci qu'il fût, et il confessa avec un repentir d'un merveilleux augure pour le salut de son âme, qu'un an après le second meurtre, il avait eu le malheur d'en commettre un troisième sur la personne d'un riche négociant maltais dont le navire était à l'ancre dans le port de Messine. C'était à trois lieues de Reggio que, tenté par le démon, il avait succombé à cette mauvaise pensée. Un pareil secret était trop grave pour que le prêtre ne demandât point à son patient la permission de le révéler. Placido répondit qu'il était prêt à subir, en expiation de ses péchés, toutes les épreuves auxquelles il

plairait à Dieu de le soumettre. En conséquence, le moine se rendit chez le gouverneur de Tarente et raconta l'assassinat du négociant maltais avec des circonstances telles, qu'il n'y avait point à en douter. Le gouverneur, en conséquence, ordonna de suspendre l'exécution, et Placido fut embarqué à Brindisi avec bonne escorte, et, huit jours après, débarqué à Reggio.

Tout le monde se rappelait encore la disparition de celui que Placido avouait avoir tué. Cependant, comme la population de Reggio se compose en grande partie de négociants et de marins, une partie des témoins nécessaires aux débats étaient en course. Le tribunal fut donc forcé d'attendre leur retour. Au fur et à mesure qu'ils rentraient, ils étaient appelés et ils déposaient. Cette circonstance allongea tant soit peu l'instruction; il en résulta que le procès dura un an. Comme la seconde fois, Placido fut condamné à mort.

Placido se prépara à faire une fin digne d'un chrétien. En conséquence, depuis le jour du jugement jusqu'à celui de l'exécution, il jeûna et pria constamment. Aussi le prêtre qui vint pour le préparer à la mort le trouva-t-il en état de contrition parfaite. Le saint homme passa toute la nuit à chanter les litanies de la Vierge avec son patient; et, le matin, si fatigué qu'il fût, il ne voulut pas céder la place à un autre, afin d'avoir à lui seul l'honneur de cette conversion. Placido se mit en route, accompagné de toute la ville,

faisant arrêter de temps en temps son âne pour adresser au peuple des discours édifiants. A chaque station, la foule pleurait et se frappait la poitrine ; enfin il arriva en vue de la potence. Là, il fit halte une dernière fois et commença une allocution tellement touchante, que ce n'était autour de lui que cris et sanglots. Tout à coup il s'interrompit comme frappé d'un souvenir subit et inattendu ; chacun lui cria de continuer.

— Hélas ! mes frères, s'écria Placido Brandi, je suis un misérable pécheur qui ne mérite pas votre compassion ; car vous croyez connaître tous mes crimes, et voilà que je me souviens d'avoir, huit jours à peine avant mon arrestation, cruellement mis à mort un pauvre colporteur dalmate qui était parti de Boggiano après l'*Ave Maria*, dans l'espérance d'aller coucher à Castrovillari. Vous voyez bien que je suis indigne de votre pitié. Aussi abandonnez-moi à la colère du ciel, comme je le mérite.

A ces mots, Placido se mit à pleurer d'une manière si lamentable, que tous les assistants demandèrent au ciel la grâce de faire une aussi belle mort. Malheureusement pour le salut du patient, qui était assuré s'il eût été pendu en disposition pareille, un juge d'instruction se trouvait dans la foule. En entendant le nouvel aveu du condamné, il somma les gardes de ne pas faire un pas de plus en avant et de reconduire, au contraire, Placido Brandi en prison. Placido Brandi se

débattit de toutes ses forces; il voulait absolument mourir. Il fallut employer la violence pour le transporter dans son cachot. Arrivé là, on lui ôta soigneusement tous les objets à l'aide desquels il pourrait se donner la mort; de sorte que les gendarmes eurent la satisfaction de le retrouver plein de vie lorsqu'ils vinrent, au milieu de la nuit, le prendre pour le transférer de Reggio à Castrovillari.

Arrivé là, on vit bien que Placido Brandi avait dit a vérité; car, sur son indication, on retrouva le cadavre à l'endroit même qu'il avait désigné. Cette circonstance, qui prouvait la bonne foi du coupable, abrégea l'instruction. Le procès ne dura donc que trois mois et douze jours, et, comme la troisième fois, Placido fut condamné à mort.

Au grand étonnement de tout le monde, Placido ne montra pas, cette fois, la même résignation que dans les occasions précédentes. Il eut des mouvements d'impatience avec le geôlier et des distractions avec son confesseur. Enfin, au moment de marcher au gibet, et comme l'exécuteur lui passait l'habit de pénitent dans lequel il devait mourir, il profita du moment où le bourreau sans défiance venait de lui délier les mains, pour lui donner un croc-en-jambes et s'élancer par la porte qu'il voyait entr'ouverte. Malheureusement, deux gendarmes qui étaient postés dans le corridor mirent leur carabine en travers; force fut donc à Placido

Brandi de rentrer dans son cachot et de laisser achever sa toilette.

Le moment de partir arriva. Placido était visiblement inquiet; il monta sur son âne, la tête tournée vers la queue, et s'avança à reculons, suivi de la confrérie de pénitents dont on lui avait fait revêtir le costume. Ils portaient la bière dans laquelle le patient devait être enseveli et chantaient l'office des morts, ce qui n'était, il faut l'avouer, récréatif ni pour sa vue ni pour ses oreilles. Néanmoins chacun s'attendait que Placido interromprait la marche par quelques-uns de ces beaux discours comme il en avait fait dans la dernière cérémonie où il avait joué pareil rôle; mais l'espoir des assistants fut trompé : Placido n'ouvrit la bouche que pour se plaindre de ce que sa monture allait trop vite. Ce n'était plus le même homme; il n'avait plus rien à avouer.

Au pied du gibet, le confesseur l'abandonna pour le livrer entièrement au bourreau. Placido baisa une dernière fois le crucifix, puis monta assez courageusement à l'échelle. Cependant il était facile de voir qu'il n'était plus soutenu que par cette volonté morale qui fait que l'homme de cœur meurt bien toutes les fois qu'il meurt en public. Parvenu au plus haut des degrés, il regarda de tous les côtés : il lui restait encore une lueur d'espérance ; mais, lorsqu'il vit du point élevé où il était, la quantité de troupes convoquée à la céré-

monie, il comprit bien que sa bande, si dévouée qu'elle fût, ne pouvait s'exposer à une pareille lutte. Alors il se passa quelque chose d'étrange en lui ; un vertige le prit qui fit que tout parut tourner sous ses pieds ; le ciel devint noir et la terre de flamme. Il lui sembla être suspendu au-dessus d'un gouffre où des milliers de démons l'attendaient, les yeux ardents. Il voulut crier, mais la voix s'arrêta dans son gosier, ses oreilles tintèrent comme si sa tête était devenue le battant d'une cloche. Il fit un dernier effort, rompit les liens qui retenaient ses mains, mais ses mains ne trouvèrent pas d'appui et ne battirent que l'air. Il essaya de penser à Dieu et de l'appeler à son secours ; mais, avant que son cerveau eût pu réunir les éléments nécessaires à une pensée, il perdit la vue et le sentiment. Le bourreau avait délicatement profité de la seconde pendant laquelle le patient regardait autour de lui pour lui passer la corde au cou. Placido Brandi était pendu.

Les pénitents s'élancèrent aussitôt sur l'échafaud pour s'emparer du cadavre, qui leur appartenait du moment que le bourreau était descendu de l'échelle ; mais, comme par hasard personne parmi eux n'avait de couteau, les uns soulevèrent le corps par les pieds tandis que les autres dénouaient la corde ; aussitôt qu'ils furent en possession du pendu, ils le couchèrent proprement dans sa bière, et, la portant sur leurs épaules, ils s'acheminèrent vers la communauté, suivis

du bourreau, de ses deux aides et de son âne. Au bout de cent pas à peu près, ceux qui portaient la bière crurent entendre un grognement sourd qui sortait du cercueil même ; mais, comme aucun d'eux ne communiqua son observation à un autre, ils continuèrent leur route. Bientôt à ce grognement succéda une toux enrouée, et cependant assez bruyante pour que les six porteurs s'arrêtassent instantanément, immobiles comme des cariatides. Puis, d'un même mouvement et comme s'ils s'étaient donné le mot, ils laissèrent tomber la bière. Le cadavre roula hors du cercueil en faisant quelques contorsions et force grimaces, comme un homme qui aurait avalé une arête. Il n'y avait pas de doute, Placido Brandi avait été dépendu à temps.

C'est ce que pensait le bourreau, qui, tirant aussitôt le poignard que les exécuteurs portent toujours pour achever le patient en circonstance pareille, se précipita vers le ressuscité, qui avait déjà repris assez de connaissance pour comprendre le danger, sinon assez de force pour s'y soustraire. Mais alors un secours imprévu vint en aide au pauvre diable : les pénitents s'élancèrent entre lui et l'exécuteur, prétendant que, puisque Placido avait été pendu, il avait satisfait à la justice et n'appartenait plus aux hommes, mais à Dieu. Le bourreau insista, les pénitents s'entêtèrent ; le bourreau appela ses valets à son secours ; les pénitents se rangèrent devant leur protégé, qui, assis sur son

derrière, était parvenu à reprendre son centre de gravité et qui en profitait pour rappeler ses idées en se frottant les yeux. Une lutte s'établit, d'un côté avec l'acharnement de la vengeance, de l'autre avec le dévouement de la charité, les uns criant, les autres chantant, les uns appelant le diable à leur aide, les autres priant Dieu de les protéger. Bref, il était impossible de préjuger à qui resterait la victoire, lorsque Placido, revenu entièrement à lui, pensa qu'il était de la dernière inconvenance de laisser de saints hommes comme ses défenseurs exposer ainsi leur salut pour lui, tandis que lui, qui était si intéressé à la solution de l'affaire, les regardait les bras croisés. En conséquence, il saisit aux mains d'un enfant de chœur la croix qu'il portait, et, se frayant un passage au milieu des combattants, il assena de son arme bénite un si terrible coup sur la tête du bourreau, que celui-ci tomba comme un bœuf frappé d'un coup de masse. Les deux partis jetèrent un grand cri; contre toutes les habitudes reçues, le patient avait tué l'exécuteur. Les valets épouvantés prirent la fuite, et les pénitents emportèrent Placido Brandi en triomphe, chantant à tue tête le *Gloria in excelsis Deo.*

Cet événement donna matière à un cinquième procès; mais celui-ci s'instruisit par contumace. Placido n'avait pas voulu quitter ses bons amis les pénitents, et comme leur église avait droit d'asile, on lui avait

établi dans la sacristie un petit logement provisoire dont il se trouvait à merveille, comparativement à celui qu'il aurait dû occuper. Placido Brandi fut condamné à mort une cinquième fois ; mais le cas était si étrange, que l'on envoya l'instruction au roi Ferdinand, lequel envisagea la chose du côté comique, et, ne voulant pas risquer de briser sa puissance royale contre un homme si évidemment protégé par la puissance divine, fit à Placido Brandi grâce pleine et entière, à la condition qu'il abandonnerait sa troupe et vivrait à Cosenza aussi honnêtement qu'il lui serait possible. Ces conditions parurent à Placido si raisonnables, qu'il les accepta sans discuter, s'assura que la grâce était en bonne forme, embrassa ses bons amis les pénitents, et partit joyeusement pour le lieu de sa destination.

A cette époque, il habitait honorablement Cosenza, sans qu'il lui fût resté de sa pendaison autre chose que la marque de la corde autour du cou ; et, comme cette marque simulait le second grade de l'ordre de Saint-Janvier, on n'appelait généralement Placido Brandi que *le Commandeur*.

VI

LE BANDIT PAR DROIT DIVIN

Lorsque Placido Brandi avait été arrêté, Marco Brandi, son fils, avait tout naturellement pris la place de son père. C'était donc, comme nous l'avons dit, non pas un chef par élection, mais un héritier légitime, un bandit de droit divin.

Il en résultait que Marco Brandi, libre comme tout montagnard, brave comme tout Calabrais, était dans le fait un bon chef de bande; seulement, il exerçait sa profession comme on exerce une profession apprise de jeunesse, en métier et non en art, avec conscience et loyauté, mais sans enthousiasme.

Aussi, à peine Marco Brandi avait-il appris la manière miraculeuse dont son père avait échappé à la mort, qu'il était parvenu sous un déguisement jusqu'à lui et lui avait offert de résigner entre ses mains le commandement qu'il avait exercé par intérim. Mais le bonhomme lui avait expliqué les conditions moyennant lesquelles il avait obtenu sa grâce, et, tout en lui offrant les conseils de sa vieille expérience, il lui avait fait part de la détermination qu'il avait prise de se retirer définitivement des affaires. En conséquence,

Marco Brandi était revenu vers sa troupe, avait réglé les comptes d'un chacun et avait fait parvenir à l'ancien chef, en une traite sur le meilleur banquier de Cosenza, la part qui lui revenait dans les prises pour tout le temps de sa gestion. Il y avait joint sa part à lui en priant son père de la lui faire valoir du mieux qu'il lui serait possible, afin d'avoir cette ressource si d'un jour à l'autre il lui prenait l'envie de se retirer à son tour.

Puis, ces arrangements faits, il avait continué ses expéditions dans la montagne à la grande satisfaction de ses compagnons, qui, ne voyant pas, comparativement à eux, dans Marco Brandi un homme d'une supériorité terrassante, le respectaient moins peut-être, mais l'en aimaient davantage. Aussi avaient-ils éprouvé une profonde terreur quand, trois ans auparavant, leur chef avait, comme nous l'avons raconté, manqué d'être pris, et ne s'était sauvé qu'en enjambant le mur du jardin de l'abbaye, où sœur Marthe l'avait humainement nourri tout le temps qu'il y était resté caché. Ils se soumirent donc sans murmures aux conditions proposées par la madone, quoique ces conditions les exilassent pendant trois ans du véritable centre de leurs opérations. Ils se retirèrent donc à la distance convenue, et parcoururent tout le reste de la Calabre, en respectant Nicotera et ses environs.

Le délai fixé était écoulé depuis trois jours lorsqu'ils

y revinrent, et cela à leur grande joie; car les uns avaient des relations d'amour, d'autres de famille, et d'autres enfin d'amitié, tant à Scylla qu'à Monteleone et au Pizzo. Partout ailleurs, ils s'étaient regardés comme exilés; là, au contraire, ils étaient chez eux.

Aussi, le soir de l'orage, ces braves gens étaient-ils tranquillement, dans une maison située à quelques pas de la route, à fêter leur retour le verre à la main, lorsque Marco Brandi, en sortant par hasard, aperçut le caporal Bombarda qui, ainsi qu'il l'avait écrit à maître Adam, revenait passer son congé dans sa famille. Marco Brandi avait hérité de son père la haine des uniformes; peut-être, à jeun, se fût-il contenté de mépriser le jeune artilleur; mais quelques verres de muscat calabrais lui avaient monté à la tête; il résolut donc de ne pas laisser le voyageur achever paisiblement son étape. En conséquence, il gagna la route et se mit à marcher côte à côte avec le caporal.

Au bout d'un instant de silence qui fut consacré par les deux jeunes gens à s'observer mutuellement :

— Vous êtes militaire? dit Marco Brandi en toisant le caporal de la tête aux pieds.

— Un peu, répondit Bombarda en relevant sa moustache.

— Dans quel corps? continua le bandit.

— Dans l'artillerie à pied, répliqua le militaire d'un

ton qui indiquait la supériorité qu'il accordait à ce régiment sur tous les autres.

— Triste corps! fit Marco Brandi en allongeant la lèvre inférieure en signe de mépris.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le caporal Bombarda parut réfléchir profondément à ce qu'il venait d'entendre; puis, comme s'il n'eût pas compris :

— Vous dites? reprit-il.

— Je dis : triste corps! continua son interlocuteur avec le même flegme.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, mon mignon? reprit le caporal.

— Parce que c'est un corps qui fait plus de fumée que de feu, plus de bruit que de besogne; voilà pourquoi. Et quel grade occupez-vous dans l'artillerie?

— Le grade de caporal, dit Bombarda d'un air qui indiquait la certitude que sa position personnelle allait le relever aux yeux de son compagnon de voyage.

— Pauvre grade! murmura Marco Brandi en avançant, cette fois, les deux lèvres en signe de dégoût.

— Comment, pauvre grade? s'écria le jeune militaire doutant encore qu'un homme eût réellement l'impudence de prononcer devant lui de semblables paroles.

— Sans doute, répondit Marco Brandi, est-ce que vous ne connaissez pas le proverbe : *Besogna dieci otto caporali per far' un' coglione.*

Le bandit n'avait pas achevé ces paroles, que l'artilleur avait le sabre à la main.

— Tu vois bien que je te dis la vérité, s'écria Marco Brandi en faisant un pas en arrière, puisque tu mets le sabre à la main contre moi qui suis sans armes.

— Tu as raison, dit l'artilleur renfonçant l'arme dans sa gaîne : et maintenant, continua-t-il, as-tu un couteau?

— Est-ce qu'un Calabrais marche jamais sans cela! répondit Marco en tirant de la poche de sa culotte l'instrument demandé.

— Bien! dit le caporal en suivant son exemple. A combien de pouces nous battons-nous?

— A toute la lame, répondit le bandit; de cette manière, il n'y aura pas moyen de tricher (1).

— Soit, s'écria l'artilleur en se mettant en garde.

— Et maintenant, ajouta son adversaire, veux-tu que je te dise une dernière chose pour te donner du cœur si tu en manques? C'est que, si tu me tues, tu seras fait sergent.

(1) Pour comprendre cette provocation, il faut savoir qu'en Calabre et en Sicile, on se bat habituellement au couteau; seulement, selon la gravité de l'offense ou l'intensité de la haine, on se bat à un pouce, deux pouces ou trois pouces, puis enfin à la lame tout entière. Dans les premiers cas, les combattants pincent entre le pouce et l'index le fer à la distance indiquée, de sorte que les doigts servent de garde et empêchent le couteau de pénétrer plus loin qu'il n'a été convenu.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis Marco Brandi.

— En garde! dit l'artilleur.

— Défends-toi, dit le bandit.

Les deux jeunes gens se jetèrent l'un sur l'autre, animés d'une de ces rages de tigre comme en éprouvent les Méridionaux. Aussi c'eût été une chose terrible à voir que ce duel au couteau, sur une grande route, illuminé par les éclairs, et accompagné par la foudre. Mais, comme il n'y avait aucun témoin, nul ne peut dire ce qui se passa. Seulement, une troupe de sbires, qui se rendait de Reggio à Cosenza, vit, au moment où elle débouchait à l'angle de la route, un homme qui tombait en poussant un grand cri. En même temps, un autre homme, apercevant les cavaliers, prit la fuite; les gendarmes pensèrent qu'un assassinat venait d'être commis, et firent feu. Marco Brandi, atteint alors d'une balle dans le côté, désespéra de regagner la montagne, et se jeta dans la première maison qu'il trouva sur sa route. Nous avons vu quel hasard fit que c'était au père même du malheureux caporal Bombarda que le bandit avait demandé l'hospitalité, et comment le vieillard, dans le premier mouvement de sa douleur, l'eût sans doute livré à ceux qui le cherchaient sans la prière tacite mais expressive de Gelsomina.

Il fallait tout l'amour que maître Adam portait à sa

fille pour qu'il étouffât ainsi le cri paternel qui demandait vengeance au plus profond de son cœur. Mais, le premier mouvement de lutte passé, il fut sublime à la fois de grandeur et de simplicité ; les deux blessures étaient graves : trois jours, Marco Brandi et le caporal Bombarda furent entre la vie et la mort, et, pendant ces trois jours, le vieillard pria également pour le meurtrier et pour la victime, tandis qu'au milieu de ces deux moribonds, couchés dans la même chambre, Gelsomina veillait comme l'ange de l'espérance et de la résignation. Quant à la vieille Babilana, elle n'avait rien compris à toute cette aventure, si ce n'est qu'il y avait deux blessés dans la maison. Elle effilait en conséquence de la charpie et taillait des bandages ; seulement, comme l'un de ces blessés était son fils, de temps en temps, sans interrompre son ouvrage, elle essuyait une grosse larme avec le revers de sa main.

Il n'y avait pour tout chirurgien à Nicotera qu'une espèce de barbier, bavard mais crédule, à qui l'on dit que les deux jeunes gens revenaient ensemble lorsqu'ils avaient été attaqués par la troupe de Marco Brandi, et laissés pour morts sur la route. Le détachement qui avait poursuivi l'assassin avait continué sa route vers Cosenza, persuadé que le brigand avait regagné sa bande, de sorte que nul ne se doutait dans le village de ce qui s'était réellement passé. Les deux blessés eux-mêmes furent longtemps à comprendre comment

ils étaient l'un près de l'autre. Le frater avait recommandé le silence aux malades, et, aussitôt que Marco Brandi voulait parler, Gelsomina lui appuyait la main sur la bouche ; et, comme il aimait beaucoup cette manière de lui imposer silence, il se taisait avec assez de docilité. Quant au caporal Bombarda, sa sœur opérait sur lui le même effet sans avoir besoin d'employer le même moyen. Il lui suffisait de porter un doigt à sa bouche, et alors la jeune descendante des Grecs, élancée, gracieuse et noble comme ses aïeules, semblait dans cette pose antique une statue du Silence retrouvée dans quelque fouille d'Herculanum ou de Pompéi.

Enfin on permit aux blessés de parler à voix basse ; c'était encore une manière de dialogue fort au goût de Marco Brandi. Pour entendre ce qu'il avait à lui dire, il fallait que la jeune fille se penchât sur son lit, et le bandit avait la voix si faible, que Gelsomina était obligée d'approcher ses joues presque contre ses lèvres. Cependant, toute faible qu'était cette voix, Marco avait toujours à raconter des choses d'une longueur étrange, et qui contrastaient avec l'échange rapide de paroles que faisaient, de l'autre côté de la chambre, le frère et la sœur. Aussi, quoique le caporal Bombarda fût celui qui était blessé le plus grièvement, par un de ces bizarres et inexplicables caprices de l'organisation humaine, ce fut lui qui retrouva le premier la sonorité

de la parole. Il en profita pour demander à Marco Brandi, pendant un instant où Gelsomina les avait laissés seuls, ce qui s'était passé depuis le moment où il ne se souvenait plus de rien. Marco Brandi, qui n'avait aucune raison de parler bas au caporal, retrouva pour lui répondre toute l'étendue de sa voix. A son tour, le caporal apprit au bandit ce qu'était son père, et comment son état avait été toujours baissant depuis l'aventure de la madone. Marco Brandi remarqua que les malheurs successifs de cette famille dérivaient de lui, et, comme c'était un brave et honnête garçon, il résolut de les réparer, autant qu'il était en son pouvoir, en épousant Gelsomina. Aussi, lorsque la jeune fille rentra, prétextant la fatigue que lui avait causée le dialogue précédent, eut-il à voix basse avec elle un des entretiens les plus longs et les plus animés qu'il eût encore entamés. Quant à Gelsomina, elle ne répondit qu'en rougissant; puis tout à coup, et au moment où rien ne présageait que la conversation dût finir, elle s'élança dans la chambre et alla se jeter au cou de son père, en disant :

— Oh! d'abord, père, j'en mourrai de chagrin si tu n'y consens pas.

Maître Adam écouta toute la petite confession de sa fille en homme qui sent toute la gravité d'une pareille confidence. Son intention n'avait jamais été de contrarier Gelsomina dans son amour. Quant à la fortune,

sa position personnelle ne lui permettait pas d'avoir pour l'établissement de ses enfants des prétentions exorbitantes ; cependant il fit quelques observations à Gelsomina sur la situation sociale de son futur époux. Non pas que la profession de bandit ne fût honorable et lucrative, quand on l'avait surtout, comme Marco Brandi, exercée depuis son enfance ; mais elle offrait trop de chances à une femme de devenir veuve. Gelsomina cita alors à son père l'exemple de plusieurs jeunes filles des environs qui avaient fait des mariages semblables, lesquels avaient parfaitement tourné. Mais le vieillard fut inflexible : c'était chez lui une affaire de prévoyance et non de préjugés. Gelsomina eut beau lui rappeler le vieux Placido Brandi, qui menait une vie de patriarche à Cosenza, maître Adam lui répondit que c'était une exception, que tout cela avait tenu à une corde plus ou moins solide, et que ce n'était pas sur de pareilles possibilités qu'il fallait baser le bonheur de sa vie. Il y avait bien quelque chose de réel dans tout cela ; aussi Gelsomina revint-elle, avec moins de dépit qu'on ne l'aurait cru, rapporter à son amant la réponse de son père.

Cela donna gravement à réfléchir à Marco Brandi. Comme nous l'avons dit à nos lecteurs, il n'avait jamais été enthousiaste de son état ; seulement, il l'avait exercé avec honneur et courage parce que ces deux qualités étaient en lui et qu'il les eût transportées dans

quelque situation de la vie où il se fût trouvé. Il répondit donc à Gelsomina qu'elle ne devait avoir aucun trouble à cet égard, qu'il reconnaissait la justesse des raisonnements de son père, qu'il était prêt à faire le sacrifice de sa profession à son amour, et que, dès lors, le consentement du vieillard ne tenant qu'à son abdication, il abdiquait; seulement, il lui faudrait changer de localité, aller demeurer dans un pays où il fût moins célèbre. Au reste, la fortune qu'avait fait valoir pour lui son père, jointe à sa portion dans ce qui lui restait à partager avec ses compagnons, non-seulement lui facilitait tous les moyens de déménagement, si dispendieux et si lointains qu'ils fussent, mais encore lui assuraient, en quelque lieu qu'ils fixassent leur domicile, non pas une fortune brillante, mais une existence douce et tranquille; ce qui donnerait à maître Adam la facilité de faire, sur tous les murs blancs, des madones impuissantes et des âmes du purgatoire insolvables.

Cette proposition, dans l'état actuel des choses, était ce qui pouvait faire le plus de plaisir à maître Adam, car elle cadrait merveilleusement avec ses plans d'avenir; il l'accepta donc avec la même franchise qu'elle lui avait été faite. Marco Brandi échangea son amour avec la fille et sa parole avec le père : un baiser fut le gage de l'un, un serrement de main le garant de l'autre. Puis, comme le caporal Bombarda, ramené par les

raisonnements de son camarade de chambrée vers des idées plus droites à l'égard de la servitude militaire, ne voyait plus dans son état qu'un esclavage sans avenir, il résolut de partager la fortune de sa famille, et voilà comment, au bout de six semaines, les deux jeunes gens sortaient bras dessus bras dessous de la maison de maître Adam, l'un pour aller donner sa démission de chef de bandits, l'autre pour faire changer son congé provisoire en congé définitif.

VII

LES TROIS SOUS DU COMPÈRE MATTEO

Quant à maître Adam, ce qui l'avait décidé à quitter Nicotera pour fixer ailleurs son domicile, c'était d'abord son amour pour Gelsomina, qui lui faisait regarder comme impossible de se séparer jamais de sa fille chérie, puis enfin l'état de misère profonde dans laquelle il était tombé.

Nous avons dit que l'hospitalité de maître Adam était à la fois d'une grandeur et d'une simplicité sublimes ; en effet, le vieillard, en donnant asile à Marco Brandi, avait non-seulement oublié sa vengeance, mais encore sa pauvreté. Les besoins journaliers des deux blessés lui avaient bientôt, il est vrai, rappelé sa

misère ; mais il s'était généreusement soumis à toutes les conséquences de la bonne action qu'il avait entreprise. Alors le vieillard, pour subvenir à la double dépense de ceux qui étaient malades et de ceux qui se portaient bien, s'était peu à peu défait des objets les moins nécessaires à son petit ménage ; puis, de ceux-ci, il était passé petit à petit aux ustensiles usuels ; enfin il avait été obligé d'avouer sa détresse à Gelsomina, qui avait aussitôt mis à sa disposition ses aiguilles d'or, ses boucles d'oreilles et son collier.

Le vieillard les avait vendus en pleurant ; mais, pendant le premier mois, les deux blessés n'avaient manqué d'aucun soin ni d'aucun médicament ; ce terme passé, maître Adam, qui avait toujours tout payé comptant, avait eu crédit pendant une semaine ; enfin les huit derniers jours de la convalescence s'étaient écoulés plus difficilement, car les créanciers non-seulement réclamaient le prix des objets fournis, mais encore ils n'en voulaient plus fournir d'autres. Néanmoins, ils s'étaient écoulés, et, comme ni le caporal ni Marco Brandi n'avaient eu le loisir d'examiner la maison en y entrant, ils ne s'étaient point aperçus de l'état de dénûment auquel elle en était réduite lorsqu'ils en sortirent. Il y eut plus : comme maître Adam ne voulait pas que son fils se remît en route sans avoir quelque chose à faire sonner dans sa poche, il eut recours à la vieille amitié de son compère Matteo, qui fit mille

difficultés d'abord, mais qui, enfin, vaincu par ses sollicitations, se hasarda, tout avare qu'il était, à lui prêter trois sous, avec promesse positive de la part de maître Adam que, si, dans l'espace de huit jours, cette somme n'était pas remboursée, il lui donnerait un gage qui lui en répondît. Maître Adam souscrivit à cette condition, de sorte qu'au moment où le pauvre père serrait la main de son fils, il put encore lui glisser dans la main cette dernière marque de sa prévoyance paternelle, que le caporal Bombarda se garda bien de refuser, quelque minime qu'elle fût. Il est vrai qu'il était loin de se douter qu'en l'acceptant il devenait de trois sous plus riche que son père.

Ce ne fut que lorsque les deux jeunes gens furent partis que maître Adam sentit tout son dénûment : la maison était vide, et, du peu de meubles qui la garnissaient autrefois, il ne restait plus que les lits des deux blessés. Gelsomina s'assit sur l'un, et maître Adam sur l'autre, tandis que la vieille Babilana apprêtait pour le souper les dernières provisions qui restaient encore, mais qui, épuisées en un ou deux repas, allaient laisser sans ressources la pauvre famille. Gelsomina pleurait. Maître Adam, absorbé dans ses pensées, cherchait au plus profond de son esprit un moyen de se tirer d'affaire. Tout à coup une idée lumineuse sembla traverser son esprit ; il se leva et alla embrasser sa fille. Il venait de décider qu'elle partirait le lendemain matin

pour passer, chez une tante qu'elle avait à Tropea et qui souvent la lui avait demandée sans qu'il consentît à s'en séparer jamais, tout le temps que durerait l'absence de Marco Brandi. De cette manière au moins, Gelsomina serait exempte des privations auxquelles il ne pouvait la soustraire si elle restait, et que lui et la vieille Babilana trouveraient toujours moyen de supporter du moment qu'elles n'atteindraient pas leur fille. Gelsomina fit quelques objections ; mais, vaincue par les instances de son père, elle consentit à partir le lendemain. En conséquence, au point du jour, maître Adam alla emprunter Balaam à Fra Bracalone, avec lequel il était, depuis le marché fait entre eux, resté dans les meilleures relations du monde, et, comme ce n'était pas jour de quête, le sacristain le lui prêta sans difficulté. Gelsomina prit congé de sa mère et monta sur le dos de Balaam, qui se mit en route, tout joyeux de porter, cette fois, contre son habitude, un poids aussi léger.

Maître Adam avait choisi cette heure matinale pour que sa fille trouvât, en arrivant chez sa tante, un déjeuner qu'elle aurait cherché vainement à la maison. En effet, sa parente la reçut à merveille et fit grande fête à son beau-frère. Elle eût bien voulu le retenir un jour avec Gelsomina ; mais le vieillard se rappelait qu'il avait laissé à la maison la pauvre Babilana seule, sans provisions et sans argent pour en acheter. Aussi ne

voulut-il pas même se mettre à table, objectant qu'il avait promis de ramener Balaam avant midi. Seulement, il demanda la permission de mettre dans sa poche sa part du déjeuner, afin, disait-il, de la manger en route, mais, dans le fait, pour la reporter à sa femme. Puis il prit congé de Gelsomina, lui promettant de la revenir chercher le plus tôt possible.

Un nouveau désastre attendait maître Adam à son retour ; le propriétaire de la maison qu'il habitait, et qui, depuis quelque temps, le poursuivait pour le payement de trois termes dont il était en retard, avait fait saisir chez lui. En apprenant cette nouvelle, maître Adam vit bien qu'il était enfin arrivé au bout de la lutte et qu'il lui fallait céder : il tira de sa poche les provisions qu'il rapportait à sa femme et dont il l'assura avoir pris sa part ; et, tandis que celle-ci quittait un instant pour leur faire fête le rosaire qu'elle égrenait machinalement toutes les fois que les soins de la maison lui laissaient le loisir de dire ses prières, il se promena en long et en large avec l'agitation qui précède toujours une résolution désespérée. Enfin il s'arrêta devant la vieille Babilana, les bras croisés et en homme qui a pris sa décision.

— Eh bien ? dit la pauvre vieille avec un sentiment instinctif d'effroi.

— Femme, répondit maître Adam, le moment est venu d'avoir du courage !

— D'avoir du courage ! répéta Babilana d'un ton moitié passif, moitié interrogateur.

— Sans doute. Ils ont saisi les meubles aujourd'hui ; ils me saisiront demain, moi.

— Ils te saisiront ! murmura la vieille femme ; mais ne devons-nous pas nous en aller de ce maudit pays avec nos enfants et notre gendre ?

— Oui ; mais ils ne me laisseront pas partir.

— Ils ne te laisseront pas partir ! Comment faire alors ?

— Il ne me reste qu'une ressource, femme.

— Laquelle ?

— Celle de mourir.

— De mourir ! s'écria la pauvre créature en laissant tomber le morceau de pain que sa main tremblante portait à sa bouche.

— Oh ! mon Dieu, oui, de mourir ! c'est le seul moyen qui me reste de vivre tranquille.

— Explique-toi, dit la vieille.

— Écoute, dit maître Adam, je vais me mettre au lit ; tu courras chez le médecin, qui ne viendra pas parce qu'il saura qu'il n'a rien à gagner, soit qu'il me sauve ou qu'il me tue, et, demain matin, je serai mort faute de secours : voilà tout. Peut-être seulement qu'alors on lapidera ce coquin de médecin ; ça me fera plaisir.

— Ce n'est donc pas pour tout de bon que tu veux

mourir? murmura la bonne Babilana, qui commençait enfin à comprendre.

— Pas si bête ! dit maître Adam ; mais, une fois qu'ils me croiront mort, les créanciers seront moins durs pour toi peut-être. Quant à moi, j'arrangerai la chose avec Fra Bracalone, qui m'a promis de me garder, et je filerai à Rome, où vous viendrez tous me rejoindre.

— A Rome?

— Oui, à Rome; c'est le pays des arts. Là, on appréciera peut-être le talent qu'ici on méprise, et puis je veux voir enfin ce fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange dont on parle tant.

— Qu'est-ce que Michel-Ange? interrompit Babilana.

— C'est un gaillard qui peignait aussi des âmes du purgatoire ; eh bien, nous verrons s'il n'y a pas moyen de lui faire son pendant.

— Je n'augure pas grand'chose de bon de tout cela, répondit la vieille en hochant la tête : c'est tenter Dieu.

— Que diable veux-tu qu'il nous arrive de pis que ce qui est ! Les situations désespérées ont cet avantage qu'elles ne peuvent changer qu'en mieux. Va chercher le médecin, femme.

— Eh ! s'il allait venir?

— S'il allait venir, cela changerait peut-être la

chose, et je pourrais bien mourir tout de bon. Mais sois tranquille, il ne viendra pas ; va donc, va.

— Il faut bien le faire, puisque tu le veux, dit la vieille, habituée à obéir passivement à son mari depuis vingt-cinq ans.

Et elle alla chercher le docteur.

Maître Adam, resté seul, s'approcha du fragment de glace devant laquelle il faisait sa barbe, et commença à se peindre la figure comme un acteur qui jouerait le spectre de Ninus dans *Sémiramis*. Nous nous sommes trop étendu sur le talent du respectable héros de cette histoire pour qu'on ait la crainte que ce talent pût faiblir lorsqu'il l'exerçait sur lui-même et dans une circonstance aussi grave. Bientôt, en effet, la figure du vieillard présenta tous les symptômes d'une maladie mortelle arrivée à sa dernière période. Maître Adam en suivait les progrès avec une satisfaction d'amour-propre réelle. Enfin, lorsqu'il se crut suffisamment grimé, il alluma la dernière chandelle qui restait dans la maison, ménagea sa lumière comme aurait pu le faire Rembrandt, et alla se coucher dans l'un des lits.

Ces préparatifs étaient à peine finis, que la veille Babilana rentra. Comme l'avait pensé maître Adam, le médecin avait, non pas refusé de la suivre, mais, prétextant des visites plus urgentes, remis la sienne à un autre moment. La bonne femme venait donc rapporter cette réponse à maître Adam lorsqu'elle

l'aperçut étendu sur son lit et éclairé seulement par le rayon funèbre et vacillant de sa dernière chandelle. L'apparence de l'agonie était telle, que, toute prévenue qu'était la pauvre Babilana, elle jeta un cri d'effroi en apercevant ce visage pâle et défiguré. Maître Adam se hâta de la rassurer; mais, quelque chose qu'il pût lui dire, elle n'en était pas moins toute tremblante encore lorsqu'on frappa à la porte.

C'était le propriétaire, accompagné des recors. Il avait appris la maladie subite de maître Adam et craignait quelque procès avec les héritiers, de sorte qu'il désirait, si la chose était possible, enlever les meubles du vivant du peintre. Ce n'était pas, comme nous l'avons dit, une opération difficile à terminer. Après avoir visité la première pièce, qui était déjà à peu près vide, ils entrèrent dans la seconde, et, sans être attendris par les plaintes du mourant, ils s'emparèrent d'abord du lit en face de celui où il était couché. Puis, remarquant que, par un raffinement de sybaritisme tout à fait indélicat chez un débiteur, maître Adam avait choisi le plus confortable pour y mourir, ils soulevèrent doucement le matelas sur lequel il était étendu, tirèrent adroitement les deux matelas inférieurs, et le reposèrent à côté de la couchette. Pendant ce temps, la vieille Babilana pleurait et priait; mais le propriétaire est, dans tous les pays du monde, un être à part et d'une nature peu accessible aux prières et aux

larmes, de sorte que tout ce qu'elle put dire ne servit à rien. Les recors poursuivirent leur expédition et s'en allèrent enfin, laissant les deux chambres vides et les armoires ouvertes. Il est vrai que le malheureux propriétaire n'avait guère qu'une douzaine de mille livres de rente, ce qui, en Calabre, peut équivaloir à cinquante mille, et que la somme que lui devait maître Adam pouvait bien monter à dix écus.

— Eh bien, mon pauvre homme, dit Babilana quand les gens de loi furent sortis, qu'avons-nous gagné à cette comédie?

— Nous y avons gagné, répondit maître Adam, un bon matelas pour toi, femme; tandis que, si j'avais été sur pied, ils auraient tout pris. Mais chut! on frappe.

— C'est le compère Matteo, dit la bonne femme après avoir regardé par le trou de la serrure.

— Bien! Fais-le entrer, répondit maître Adam. Seulement, pour lui, je suis mort... Entends-tu?

La vieille répondit par un signe de tête indiquant qu'elle avait parfaitement compris et alla ouvrir. Maître Adam croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux et ouvrit la bouche.

— Tiens, ce pauvre compère! dit Matteo en entrant; ce que c'est que de nous!

— Oh! mon Dieu, oui, répondit la vieille Babilana; le Seigneur l'a enlevé de ce monde pour un meilleur.

— Et comment cela lui a-t-il pris?

— Ça lui a pris ce matin par une grande faiblesse dans les jambes et des étourdissements de tête.

— Tiens, c'est justement ce que j'éprouve quand j'ai un peu bu, reprit le compère.

— Hélas! ce n'était pas la même cause, répondit Babilana: le pauvre cher homme n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures.

La pauvre femme disait la vérité en croyant mentir.

— Puis notre propriétaire est venu, qui a tout pris, comme vous voyez.

Le compère fit signe qu'il voyait parfaitement.

— De sorte que ça lui a porté le dernier coup, continua la vieille, et à peine ont-ils été sortis, qu'il est mort... Aussi ils peuvent bien se vanter de l'avoir tué! Oh! la la! mon Dieu!

— Il y a des créanciers bien impitoyables, dit le compère. Vous savez, mère Babilana, que votre mari me doit trois sous.

— Oh! mon Dieu, oui, ce pauvre cher homme, il m'a dit cela avant de mourir, et il regrettait bien de ne pas pouvoir vous les rendre.

— Vous a-t-il dit aussi qu'il m'avait promis un gage pour m'en répondre?

— Oui, sans doute; mais, vous le voyez, il n'y a plus rien.

— Dites donc, la mère, pour aller où il va, il n'a pas besoin de sa calotte grecque. J'en ai toujours eu

envie pendant qu'il vivait ; ça me fera un souvenir de lui après sa mort; moyennant cela, je vous tiendrai quitte de mes trois sous.

— Impossible, compère, impossible, s'écria la vieille ; il a demandé à être enterré avec. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! un si brave homme, je ne voudrais pas pour un royaume manquer à une seule de ses recommandations.

— En voilà une drôle d'idée, dit le compère, que celle d'être enterré avec son bonnet grec ! Est-ce qu'il a peur d'avoir froid à la tête par hasard ?

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! fit Babilana comme si la douleur l'empêchait d'entendre.

— C'est bien ! c'est bien, la mère, murmura Matteo ; je vous laisse, parce que je suis si sensible, que je ne puis pas voir pleurer sans pleurer moi-même ; mais il n'en est pas moins vrai que votre mari me devait trois sous et qu'il avait promis de me donner un gage.

— Eh bien ?...

— Eh bien, c'est vous dire que, puisque vous ne pouvez pas me rendre les trois sous, je ne me ferai pas scrupule de prendre le gage où je le trouverai. Adieu, la mère.

— Adieu, ami de Job, murmura la vieille.

— Ah ! ah ! dit le compère en refermant la porte. Il paraît que tu tiens à ta calotte, mon brave homme : eh bien, moi aussi, j'y tiens !... Nous verrons lequel de nous deux sera le plus entêté !...

VIII

LA CALOTTE GRECQUE

A peine le compère Matteo était-il rentré chez lui, qu'on frappait pour la troisième fois à la porte de maître Adam ; mais, cette fois, c'était un ami.

Fra Bracalone avait, en arrivant de sa quête, appris l'accident advenu à maître Adam, et s'était empressé d'accourir pour offrir au malade les secours spirituels et temporels. Les secours spirituels étaient quelques lieux communs qu'il avait retenus des exhortations *in extremis* du père Gaetano ; les secours temporels étaient un flacon de bon vin de Catanzaro, une poule pour faire du bouillon, et quelques poissons renommés pour leur délicatesse et leur légèreté. C'était, comme on le voit, un brave homme que Fra Bracalone, esclave de sa parole, et qui, aussitôt qu'il avait appris que le caporal Bombarda était en danger de mort, s'était empressé de lui apporter les indulgences promises. Mais, malheureusement, le caporal avait déjà repris toute sa connaissance, et, comme c'était un esprit fort, il avait repoussé dans son attachement pour les choses de la terre les avances que Fra Bracalone lui faisait de la part du ciel. Le digne sacristain ne s'était pas tenu

pour battu ; il se passait rarement plus de deux ou trois jours sans qu'il s'établit entre lui et le blessé quelque controverse sur les différents mystères de notre sainte religion, controverses dans lesquelles l'incrédule n'avait que trop souvent le dessus. Enfin, un jour que le moine et le caporal déjeunaient ensemble, et que la table, outre un assez copieux assortiment de comestibles destinés à apaiser la faim, offrait trois carafons de vin destinés à étancher la soif, la discussion prit, comme d'habitude, une tournure théologique, et tomba sur la Sainte-Trinité. Comme d'habitude encore, le caporal commençait à mener le moine tambour battant, le défiant de lui démontrer la possibilité de la fusion d'une triple essence en une seule, lorsqu'une inspiration d'en haut illumina soudain l'esprit de l'homme de Dieu ; si bien que Fra Bracalone demanda au caporal s'il se convertirait au cas où il parviendrait à lui prouver cette possibilité. Le caporal, croyant ne s'engager à rien, accepta le défi. Alors Fra Bracalone prit une carafe vide, y versa les trois carafons pleins, et, étendant le bras vers son adversaire :

— Voici ma réponse, dit-il d'une voix triomphante.

— Comment cela ? répondit le caporal.

— *Tres in unum*, trois dans un.

L'argument était irréfutable ; aussi le caporal Bombarda, à compter de ce jour, rompit-il bravement avec l'incrédulité, et crut-il au reste de nos saints mystères

comme s'ils lui avaient été démontrés avec la même exactitude mathématique que celui de la Trinité.

Cette humilité avait touché profondément Fra Bracalone, et il s'était véritablement attaché à son néophyte. Aussi n'était-ce pas sans un chagrin véritable qu'il l'avait vu partir pour Messine. Il en était résulté que cette affection inspirée par le fils lui avait fait oublier les anciens griefs contre le père. C'est ce que nos lecteurs ont pu déjà deviner lorsqu'ils ont vu Fra Bracalone prêter courtoisement son âne à maître Adam, et c'est ce qui ne doit leur laisser aucun doute en voyant le bon mouvement qui amenait au lit de mort de maître Adam le sacristain et ses provisions.

Fra Bracalone parut donc véritablement affecté lorsque la vieille Babilana, allant au-devant de lui dans la première chambre, lui annonça le malheur qui venait de lui arriver, et lui demanda s'il ne voulait pas venir dire quelque prière au chevet du lit mortuaire. Mais le récit de la vieille rappelait au sacristain une autre promesse engagée : c'était celle de faire à son ami maître Adam des funérailles dignes de lui. Il refusa donc en disant qu'il n'avait pas trop de temps pour ordonner toutes les dispositions du convoi, et que, comme il devait veiller le mort dans l'église, il réciterait près du cercueil toutes les prières que l'âme la plus exigeante pourrait désirer. Ce disant, il se retira, laissant ses pro-

visions et promettant d'envoyer immédiatement une bière décente et qui n'aurait pas encore servi (1).

Maître Adam n'avait pas perdu un mot de la conversation et il voyait à la fois dans ce que venait de faire et de dire le sacristain un bon et un mauvais côté ; le bon côté, c'étaient les provisions apportées et dont le mort commençait à éprouver le besoin ; le mauvais côté, c'était cette exactitude scrupuleuse de Fra Bracalone à tenir ses engagements, et dont le vivant s'épouvantait. En effet, si Fra Bracalone restait toute la nuit près de sa bière, il fallait que maître Adam se décidât à être enterré ou prît le parti de mettre le moine dans sa confidence. L'enterrement était désagréable, la confidence dangereuse. Maître Adam avait compté sur la solitude de l'église pour en sortir sans être vu, et, le lendemain, sa femme eût expliqué sa disparition en disant que la madone de Nicotera lui était apparue en songe, conduisant glorieusement maître Adam au ciel. Dès lors l'absence du corps s'expliquait facilement, le respectable peintre n'étant pas doué, comme Dieu, de l'universalité, et ne pouvant pas être à la fois au ciel et sur la terre.

(1) En Italie, on n'enterre pas comme chez nous dans un cimetière, mais dans un immense caveau situé au milieu de l'église et dans lequel on pénètre en levant une dalle. On laisse donc tomber le mort dans ce charnier, et, par-dessus chaque cadavre, on jette de la chaux vive pour prévenir les exhalaisons méphitiques. Cela explique comment une bière peut servir plusieurs fois.

Ce beau plan se trouvait donc menacé dans son exécution ; mais nos lecteurs connaissent assez maître Adam pour avoir apprécié déjà sa foi inaltérable dans la Providence ; car il est à remarquer que ceux pour lesquels elle a le moins fait sont toujours ceux qui comptent le plus sur elle. Il s'occupa donc du présent, laissant l'avenir aux mains de Dieu, et ordonna à sa femme de préparer un souper tel qu'il convient à un homme qui n'a pas mangé depuis trente heures, et qui, ce repas fait, ne sait plus quand il mangera.

La bonne Babilana se mit à l'œuvre, et, avec l'aide de quelques voisines charitables, réunit ce qu'il fallait pour l'apprêter, car, de pot-au-feu, de gril et de poêle, il n'en était plus question chez maître Adam. A mesure qu'il n'y avait plus chez lui rien eu à frire, à griller ni à bouillir, il s'en était défait plus ou moins avantageusement. Grâce à cette obligeance qu'elle n'eût peut-être pas trouvée en toute autre occasion, la pauvre vieille en arriva glorieusement à ses fins, et, au bout de deux heures, elle eut apprêté un souper à faire revenir un mort ; aussi fut-ce l'effet qu'il produisit sur maître Adam, qui, en le voyant entrer, se leva comme Lazare, avec un air de béatitude qui eût pu faire croire à ceux qui eussent regardé par le trou de la serrure que l'âme du digne peintre prenait un avant-goût de la béatitude éternelle. Dans ce moment, on frappa à la porte ; la vieille Babilana se hâta de poser ses plats à terre

et d'aller ouvrir : c'était la bière que l'on apportait.

Cet incident, qui eût peut-être produit une certaine impression sur un mort moins philosophe que maître Adam, ne lui ôta rien de son appétit. Le digne peintre fit, au contraire, en cette circonstance, un des meilleurs repas qu'il se souvînt d'avoir jamais fait. Il tordait sa dernière bouchée de poisson et avalait son dernier verre de vin, lorsque des chants aigres et discords se firent entendre à la porte. La vieille tressaillit.

— Ce sont les *anges* qui viennent me chercher, dit maître Adam. Tiens, femme, il reste encore un peu de vin dans la bouteille; donne-leur cela. Qu'il ne soit pas dit qu'ils en ont été avec moi pour leur couronne de papier doré et leurs ailes de carton. Pendant ce temps-là, je vais m'ensevelir de mon mieux et comme il convient à un honnête trépassé. Va, femme, va!

La vieille obéit, fermant la porte derrière elle, afin que maître Adam ne fût point dérangé dans ses petites dispositions. C'étaient effectivement les quatre enfants de chœur du village qui venaient, ainsi que c'est l'habitude, habillés en anges avec de longues robes de calicot, des ailes de carton et des auréoles de papier, chercher le mort, qui devait passer la nuit dans l'église. Derrière eux étaient les porteurs et derrière les porteurs une partie des hommes du village, en tête desquels marchait le compère Matteo.

La bonne femme donna aux anges le peu de vin

qu'elle avait ; mais, comme, en raison de la misère bien connue de maître Adam, les envoyés célestes ne devaient compter que sur de l'eau claire, ils furent agréablement surpris de cette aubaine inattendue, si faible qu'elle leur eût paru sans doute venant d'un mort plus fortuné ; ils entonnèrent donc le *De Profundis* d'une voix véritablement reconnaissante, tandis que les porteurs chargeaient la bière sur leur brancard, et prenaient la tête du cortége, accompagnés de quatre anges et suivis du compère Matteo qui menait le deuil, et qui, grâce à l'habitude qu'ont les Calabrais de porter leurs morts à visage découvert, ne perdait pas de vue la bienheureuse calotte grecque dont la possession devait l'indemniser de la perte de ses trois sous.

On arriva à l'église à la tombée de la nuit ; elle était éloignée du village de toute la grandeur du jardin où s'était autrefois caché Marco Brandi, et s'élevait au penchant de la montagne. C'était une de ces petites bâtisses pittoresques qui posent si bien pour le paysagiste, détachant comme elles le font la teinte chaude de leurs pierres sur le feuillage pâle des châtaigniers ; elle était ; comme tout le reste de l'abbaye, en assez mauvais état, mais Fra Bracalone l'avait, avec des fleurs nouvelles et de vieilles tentures, restaurée de son mieux, vu la solennité de la circonstance.

Fidèle à sa promesse, il attendait sur le seuil le corps

de son ami. Les porteurs déposèrent la bière sur une espèce d'estrade élevée au milieu du chœur, et, pendant que les anges chantaient leur dernier psaume, Fra Bracalone alluma autour du cercueil les six cierges promis. Cette exactitude scrupuleuse effrayait de plus en plus maître Adam, qui ne doutait aucunement à cette heure que le digne sacristain ne voulût accomplir sa promesse jusqu'au bout en le gardant toute la nuit. Le psaume achevé, les anges sortirent de l'église, les porteurs suivirent les anges, et les habitants de Nicotera suivirent les porteurs, à l'exception toutefois du compère Matteo, qui trouva moyen de se glisser, sans être vu, dans un confessionnal. Il en résulta que maître Adam, au lieu d'un gardien, se trouva en avoir deux, circonstance qui, si elle lui eût été connue, eût certainement changé sa crainte en une véritable terreur.

Fra Bracalone poussa la porte derrière le cortége, et, revenant s'asseoir près de l'estrade, il commença à marmotter ses prières. Pendant ce temps, maître Adam réfléchissait sur ce qu'il avait de mieux à faire ; devait-il attendre que Fra Bracalone fût endormi, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver un peu plus tôt ou un peu plus tard ? Devait-il se confier à lui et lui faire connaître qu'il veillait un vivant ? Ce dernier parti lui parut le plus hasardeux ; d'ailleurs, il était toujours temps d'y avoir recours ; il résolut donc de prendre

patience, et se tint dans cette immobilité qu'il avait plus d'une fois, sans pouvoir l'obtenir, demandée à ses modèles. Quant au compère Matteo, il prenait patience, comptant, pour mettre son projet à exécution, ainsi que le faisait maître Adam de son côté, sur le départ ou le sommeil du sacristain.

Une partie de la nuit s'écoula ainsi, et tous deux, trompés dans leur attente, commençaient à se trouver assez mal, l'un dans son cercueil, l'autre dans son confessionnal, lorsque Fra Bracalone s'interrompit au milieu de sa prière, et, se levant tout à coup comme un homme qui a négligé une chose de la dernière importance, se dirigea rapidement vers une petite porte donnant sur le corridor qui conduisait à travers le cloître de l'église à l'abbaye. En effet, le digne homme venait de se rappeler qu'il avait oublié une des promesses faites à maître Adam, celle de l'envelopper dans un froc bénit; et il allait en toute hâte chercher dans sa cellule, située à l'autre extrémité du couvent, le saint vêtement préparé pour cette funèbre cérémonie.

Maître Adam et le compère Matteo crurent, chacun de son côté, que l'heure de la délivrance était venue; en conséquence, maître Adam souleva la tête et le compère Matteo entr'ouvrit son confessionnal, le premier se voyant déjà libre et courant la campagne, le second se croyant déjà maître de la fameuse calotte.

Mais, au moment où tous deux mettaient timidement la jambe, l'un hors de sa bière, et l'autre hors de sa guérite, un grand bruit se fit entendre sous le porche et la porte s'ouvrit avec fracas, donnant passage à une troupe d'hommes armés qui se répandit en vociférant dans l'église.

Chacun retira sa jambe et se tint muet et immobile dans l'attente de l'événement.

IX

LES AMES DU PURGATOIRE

Cette troupe qui entrait ainsi tumultueusement et dans un moment si inopportun était la bande de Marco Brandi.

Depuis qu'ils avaient perdu leur chef, les brigands étaient en proie à une anarchie déplorable et à une indiscipline fatale. Pendant quelques jours encore après sa disparition, ils avaient été maintenus, il est vrai, sans leurs habitudes presque militaires par la crainte de le voir reparaître d'un moment à l'autre; mais peu à peu l'idée qu'il était prisonnier ou mort avait acquis force de chose jugée, de sorte que, la main puissante qui comprimait toutes les passions mauvaises n'étant plus là, les malheureux avaient commencé de faire à

leur caprice, agissant selon leurs instincts brutaux, n'ayant plus ni foi ni loi, jurant Dieu et diable à tout bout de champ, disant l'*Ave Maria* dans les cabarets, et faisant orgie dans les églises.

Or, le soir du jour où nous sommes arrivés, ayant appris que la malle qui devait passer à dix heures et demie du soir sur la route de Gioja à Mileto transportait les contributions de Palerme à Naples, douze ou quinze de ces réprouvés s'étaient embusqués entre les deux villages, et, mettant en fuite l'escorte qui accompagnait la voiture, avaient fait, sans respect pour le service de l'État, main basse sur les deniers publics; ensuite de quoi, ils s'étaient retirés dans une auberge où ils avaient soupé en gens qui ont deux estomacs et pas de conscience. Puis, à moitié ivres et pleins de défiance les uns envers les autres, ils avaient décidé qu'ils iraient partager leur butin dans l'église, afin que, si l'un d'eux était capable de tromper ses camarades, il fût retenu par la sainteté du lieu. Ce qui avait été dit avait été fait, et c'est dans cette louable intention qu'ils venaient d'entrer si mal à point pour maître Adam et le compère Matteo.

Ils avaient d'abord été étonnés de trouver l'église si bien éclairée; mais, en y réfléchissant, ils avaient pensé que cette illumination faciliterait le partage qu'ils venaient faire, et, dans leur ignorance des moyens dont la Providence se sert pour punir les

coupables et convertir les pêcheurs, ils s'étaient félicités de cet incident inattendu. Quelques-uns d'entre eux, moins endurcis que les autres, avaient cependant essayé de faire comprendre au reste de la troupe que c'était une impiété par trop forte que de se livrer à une pareille occupation à la face d'un mort ; mais ils avaient été hués unanimement, et, par une de ces contradictions si communes chez les esprits grossiers, c'étaient ceux-là maintenant qui criaient plus fort que les autres pour faire oublier à leurs camarades leur primitive timidité.

Cependant, grâce à un reste d'obéissance pour les ordres du lieutenant, le bruit se calma peu à peu, chacun s'assit en rond et l'on procéda au partage. On commença par les grosses pièces, ensuite on passa aux moyennes, puis enfin l'on finit par les petites : tous comptes faits, il se trouva rester trois sous.

C'était une somme assez difficile à diviser entre quinze personnes, surtout dans un pays où le système décimal n'était pas encore adopté. Aussi fut-il décidé que les trois sous, au lieu d'être partagés, seraient tirés au sort. Chacun alors proposa un mode différent ; les uns offrirent de les jouer à pile ou face, les autres à pair ou non, mais aucun de ces deux moyens n'obtint l'approbation générale ; ceux qui les avaient offerts soutinrent leurs propositions, ceux qui les avaient repoussés persistèrent dans leur refus ; la dissidence

commençait à dégénérer en querelle, les gros mots faisaient présager les mauvais coups, lorsque le lieutenant éleva la voix en disant qu'il avait trouvé un moyen qui satisferait tout le monde, et qui offrirait en même temps à la société une récréation des plus agréables. Cette double promesse calma les esprits, et l'on fit silence pour écouter le lieutenant. Son invention était, en effet, des plus ingénieuses : elle consistait à dresser la bière de manière à faire du mort une cible ; chacun tirerait sur ce but un coup de carabine, et celui qui lui mettrait une balle au milieu du front aurait les trois sous. Le lieutenant ne s'était pas trompé, la proposition satisfit tout le monde ; aussi fut-elle reçue par des acclamations générales.

Chacun s'occupa aussitôt des préparatifs nécessaires à ce tir d'une nouvelle espèce. L'un calcula la distance, l'autre prépara la carabine ; celui-ci mesura la poudre, celui-là compta les balles ; puis, lorsque ces dispositions furent faites, tous ensemble entourèrent le cercueil afin de le soulever comme il était convenu ; mais à peine ces impies eurent-ils posé la main sur lui, que maître Adam, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre s'il ne voulait pas être fusillé, se dressa tout debout dans sa bière en criant d'une voix de Stentor :

— Ame du purgatoire.

A ce cri et à cette apparition, les bandits se préci-

pitèrent hors de l'église, oubliant sur le pavé du chœur, non-seulement les trois sous en litige, mais encore les quinze parts qu'ils n'avaient point eu le temps d'empocher et qui formaient entre elles toutes une somme de sept mille cinq cent trente francs.

Maître Adam resta quelque temps les bras tendus et la bouche ouverte, émerveillé qu'il était lui-même de l'effet qu'il avait produit. Puis il sauta légèrement de sa bière, pensant que le moment était venu de gagner les champs à son tour; cependant il était homme de trop de sens pour laisser ainsi à l'abandon le bien que Dieu lui envoyait, et, comme il avait entendu dire souvent par Fra Bracalone lui-même que, d'un voleur qui en vole un autre, le diable ne fait que rire, il se prépara à faire rire le diable de toute son âme en volant à lui seul quinze voleurs à la fois. En conséquence, il prit le drap qui avait servi à l'ensevelir, l'étendit à terre et y réunit en un instant et en une seule les quinze portions différentes. Il en était à la dernière et contemplait avec l'avidité de la misère ce monceau d'or, d'argent et de billon étalé devant lui, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule et qu'une voix fit retentir à son oreille ces mots aussi terribles qu'inattendus :

— Part à nous deux, compère.

Maître Adam se retourna vivement et vit Matteo qui, debout derrière lui et les bras croisés, le regardait d'un air goguenard. Il n'y avait pas deux partis à prendre :

il fallait ou tout perdre ou partager la somme, et s'assurer le silence en achetant un complice. Maître Adam n'hésita donc pas une minute, et, avec cette rapidité de décision que le lecteur lui connaît, il invita le compère Mattéo à s'asseoir en face de lui et à tendre son mouchoir. Le partage fait, ils se trouvèrent avoir chacun trois mille sept cent soixante-cinq francs.

Restaient les trois sous qui avaient causé la contestation entre les voleurs. Maître Adam en fit l'observation en riant.

— Justement, dit le compère Matteo en étendant la main vers eux, ce sont les trois sous que je t'ai prêtés; donne-les-moi.

— Par exemple, répondit maître Adam en s'en emparant, en voilà une curieuse! Je te fais cadeau de trois mille sept cent soixante-cinq francs, et tu me réclames encore tes trois sous!

— Je te les réclame parce que tu me les dois, reprit le compère, et je te les réclamerai tant que tu ne me les auras pas rendus. Allons, te voilà riche assez pour payer tes dettes. Voyons, donne-moi un peu mes trois sous.

— Tes trois sous! par exemple, tu pourrais bien dire mes trois sous.

— Veux-tu me donner mes trois sous! s'écria le compère Matteo en saisissant maître Adam aux cheveux.

— Veux-tu me laisser mes trois sous! s'écria maître Adam en empoignant le compère Matteo au collet.

Tous deux étaient trop avancés pour reculer; d'ailleurs, ils étaient entêtés comme des Calabrais; aussi chacun continua-t-il de tirer à lui en hurlant à tue-tête: « Mes trois sous! mes trois sous! »

Laissons ces deux vénérables antagonistes se colleter à loisir et crier à leur aise, et revenons à la troupe de Marco Brandi.

Les brigands s'étaient sauvés comme si tous les diables de l'enfer eussent été à leurs trousses. Mais, si atroce cependant que fût leur panique, il avait bien fallu qu'ils s'arrêtassent lorsque l'haleine leur avait manqué. Les uns alors s'étaient appuyés contre des arbres, les autres s'étaient assis sur des quartiers de roche; ceux-ci s'étaient jetés ventre à terre, ceux-là s'étaient couchés sur le dos; tous enfin soufflaient à qui mieux mieux, lorsqu'il vint dans l'esprit de l'un d'eux qu'ils pourraient bien s'être trompés et avoir été dupes d'une méprise de leurs sens. Il hasarda timidement cette opinion; mais l'apparition était encore trop récente pour qu'il ramenât ainsi de prime abord beaucoup de monde à son avis. Au bout de quelques minutes, cependant, la tranquillité de la nuit, la limpidité de l'air, la fraîcheur de la montagne, calmèrent peu à peu les esprits. Toute cette nature qui les entourait était si majestueuse et si pure, qu'ils ne

pouvaient comprendre qu'à un quart de lieue à peine de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, l'ordre matériel du monde fût troublé dans une de ses premières lois. Ce n'était pas précisément ainsi que ces réflexions leur venaient ; mais, de quelque façon qu'elles leur vinssent, elles n'en faisaient pas moins d'impression sur eux. Il en résulta qu'après quelques minutes d'un nouveau silence, tous étaient à peu près convaincus qu'ils s'étaient trop pressés de sortir de l'église, d'autant plus qu'ils y avaient laissé leur argent et leurs armes. En conséquence, l'un d'eux proposa de retourner les y prendre, et, quoique, d'après ce qui s'était passé lors de la première opinion émise un instant auparavant, on eût pu penser que cet avis serait médiocrement accueilli, il en fut tout le contraire, chacun ayant pris du cœur et chassé la crainte. Mais, comme, en reprenant du cœur et en chassant la crainte, chacun aussi avait gardé la honte, on se releva silencieusement, et la troupe se remit en route sans prononcer un seul mot.

Cependant, malgré la résolution belliqueuse qu'ils venaient de prendre à l'unanimité, à mesure qu'ils s'avançaient vers l'église, les bandits sentaient renaître dans leur poitrine ces vagues frémissements, symptômes certains du retour de la crainte. De temps en temps, celui qui marchait en tête s'arrêtait pour écouter, et toute la troupe s'arrêtait et écoutait comme lui.

Alors il se faisait un grand silence qui permettait à chacun d'entendre le bruit de son propre cœur ; puis on se remettait en route d'un pas d'autant plus ralenti qu'on se rapprochait davantage du lieu terrible où tout le monde allait et où personne n'avait le désir d'arriver.

Enfin on parvint au sommet d'une colline d'où l'on apercevait l'église comme une masse noire aux fenêtres ardentes. C'était la preuve que l'estrade mortuaire était toujours dressée. Les bandits se regardèrent les uns les autres en s'interrogeant des yeux pour savoir s'ils iraient plus loin. Enfin le lieutenant, voyant l'hésitation générale, prit son parti et déclara qu'il irait seul, parce qu'étant en état de grâce, attendu qu'il s'était fait donner, le matin même, l'absolution par un moine qu'il avait volé, il avait moins à risquer que les autres. Les bandits promirent de l'attendre ; le lieutenant fit le signe de la croix et partit.

Ses camarades le suivirent des yeux au milieu de cette belle nuit orientale, plus limpide et plus claire que nos crépuscules d'occident, et le virent s'avancer d'un pas assez délibéré vers l'église, s'effaçant à mesure qu'il s'éloignait d'eux. Enfin, il se perdit peu à peu dans les teintes sombres de l'horizon nocturne, et toute la troupe demeura en silence et immobile, les yeux fixés sur l'endroit où il avait disparu et où il devait reparaître. Deux minutes se passèrent ainsi au milieu

d'une tranquillité solennelle, qui inspirait à leurs âmes superstitieuses plus de craintes qu'ils n'en eussent éprouvées au bruit de la fusillade. Puis ils virent poindre dans les ténèbres une forme humaine qui se rapprochait rapidement. Leur premier mouvement, il faut l'avouer, en voyant la célérité de la course du lieutenant, fut de fuir sans l'attendre; mais, s'apercevant bientôt que personne ne le poursuivait, ils eurent honte de leur frayeur. De son côté, le lieutenant les eut à peine aperçus qu'il redoubla de vélocité; enfin, au bout de quelques minutes, il arriva, pâle, haletant et les cheveux hérissés.

— Eh bien, dit un des bandits, est-ce que cette âme maudite y est toujours?

— Je crois bien! répondit le lieutenant s'interrompant pour souffler entre chaque mot. Oui, oui, elle y est, et bien d'autres avec elle.

— Tu les as donc vues?

— Non; mais j'ai écouté à la porte.

— Alors, comment sais-tu qu'elles sont en si grand nombre?

— Comment je le sais? répondit le lieutenant. Je le sais parce que je les ai entendues demander chacune leurs trois sous; ainsi jugez combien il faut qu'il y en ait puisque, sur une somme de sept mille cinq cent trente francs il n'y a que trois sous pour chacune d'elles.

On devine, dans les dispositions d'esprit où étaient les brigands, l'impression que produisit sur eux un pareil récit. Chacun fit tout haut le signe de la croix et tout bas le vœu de vivre désormais en honnête homme, tant le lieutenant avait raconté la chose avec un merveilleux accent de vérité. Le fait est qu'il était arrivé à la porte de l'église au plus chaud de la dispute et au moment où maître Adam et le compère Matteo se gourmaient de telle manière et criaient de telle sorte, qu'ils n'avaient pas même vu qu'ils étaient entourés par une douzaine de gendarmes, de la présence desquels ils ne s'aperçurent qu'au moment où le brigadier leur cria d'une voix de tonnerre :

— Bas les armes, misérables ! vous êtes mes prisonniers !

X

UN TREMBLEMENT DE TERRE

Quand Marco Brandi arriva dans la capitale de la Calabre, il trouva la moitié de la ville renversée, ce qui restait de maisons vide, et la population courant la campagne : il y avait eu dans la nuit un tremblement de terre.

Marco Brandi avait couché dans une auberge isolée

à trois lieues de Cosenza. Pendant son premier sommeil, il avait senti que son lit marchait, et il avait pris cela pour un rêve. Le matin, il se trouva au milieu de la chambre, et, comme il vit en même temps le jour à travers les murs qui s'étaient gercés dans deux ou trois endroits, il comprit ce qui était arrivé. Quant au propriétaire de l'auberge, qui dormait moins profondément que son hôte, à ce qu'il paraît, il s'était sauvé à la première secousse et avait laissé Marco Brandi maître de la maison.

Marco Brandi, qui aurait arrêté sans le moindre scrupule un voyageur ou une diligence passant sur la grande route, aurait regardé comme indigne d'un honnête bandit de sortir d'une auberge sans y payer sa dépense. Il calcula donc ce que pouvait valoir le souper et le lit qu'on lui avait donnés, joignit à son estimation quelques carlins pour la fille, laissa le tout à l'endroit le plus visible de la chambre et sortit de la maison, non sans quelque inquiétude sur les effets qu'avait dû produire à Cosenza la secousse qui avait passé pour lui d'une manière si douce, qu'il ne s'en était, comme nous l'avons dit, aperçu que le lendemain matin. En effet, à mesure qu'il avançait, ses craintes devenaient de plus en plus fondées, car toutes les maisons qu'il rencontrait sur sa route offraient des traces plus ou moins terribles de l'événement. Mais ce fut bien pis lorsqu'il arriva au sommet des montagnes qui

dominent Cosenza du côté de Martorano, et qu'il put embrasser d'un coup d'œil, auquel échappaient encore les détails, l'ensemble du désastre, qui s'était étendu d'un bout à l'autre de la ville, avec toute la variété et tous les accidents du caprice. Ainsi, au milieu d'une rue entièrement renversée, une maison était restée debout; une autre, dont la façade s'élevait du côté du nord, avait fait un demi-tour sur elle-même et regardait le midi; celle-ci avait disparu entièrement, engloutie dans un gouffre qui s'était refermé sur elle; celle-là était restée suspendue sur de frêles étais et vacillait comme un homme ivre; puis, du milieu des décombres, sortaient des gémissements humains et des hurlements d'animaux, plaintifs à glacer le sang dans le cœur des plus braves.

Marco Brandi s'avança au milieu de cette scène de désolation, le cœur serré à l'idée que son père était peut-être parmi les victimes, et cherchant partout quelqu'un à qui s'informer de lui. Mais les rues étaient désertes. Le vieux Placido Brandi habitait le quartier opposé à celui par lequel son fils était entré, de sorte que celui-ci était forcé d'aller à l'autre bout de la ville avant de rien apprendre. En arrivant au petit fleuve qui la traverse, il vit qu'il était tari, et qu'en tarissant il avait laissé son lit à sec. Des ouvriers creusaient avec acharnement ce lit en plusieurs endroits, dirigés par les savants du lieu, qui avaient lu,

dans Jornandès, qu'Alaric, enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent et le troisième de bronze, avait été enterré dans le lit du fleuve, détourné par ses soldats, puis que, l'inhumation finie, ceux-ci avaient permis au Busento de reprendre son cours. Cette fois, ce n'était pas la main des hommes qui avait péniblement entrepris cette œuvre gigantesque, c'était Dieu qui avait soufflé sur le fleuve, et le fleuve avait disparu. Marco Brandi s'approcha des travailleurs pour leur demander ce qu'ils cherchaient là tandis que les malheureux blessés, ensevelis sous les débris des maisons, attendaient en vain du secours; ils répondirent qu'ils cherchaient le corps d'Alaric, qui était enterré là depuis quatorze cents ans. Marco Brandi crut que le tremblement de terre avait rendu fous les Cosenzois et continua son chemin.

Au bout de deux cents pas environ, il vit un autre groupe composé d'un vieillard, de trois ou quatre moines, et d'une douzaine de sœurs de charité. Ceux-là fouillaient une maison d'où l'on entendait sortir des cris lamentables. Marco s'approcha et reconnut son père dans le vieillard qui dirigeait les travaux. Les deux Brandi se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis chacun s'empara d'une pioche et se mit à l'œuvre de plus belle; ils eurent le bonheur de sauver une femme et deux enfants.

Quant aux travailleurs du Busento, ils étaient au

comble de la joie, ils venaient de retrouver un petit cheval de bronze qui valait bien un écu.

Marco Brandi et son père coururent à une autre maison tandis que les savants continuaient leur fouille; toute la journée, les uns travaillèrent dans le but de sauver les vivants, et les autres de dépouiller un mort. Le soir, écrasés de fatigue, Placido Brandi et son fils se retirèrent dans la maison du vieillard; elle était restée, elle troisième, debout au milieu des ruines de toute une rue; les savants bivaquèrent dans le lit même de la rivière.

Il y avait chez les deux Brandi, qui restaient ainsi dans une maison qui pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre, un courage bien insouciant ou une foi bien robuste, car ils étaient à peu près les seuls qui osassent demeurer sous un toit dans une pareille nuit. Tous les habitants s'étaient réfugiés dans la campagne et avaient bâti à la hâte une espèce de bivac avec des charpentes et de la paille. Ce camp improvisé eût ressemblé, à s'y méprendre, à un kral de Hottentots, si l'aristocratie, qui se glisse partout, même dans les tremblements de terre, n'avait rompu l'uniformité sauvage de ces habitations improvisées par l'aspect d'un assez grand nombre de voitures tout attelées, avec leurs maîtres dans l'intérieur et leurs cochers sur le siége, les propriétaires des équipages ayant trouvé cette demeure plus confortable et surtout moins vulgaire que celle des

baraques. Au reste, rien n'était plus douloureux que l'ensemble de cette malheureuse population où chacun avait quelqu'un ou quelque chose à regretter, et où ceux qui avaient le moins perdu étaient ceux qui n'avaient perdu que leur fortune.

La nuit fut terrible, car il est à remarquer que les suites d'une première secousse, à quelque heure qu'elle se soit manifestée, se reproduisent presque toujours pendant la nuit. On dirait que la terre craint de se livrer à ses délirantes convulsions, à l'heure où le soleil la regarde, et qu'elle attend le sommeil de son roi pour retomber dans les accès de fièvre qui la font gémir et se tordre, dévorée par le feu qui brûle ses entrailles. A tout moment, des frissons couraient par le sol, les cloches sonnaient toutes seules, et les cris de *Terre moto! Terre moto!* retentissaient plaintifs et épouvantables; c'étaient une harmonie funèbre de bruits, de plaintes et de gémissements, qui semblaient, en montant vers le ciel, le dernier soupir d'une de ces villes maudites dont parle l'Écriture. Le vieux Placido Brandi et son fils dormirent deux heures à peu près; puis, quoique Dieu parût protéger le toit qui les couvrait, ils sortirent de la maison, non pour fuir ou pour se plaindre, comme faisaient la plupart des habitants, mais pour essayer de porter secours aux malheureux qui pouvaient respirer encore, ensevelis sous les débris de leurs maisons. Ils furent arrêtés sur le seuil par une

procession bizarre qui venait à eux. C'était un cortége composé d'une trentaine de capucins, dont les uns portaient des flambeaux et dont les autres, nus jusqu'à la ceinture, se fustigeaient avec des cordes armées de clous, et qui parcouraient la ville, faisant pénitence publique pour leurs péchés et pour ceux de leurs concitoyens.

Sur leur route, des hommes et des femmes sortaient des ruines, pareils à des spectres, et venaient s'agenouiller, mêlant leurs prières à celles que chantaient les flagellants, en battant la mesure sur leurs propres épaules, desquelles ruisselait le sang. Le vieillard et son fils s'agenouillèrent ainsi que les autres, commençant comme eux les saintes litanies. Mais, au moment où ces martyrs de l'expiation passaient devant eux, la voix de Marco Brandi s'arrêta tout à coup, sa main saisit le bras de son père : il venait de reconnaître dans le chef des flagellants son lieutenant Paolo, et dans les autres le reste de sa bande, qu'il croyait au milieu des montagnes de la Calabre, occupée de tout autre chose que de faire pénitence.

Marco Brandi ne pouvait en croire sa vue; mais, trop religieux pour déranger ses amis dans leur pieuse occupation, il se contenta de les accompagner avec une multitude de peuple qui, voyant le dévouement des saints hommes, les suivait en chantant leurs louanges, ne doutant pas qu'une pareille offrande ne désarmât la

colère de Dieu. En arrivant aux marches de l'église, les porteurs de flambeaux redoublèrent leurs chants, et les flagellants leurs coups. Un si digne exemple gagna l'auditoire : tout le monde s'agenouilla, les hommes s'arrachant les cheveux, les femmes se frappant la poitrine, les mères fouettant leurs enfants, afin que l'expiation fût complète, depuis l'innocence, qui ne pouvait pas pécher encore, jusqu'à l'impuissance, qui ne pouvait plus pécher. Enfin, lorsque les chants furent finis, les porteurs de flambeaux rentrèrent les premiers dans l'église ; les flagellants les y suivirent un à un, et Paolo, comme un général qui commande la retraite, demeura le dernier ; il allait y rentrer à son tour, lorsque Marco Brandi l'arrêta par le bras. Le lieutenant, dont la conscience était problablement assez chargée encore malgré la pénitence qu'il venait d'accomplir, essaya de dégager ses mains sans se retourner, jugeant prudent de ne pas montrer son visage à celui qui manifestait d'une manière si évidente son désir de se mettre en rapport avec lui; mais, en ce moment, il entendit son nom prononcé par la voix bien connue de Marco Brandi.

— Le capitaine ! s'écria-t-il en se retournant.

— Moi-même, répondit Marco. Mais que diable faites-vous ici ?

— Vous le voyez, capitaine, la grâce de Dieu nous a touchés, et nous faisons pénitence.

— Cela tombe à merveille, répondit Marco Brandi, car je venais vous donner ma démission, et j'avais grand'peur d'avoir affaire à des endurcis.

— Je vous félicite, capitaine, sur votre retour vers la sainte voie, répondit avec un air de profonde contrition le lieutenant ; mais vous allez nous dire comment vous vous trouvez ici quand nous vous pensions prisonnier ou mort.

— Et vous, vous allez me raconter comment je vous trouve affublés du froc de capucins, quand je vous ai laissés drapés dans des manteaux de bandits.

— Oui, capitaine ; mais entrons dans l'église, nous y serons plus tranquilles qu'ici. J'ai toujours peur qu'il n'y ait parmi la foule quelque gendarme qui croie faire une action agréable au Seigneur en me mettant la main sur le collet, et tout à l'heure quand je me suis senti arrêté par vous, j'avoue que je n'étais pas le moins du monde rassuré : j'ai déjà assez de contrition pour la pénitence, mais pas encore assez de foi pour le martyre.

— Soit, dit Marco Brandi en suivant Paolo et en riant en lui-même de la terreur qu'il avait causée à son lieutenant.

Arrivé dans la sacristie, Marco Brandi y trouva le reste de sa bande, qui le reçut avec une joie réelle ; car nous l'avons dit, le chef était fort aimé. Cependant un sentiment de crainte se mêlait à cette joie ; les pau-

vres diables avaient peur que Marco Brandi ne vînt les rejoindre avec la volonté de les ramener dans le chemin du crime. Mais Paolo se hâta de les rassurer en leur apprenant que leur chef était, sinon repentant comme eux, du moins converti, et qu'il venait, au contraire, pour leur donner sa démission et les relever de leur serment. Du moment que cette nouvelle fut connue, rien ne troubla plus la joie de leur réunion ; Marco Brandi leur apprit les motifs qui lui faisaient désirer de rentrer dans la vie privée. Ils y applaudirent de tout leur cœur et lui racontèrent à leur tour comment un mort leur était apparu au moment où ils allaient partager dans une église le fruit du vol, et comment, déjà touchés de cette apparition, ils s'étaient retirés dans la montagne avec l'intention de renoncer au métier qu'ils avaient exercé jusqu'alors, lorsque le tremblement de terre de la nuit précédente, lequel était évidemment causé par le sacrilége qu'ils avaient commis dans un lieu saint, était encore venu corroborer leur pieuse résolution. Ils étaient donc partis aussitôt pour Cosenza, où était un couvent de capucins renommé à vingt lieues à la ronde pour sa sainteté ; ils s'étaient fait conduire près du prieur et lui avaient confessé leurs péchés, se soumettant d'avance à subir telle pénitence qu'il lui plairait de leur imposer. Le prieur, qui n'oubliait jamais le bien de son ordre lorsqu'il n'était pas en opposition avec le service de Dieu,

avait songé à tirer parti d'une repentance si grande et si inattendue. En conséquence, il avait organisé cette procession nocturne, qui devait faire d'autant plus d'honneur à son ordre que les pénitents frapperaient plus fort. Nous avons vu comment les bandits avaient fait la chose en conscience : aussi la sainte inspiration du prieur recevait-elle déjà sa récompense, et chacun était-il grandement disposé, dans le cas où le tremblement de terre n'aurait pas d'autres suites, à attribuer la cessation du cataclysme à l'intercession bienheureuse des révérends pères capucins.

Du moment que Marco-Brandi avait reconnu Paolo, et que Paolo lui avait dit que toute la troupe était là, le chef avait eu aussi, de son côté, l'idée de tirer parti de ces hommes dont il connaissait le courage et dont il avait plus d'une fois éprouvé le dévouement. Il leur adressa donc la parole, en brave qui sait qu'il s'adresse à des braves, loua ce qu'ils venaient de faire, mais ajouta qu'il croyait que leur repentir serait encore plus agréable à Dieu si, après avoir employé les moyens spirituels pour détourner les malheurs à venir, ils voulaient maintenant redescendre aux moyens temporels pour réparer, autant qu'il était en leur pouvoir, les malheurs passés. Ils étaient là quinze hommes vigoureux, braves et adroits ; c'était autant qu'il en fallait pour porter des secours dans les différents endroits où l'on pouvait supposer que les secours fussent encore

utiles, et trois ou quatre malheureux arrachés à la mort, et dont la voix intercéderait pour eux, n'étaient pas un renfort de prières à mépriser pour des gaillards auxquels le ciel pouvait peut-être reprocher d'avoir songé un peu tard à se mettre en état de grâce. Une pareille proposition ne pouvait qu'être acceptée; aussi fut-elle reçue avec enthousiasme, et, sous la conduite de leur chef, les bandits se répandirent aussitôt dans la ville, s'exposant avec une merveilleuse audace et rendant par leur exemple un peu de courage aux plus désespérés. Aussi leurs efforts furent-ils grandement récompensés, et déjà cinq ou six personnes avaient été tirées par eux des décombres, lorsqu'ils entendirent de grands cris du côté du Busento. Ils y coururent à l'instant; mais, quelque diligence qu'ils eussent faite, ils arrivaient trop tard. Dieu, qui avait dit la veille au fleuve de se tarir, venait de lui ordonner de reprendre sa route, de sorte que les vagues étaient revenues tout à coup, bondissantes comme des chevaux de course, et emportaient vers la mer les respectables savants qui, dans leur ardeur archéologique, n'avaient pas voulu abandonner la place où ils espéraient retrouver le tombeau d'Alaric.

Cet accident fut le dernier que l'on eut pour cette fois à déplorer dans la capitale de la Calabre. Les secousses qui se succédèrent perdirent peu à peu de leur intensité, de sorte que le matin, avec le jour qui éclai-

rait son désastre, le courage de le supporter revint à cette malheureuse population, laquelle, au reste, ignora toujours quels étaient ceux à qui elle devait rendre grâce pour les secours qu'elle avait reçus d'une manière si inespérée et si miraculeuse, les bandits étant prudemment rentrés, à l'aurore, au couvent des capucins, et Marco Brandi s'étant renfermé avec son digne père pour recevoir sa bénédiction et régler toutes les petites affaires d'argent relatives à son mariage.

XI

DÉVOUEMENT

Nous avons dit que le père de Marco Brandi était un homme d'ordre : aussi tous ses comptes étaient-ils en règle, et son fils n'eut-il qu'à se louer de la manière en même temps honorable et lucrative dont il avait fait valoir ses fonds. Mais, comme dans les circonstances présentes, le jeune fiancé avait besoin d'argent comptant, il prit un millier d'écus en or et quinze à seize mille francs en bons payables au porteur, sur les maisons Mariekof de Naples et Tortonia de Rome, et laissa le reste, qui pouvait monter à la même somme à peu près, entre les mains intelligentes qui avaient presque doublé sa petite fortune.

Marco Brandi avait ses raisons pour ne pas repasser deux fois par la même route. Au milieu du trouble qui régnait à Cosenza, il n'avait point été reconnu, et c'était chose concevable, chacun étant trop préoccupé de ses craintes personnelles pour s'occuper sérieusement d'aucune autre chose que l'événement qui avait renversé une moitié de la ville, et qui, à chaque nouvelle secousse, menaçait du même sort la moitié qui était restée debout. Il se dirigea donc vers San-Lucido, et, là, ayant fait prix avec des pêcheurs pour le passage, il se fit conduire, tout en longeant les côtes, à Tropea.

En arrivant dans cette ville, il apprit à la fois deux nouvelles auxquelles il était loin de s'attendre : c'est que maître Adam venait de mourir et que Gelsomina était depuis quelques jours chez sa tante; il se fit aussitôt indiquer la demeure de la bonne femme, et il trouva la pauvre enfant au milieu de plusieurs jeunes filles de son âge, lesquelles venaient lui apporter ces consolations banales qui doublent la douleur au lieu de la calmer ; et la douleur de Gelsomina était grande, car, malgré son caractère capricieux et son esprit impatient, Gelsomina avait un bon cœur, et de tout ce cœur elle aimait son pauvre père. Aussi, à peine vit-elle la porte s'ouvrir et sur le seuil apparaître celui qu'elle aimait, que, sentant que Dieu lui envoyait une âme où verser la sienne, elle se jeta au cou du jeune homme en écla-

tant en sanglots. Le bruit s'était répandu que la jeune fille devait épouser un ami de son frère; chacun reconnut le fiancé dans le nouvel arrivant, et, cédant à un mouvement instinctif de discrétion, se retira pour les laisser seuls.

Marco Brandi n'essaya point de consoler Gelsomina; au contraire, il lui parla des excellentes qualités de maître Adam, de son amour pour elle, de tout ce qui pouvait enfin fondre son cœur, et la jeune fille éprouva dans les larmes qu'il lui fit répandre le seul et réel soulagement que pût recevoir sa douleur. Puis, peu à peu, quelques paroles d'amour se glissèrent au milieu des pleurs comme un rayon de soleil dans un orage; Marco Brandi cessa de se plaindre du présent pour espérer dans l'avenir; il parla de ces projets de bonheur que maître Adam avait faits avec eux et qu'ils seraient obligés d'accomplir sans lui, si bien qu'il finit par soulever avec une délicatesse d'instinct qu'on n'aurait pas dû attendre d'un montagnard à demi sauvage, le crêpe qui s'était étendu sur l'horizon de la pauvre Gelsomina. Elle avait commencé par l'écouter, elle finit par lui répondre; elle avait fait, conduite par la Résignation, le premier pas vers l'Espérance.

Vers la fin de la journée, un bruit étrange commença de circuler par la ville. On disait que Fra Bracalone, tout en passant avec Balaam pour aller faire sa quête habituelle dans les villages voisins, avait laissé

échapper quelques paroles mystérieuses sur certaine résurrection qui pourrait être plus douloureuse à la famille que la mort même. Aux détails qu'on lui avait demandés sur les derniers moments de maître Adam, il avait répondu en secouant la tête comme un homme qui ne veut rien dire de positif, mais qui n'empêche pas que l'on conjecture tout ce que l'on voudra. Ces demi-confidences étaient revenues à la tante de Gelsomina; la tante, qui ne comprenait pas qu'il pût exister quelque chose de pis que la mort, vint faire part à sa nièce de toutes les rumeurs dont le digne sacristain pouvait seul donner l'explication. L'espérance est la dernière chose qui s'éteint au cœur de l'homme; Gelsomina commença donc à espérer, sans pouvoir même se rendre compte de ce qu'elle espérait. En ce moment, Fra Bracalone parut au tournant de la rue avec son âne. Gelsomina voulait courir à lui; sa tante la retint. Mais, au moment où Fra Bracalone passait devant la porte, Marco Brandi lui barra le passage en le priant d'entrer. Le sacristain reconnut son ancienne connaissance, qu'il croyait, comme tout le monde, l'ami du caporal Bombarba, et, pensant qu'à un moment ou l'autre, il fallait que Gelsomina sût la vérité, il aima mieux qu'elle l'apprit de sa bouche; car de cette manière elle l'apprendrait avec tous les ménagements qui pouvaient l'adoucir.

Fra Bracalone avait dit vrai : la nouvelle qu'il ap-

portait était pire que celle qui était connue. Maître Adam affilié à une bande de voleurs, maître Adam faisant le mort pour partager les deniers volés à l'État dans l'église même où il allait être enterré, c'était à n'y rien comprendre pour tous ceux qui avaient vu la longue et laborieuse lutte qu'il avait soutenue contre la misère. Aussi Gelsomina, ne pouvant supporter la violence des différentes émotions qui se succédaient en elle, tomba-t-elle évanouie entre les bras de Marco Brandi à la fin du récit de Fra Bracalone.

Marco Brandi était un homme de tête qui savait par expérience que les évanouissements des femmes sont quelquefois longs, mais rarement dangereux. Il remit, en conséquence, Gelsomina aux mains de sa tante, et, emmenant Fra Bracalone dans une pièce voisine, il le pria de lui raconter la chose dans tous ses détails.

Ces détails, nouveaux pour Marco Brandi, ont peu de choses inconnues à apprendre au lecteur. Le digne sacristain avait, comme nous l'avons vu, quitté maître Adam au moment où il s'était aperçu qu'il avait oublié la partie la plus essentielle de la promesse qu'il lui avait faite. Après une absence de dix minutes environ, il revenait donc avec le froc, lorsqu'il entendit un grand bruit dans l'église, qu'il avait laissée quelques instants auparavant silencieuse comme un tombeau. Il s'approcha sur la pointe du pied, poussa doucement la porte, et aperçut le chœur envahi par une

douzaine de brigands qui se partageaient un tas d'or. Fra Bracalone, qui n'avait pas la moindre prétention à la bravoure, n'eut pas un instant l'intention d'attaquer seul une troupe aussi formidable. En conséquence, il se retira aussi doucement qu'il était venu, et sortit de l'abbaye pour aller faire sa déposition chez le juge. A la porte de cet honorable magistrat, qui tient un rang si distingué dans les villages de la Calabre et de la Sicile, il trouva l'escorte qui accompagnait la malle, laquelle s'était ralliée et venait chez le même personnage dans le même but. La honte d'avoir été mis en fuite presque sans combat, la crainte de la destitution que devait naturellement amener pour eux le vol de l'argent qui leur était confié, le désir d'un avancement s'ils parvenaient à prendre leur revanche et à se ressaisir de la somme qu'ils s'étaient laissé enlever, la facilité de surprendre les bandits sans défense et au moment où ils s'y attendaient le moins, tout rendit aux sbires le courage qu'ils avaient un instant perdu, et, conduits par Fra Bracalone, ils pénétrèrent dans l'abbaye au moment même où maître Adam mettait en fuite toute la bande en se dressant dans son cercueil et en la foudroyant avec les terribles paroles *Ame du purgatoire!*

Maintenant, nos lecteurs devinent le reste ; le brigadier et sa troupe, au lieu d'avoir affaire à Paolo et à sa bande, n'avaient plus trouvé dans l'église que le com-

père Matteo et maître Adam. Mais, comme l'argent volé était là, comme les deux vénérables personnages étaient entourés d'armes toutes chargées, il était évident qu'ils étaient les complices, sinon les chefs de cette terrible bande de brigands qui désolait la contrée. Quelques-uns allèrent même jusqu'à penser que ce nom de Marco Brandi n'était qu'un nom de guerre adopté par maître Adam, et qu'il n'existait pas de par le monde d'autre Marco Brandi que le respectable peintre.

En conséquence, maître Adam et le compère Matteo avaient été conduits dans la prison du village, et les pièces de conviction déposées chez le juge.

A mesure que Fra Bracalone avançait dans sa narration, le voile qui couvrait jusqu'alors la conversion si subite et si inattendue de Paolo et de ses compagnons, se soulevait aux yeux de son auditeur. Une seule chose lui restait à comprendre, à lui qui connaissait mieux que personne l'existence du véritable Marco Brandi et l'innocence de maître Adam : c'était la cause réelle de cette mort simulée, qui avait eu pour le faux trépassé des suites si terribles; mais, là-dessus, comme Fra Bracalone ne pouvait pas lui donner d'autres renseignements que ceux assez vagues qu'il possédait lui-même, il congédia le brave sacristain, qui reprit avec Balaam la route de Nicotera, et il rentra dans la chambre de la jeune fille.

Elle était revenue de son évanouissement, mais une

fièvre terrible s'était emparée d'elle. Marco Brandi s'approcha avec inquiétude de son lit; elle avait la parole brève, l'haleine courte et les yeux ardents; elle reconnut cependant le jeune homme; mais, tout en le reconnaissant, elle le reçut avec une espèce d'effroi. C'est qu'elle comprenait que ce dernier malheur qui frappait sa famille lui venait encore, comme tous les autres, de Marco Brandi; il y avait une fatalité qui réagissait de cet homme sur sa famille et qui commençait à l'effrayer. La première fois qu'il était apparu dans le village, c'était pour ruiner le crédit du peintre; la deuxième fois, c'était pour briser le cœur du père, et la troisième fois pour flétrir la réputation de l'homme.

Ces idées s'étaient déjà présentées, du reste, à l'esprit de Marco Brandi lui-même, de sorte qu'il n'eut pas de peine à deviner les véritables causes du refroidissement de sa fiancée. D'ailleurs, la fièvre qui la brûlait devenait de plus en plus intense; quelques mots sans suite échappés à ses lèvres sèches indiquaient un commencement de délire. Marco Brandi voulut alors lui prendre la main, elle la retira. Il s'assit alors derrière le chevet du lit, de manière à ne point être vu de la malade, qui, dans son délire toujours croissant, appelait son père avec tous les déchirements de la douleur filiale. Quant à lui, elle semblait l'avoir complétement oublié, ou si par hasard elle prononçait son nom, c'était avec un accent de reproche qui lui brisait le

cœur. Marco Brandi comprit qu'un tel état ne pouvait pas durer. Faible et nerveuse comme elle l'était, Gelsomina serait tuée par trois jours d'un pareil délire ; le moyen de le faire cesser était de lui rendre son père ; Marco Brandi n'hésita plus.

La violence de la fièvre venait enfin de se calmer ; les paroles sortaient plus rares de la bouche de la jeune fille ; la faiblesse et l'accablement succédaient à l'exaltation et au délire ; un sommeil plein de frémissements s'était emparé de la malade. Marco Brandi profita de ce moment ; il approcha une table du lit de Gelsomina, écrivit quelques lignes sur un morceau de papier, déposa dans un petit coffre l'argent et les traites qu'il avait reçus de son père, et mit le papier sur le coffre. Puis il s'approcha doucement du lit de sa fiancée, posa ses lèvres sur ses lèvres, murmura un adieu qui devait être le dernier, et sortit de la maison sans faire part à personne de son projet.

Le lendemain, lorsque Gelsomina rouvrit les yeux, la première personne qu'elle vit au chevet de son lit était son père ; elle jeta un cri, car elle crut que c'était encore une des visions de sa fièvre. Mais le vieillard la prit dans ses bras, et ses larmes et ses baisers l'eurent bientôt convaincue que tout était réel. Alors elle lui demanda comment il se trouvait là, lui qu'elle croyait captif et sous le poids d'une accusation capitale. Le vieillard n'y comprenait rien lui-même. A deux heures du matin, le

juge était entré dans sa prison et lui avait annoncé qu'il était libre. Maître Adam ne se l'était pas fait dire à deux fois ; il avait couru annoncer cette bonne nouvelle à la vieille Babilana ; puis, songeant à l'inquiétude que devait avoir sa fille, soit qu'elle le crût mort, soit qu'elle le sût prisonnier, il était parti aussitôt pour Tropea, où il venait d'arriver un instant avant qu'elle ouvrit les yeux.

Il y avait dans tout cela quelque chose d'incompréhensible qui força Gelsomina à rassembler les souvenirs confus qu'elle avait conservés de la veille. Alors elle se rappela vaguement avoir vu Marco Brandi ; puis sa mémoire devint plus distincte, elle se reprocha la froideur avec laquelle elle l'avait reçu. Mais, à partir de ce moment, elle ne se souvenait plus de rien que de l'impression ardente d'un baiser qui avait percé son sommeil et était demeuré sur ses lèvres. Elle regarda avec effroi autour d'elle ; Marco Brandi n'était plus là. Au moment où son père était de retour et hors de danger, toutes les facultés tendres de son cœur étaient revenues vers son amant : elle appela Marco Brandi, mais Marco Brandi ne répondit point, et ce fut sa tante qui entra.

Elle, au moins, pouvait lui donner quelques renseignements ; Marco Brandi était parti la veille à dix heures du soir, sans dire à la bonne femme où il allait, mais en la prévenant qu'il laissait une lettre pour

Gelsomina. En effet, maître Adam n'eut qu'à tourner la tête pour apercevoir cette lettre sur le coffre; Gelsomina s'en empara et lut ce qui suit :

« Tu as raison, ma Gelsomina, c'est moi qui ai causé les malheurs de ta famille, c'est donc à moi de les réparer. Il n'y a qu'un moyen de sauver l'innocent, c'est de livrer le coupable. Demain, ton père sera libre. Ce que je laisse dans le coffre appartient à ton père ; c'est un bien faible dédommagement de la fortune que je lui ai fait perdre et des chagrins que je lui ai causés.

» Adieu ! je ne te demande plus ton amour, mais je réclame mon pardon.

» MARCO BRANDI. »

Maître Adam ouvrit le coffre, espérant qu'il renfermait d'autres renseignements ; mais il n'y trouva que les vingt mille francs que Marco Brandi avait reçus de son père.

— Partons pour Nicotera, s'écria Gelsomina en se soulevant sur son lit; il faut que je le revoie avant qu'il meure !

XII

LA ROBE DE NOCES

Le désir de Gelsomina, si sacré qu'il fût, ne put être exaucé; en arrivant à Nicotera, la jeune fille et le vieillard trouvèrent le prisonnier au secret.

C'était une capture des plus importantes que celle de Marco Brandi, et le gouvernement y prenait un intérêt d'autant plus grand que cet audacieux batteur de grande route avait plus d'une fois partagé avec lui les impôts de la Sicile. Or, le gouvernement napolitain, comme tous les gouvernements, et même plus qu'aucun autre gouvernement, tient à ne pas voir détourner de leur destination les fonds de ses contribuables. Il en résultait que Marco Brandi non-seulement n'avait aucune grâce à attendre, mais encore était traité d'une façon beaucoup plus rigide pendant le procès que ne l'eût été tout autre bandit qui eût eu la précaution de respecter les deniers de l'État et de ne s'attaquer qu'aux voyageurs.

Aussi le procès fut court. Il est vrai que Marco Brandi, infidèle aux traditions paternelles, ne fit rien de ce qu'il fallait faire pour qu'il traînât en longueur; il avoua d'un seul coup et sans aucune réserve tous les

méfaits qu'il avait commis ; aussi le jugement ne se fit pas attendre : Marco Brandi fut condamné à mort.

A cette nouvelle, Gelsomina, qui ne s'était pas encore remise de sa première maladie, retomba dans un état plus déplorable que jamais. Dans l'autre occasion, elle reprochait à son amant d'avoir perdu son père, et, dans celle-ci, elle accusait son père d'avoir tué son amant : la pauvre famille, depuis quelque temps, semblait maudite et ne faisait que rebondir de douleur en douleur.

Quant à maître Adam, ordinairement si fécond en ressources, il était à sec cette fois et ne trouvait que des larmes à mêler aux larmes de sa fille : il avait bien pensé à aller se jeter aux pieds du roi et à lui rappeler que c'était lui qui avait peint, sur les étendards du cardinal Ruffo, Notre-Dame du Mont-Carmel ; mais, outre qu'il y avait déjà plus de vingt ans que la chose s'était passée, ce qui pouvait bien faire que Ferdinand l'eût oubliée, pour peu surtout qu'il eût quelques-uns de ces motifs qu'ont souvent les rois pour ne pas se souvenir, douze ou quinze jours au moins étaient nécessaires pour un pareil voyage, et l'exécution était fixée au surlendemain ; il fallait donc attendre les événements et se confier en Dieu.

Marco Brandi avait écouté son jugement le visage calme et sans hauteur ni forfanterie. Du moment qu'il avait pris la résolution de dévouer ses jours pour sau-

ver ceux de maître Adam, il avait envisagé toutes les conséquences de son sacrifice, et s'était familiarisé peu à peu avec l'idée de la mort. Cette résignation, pour laquelle son courage seul eût suffi, lui fut facilitée encore par l'idée cruelle qui lui était venue dans cette nuit où Gelsomina lui redemandait son père, que la jeune fille avait cessé de l'aimer ; or, que lui était désormais la vie sans l'amour de Gelsomina !

Le pauvre garçon était loin de se douter, comme on le voit, qu'au moment où il allait mourir pour son père, Gelsomina se mourait à cause de lui. Elle avait fait tout au monde pour voir Marco Brandi; mais la chose lui avait été cruellement refusée : les juges craignaient qu'un ami, en visitant le prisonnier, ne lui donnât quelque arme au moyen de laquelle il échapperait à l'action de la justice ; ils voulaient un exemple, et Marco Brandi avait l'honneur d'être réservé à moraliser par son supplice toute la Calabre citérieure, qu'il avait scandalisée par son exemple.

Maître Adam ne quittait pas le chevet du lit de sa fille ; le pauvre père, qui n'avait jamais vécu que par elle, semblait devoir s'éteindre avec elle. Sans cesse il était là les yeux fixes, pleurant quand elle dormait et souriant à son réveil. Tous les deux jours, le digne Fra Bracalone, qui était devenu l'ami de toute la maison, apportait la fleur de sa quête ; mais la bonne Babilana avait beau épuiser, pour apprêter ces provisions,

les trésors de sa science culinaire, elle seule y goûtait du bout des dents. Quant à maître Adam, il buvait de temps en temps le reste d'un bouillon dans lequel Gelsomina avait trempé ses lèvres, mais c'était tout. Aussi était-ce un miracle comment il pouvait vivre ainsi nourri et abreuvé seulement de sa douleur paternelle.

Pour Gelsomina, ce n'était plus la même enfant : ses volontés fantasques, son entêtement capricieux avaient disparu ; elle était douce et gémissante comme une gazelle blessée, et son père s'inquiétait plus de cette résignation qu'il ne l'eût fait de son désespoir. De temps en temps, Fra Bracalone, qui se mêlait un peu de médecine, lui tâtait le pouls ; puis, en se retournant, il faisait clapper tristement sa langue, et secouait douloureusement la tête. Le saint homme ne pensait ni à ses images saintes, ni à ses gâteaux bénits, ni à son tabac miraculeux. Il gardait toutes ces ressources pour prévenir les maladies chez ceux qui se portaient bien, mais il ne se risquait pas à essayer leur influence sur les malades ; puis, d'ailleurs, avec ses amis intimes, il avait le bon esprit de ne pas affecter lui-même une foi bien profonde pour toutes ces reliques tant recherchées par les autres, et qu'il leur distribuait avec une prodigalité qui aurait dû éclairer ces âmes crédules sur le peu de cas que le digne sacristain en faisait lui-même.

On avait voulu cacher à Gelsomina la condamnation fatale ; mais elle avait été publiée par tout le village à son de tambour, de sorte que Gelsomina, en entendant le son de cet instrument qui ne retentissait que dans les grandes solennités, avait écouté avec d'autant plus d'attention qu'elle avait remarqué que maître Adam cherchait à l'en distraire. L'enfant avait donc étendu la main sur la bouche de son père, et, à moitié dressée sur son lit, elle avait entendu jusqu'aux dernières paroles du crieur, qui avait annoncé l'exécution pour le lendemain. Alors elle était retombée sur son lit les yeux fermés et sans mouvement ; puis, à partir de cette heure, ses lèvres seules avaient remué, et il y avait déjà un jour qu'elle était ainsi, indiquant par le seul mouvement de ses lèvres qu'elle vivait encore, lorsqu'elle entendit le pas de Fra Bracalone, qui, selon son habitude, venait visiter sa malade ; alors elle se retourna vers son père et le pria de la laisser seule avec le sacristain.

Maître Adam n'était plus qu'un automate sans volonté ; il se leva de sa chaise et sortit de la chambre avec un mouvement lent et méeanique ; Gelsomina rouvrit alors ses yeux ardents de fièvre et fit signe à Fra Bracalone de venir s'asseoir auprès d'elle.

— Mon père, lui dit-elle lorsqu'il eut fait ainsi qu'elle le désirait, il faut que je le voie.

— Mais vous savez bien, mon enfant, répondit le

bon sacristain, que c'est chose impossible, puisqu'il est au secret.

— Mon père, continua Gelsomina, on m'a toujours dit que les condamnés passaient leur dernière nuit dans une chapelle ardente.

— C'est vrai, murmura Fra Bracalone.

— Eh bien, c'est ce soir que commence sa dernière nuit; où la passe-t-il, lui?

— Dans l'église de l'abbaye.

— Mon père, dit Gelsomina saisissant les deux mains du sacristain avec une force dont celui-ci eût été loin de la croire capable, cette église est la vôtre. Vous pouvez donc me conduire par quelque porte qui ne sera pas fermée. On ne le détachera pas de l'anneau auquel il sera attaché; les gardes resteront là. Vous vous tiendrez à la porte par laquelle nous serons entrés : vous n'aurez donc rien à craindre.

— Mais quelle est votre intention, ma pauvre enfant? Une entrevue ne fera que vous rendre à tous deux cette séparation encore plus cruelle.

— Puisqu'il faut qu'il meure, mon père, je veux qu'il meure au moins mon époux. C'est moi qui le tue, je veux avoir le droit de porter son deuil pendant le reste de ma vie; toutes les formalités étaient remplies, il n'y avait plus que le jour à fixer. Dieu a marqué ce jour, je l'accepte.

— Mais votre père? mais votre mère?

— Ils m'accompagneront à l'autel,

— C'est impossible.

— Vous avez promis d'obtenir du prieur qu'il dirait ma messe de noces ; ce n'est plus gratis que je vous la demande : tenez, ouvrez ce coffre, et prenez-y ce que vous voudrez.

— Mais comment aurez-vous la force...? répondit Fra Bracalone, sans même tourner la tête du côté que lui indiquait la jeune fille.

— Soyez tranquille, mon père, cela me regarde.

— Allons, dit le bon sacristain, il faut faire ce que vous voulez.

Gelsomina saisit la main de Fra Bracalone, et la baisa.

— Allez prévenir don Gaetano, dit la jeune fille ; moi, je vais faire mes apprêts de noce.

Fra Bracalone sortit, et Gelsomina appela son père et sa mère.

— Je me marie ce soir avec Marco Brandi, leur dit-elle ; vous m'accompagnerez à l'autel, n'est-ce pas, mon père ? n'est-ce pas, ma mère ?

Les deux vieillards crurent qu'elle devenait folle et se mirent à pleurer.

— Il n'y a pas de temps à perdre pour faire mes habits, continua Gelsomina les yeux brillants d'une ardeur fiévreuse ; une robe blanche, et voilà tout, une robe qui puisse me servir pour mon mariage et pour

mon enterrement ; prenez Gidsa et Laure, elles viendront m'aider.

C'était deux de ses jeunes amies.

Maître Adam et la vieille Babilana sortirent, l'un pour aller chercher les jeunes filles, l'autre pour acheter l'étoffe que demandait Gelsomina, tous deux croyant obéir à un rêve de sa fièvre, mais tous deux aimant trop leur fille pour lui rien refuser.

Bientôt maître Adam revint avec Gidsa et Laure, cinq minutes après, Babilana rentrait avec l'étoffe.

— Mes amies, dit Gelsomina en se levant sur son lit, vous allez m'aider, car il me faut une robe pour ce soir.

Les jeunes filles se regardèrent avec étonnement ; cependant elles firent un signe de la tête, indiquant qu'elles étaient aux ordres de leur jeune amie.

Prenant alors des ciseaux, Gelsomina tailla l'étoffe elle-même, distribua leur tâche à ses deux compagnes, assises de chaque côté de son lit, se réservant la sienne, et toutes trois se mirent à l'ouvrage.

Pendant que les jeunes filles travaillaient, maître Adam disait les prières des morts.

Le soir, la robe fut faite.

XIII

LE VIATIQUE

Cependant Marco Brandi avait été conduit à l'église, où il devait passer la nuit. Au milieu de la nef, entourée de cierges ardents, était déjà la bière où le corps du condamné devait être déposé après l'exécution, et à l'un des piliers du chœur un anneau avait été scellé dans le mur, auquel pendait une chaîne assez longue pour qu'il pût s'agenouiller sur les marches de l'autel. Marco Brandi jeta un coup d'œil calme sur ces divers préparatifs; seulement, il demanda qu'on lui déliât les mains pour qu'il pût les joindre en priant. Comme il était enchaîné par le milieu du corps, et comme un peloton de sbires, ayant leurs carabines chargées, ne devait pas le perdre de vue, cette grâce lui fut accordée.

Marco Brandi était accompagné d'un moine, qui l'était venu trouver dans sa prison pour l'exhorter à la mort, et qu'il avait reçu avec la vénération professée en tout temps par lui pour les hommes d'Église. Comme nous l'avons dit, ce n'était ni par désespoir ni par impiété, mais parce qu'il était né un poignard à la ceinture et la carabine à la main, que le jeune homme

avait adopté le métier qu'il exerçait; aussi, au moment de mourir, ne voulut-il pas faire parade d'une vaine forfanterie, mais au contraire accueillit-il avec reconnaissance les consolations que l'homme de Dieu venait lui apporter. Cependant, soit qu'il ne voulût pas abuser du dévouement de son consolateur, soit qu'il désirât mettre à profit, en se recueillant, les exhortations saintes qu'il en avait reçues, Marco Brandi insista pour que le digne père allât prendre quelque repos. En effet, le moine, jugeant qu'il laissait le patient en lieu saint, et que la vue des objets qui l'entouraient devait l'entretenir dans de pieuses pensées, ne fit aucune difficulté de le laisser seul, et se retira en promettant de le venir chercher à cinq heures du matin.

Marco Brandi commença par faire sa prière, puis alla s'asseoir au pied d'une colonne où bientôt, plongé qu'il était dans ses souvenirs, il demeura immobile et pareil à une des statues de saints qui l'entouraient. Il y avait une heure à peu près qu'il était dans la même attitude et la même impassibilité, tant la vie s'était tout entière concentrée en sa pensée, lorsqu'il fut tiré de son engourdissement par le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Il se retourna machinalement du côté d'où venait le bruit, et alors il vit un spectacle qu'il prit pour un rêve.

Gelsomina, pâle et grave, toute vêtue de blanc comme une fiancée ou comme une morte, s'approchait avec sa

couronne de mariage, suivie de maître Adam et de la vieille Babilana. Le père et la mère s'arrêtèrent à quelque distance ; Gelsomina seule continua sa route vers Marco Brandi, qui, à mesure qu'elle avançait, se dressait lentement contre son pilier, ne sachant s'il devait en croire ses yeux ; enfin Gelsomina s'arrêta devant lui.

— C'est moi, dit-elle, mon bien-aimé ; Dieu n'a pas voulu que nous soyons réunis sur la terre ; mais il nous attend dans le ciel.

— Tu m'aimes donc toujours ? s'écria Marco Brandi.

— Regarde-moi et doutes-en encore. Ne suis-je pas assez pâle et assez mourante ? Nous ne nous quitterons que pour bien peu de temps, va, et tu n'auras pas longtemps à m'attendre.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, je vous remercie ! s'écria Marco Brandi ; je mourrai donc heureux, puisque je mourrai sûr de ton amour. Mais nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est demain, sais-tu ?

— Tiens, écoute, dit Gelsomina.

Et l'on entendit retentir les premiers battements de la cloche.

— Voilà Fra Bracalone qui sonne notre messe de noces, et voilà le prieur Gaetano qui vient nous la dire.

En effet, une porte s'ouvrait à l'instant même dans le chœur, et le vieux prêtre montait lentement et gravement à l'autel, portant devant sa poitrine et la tête inclinée, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors Marco Brandi comprit tout, et son amour s'augmenta encore, s'il était possible, de son admiration pour cette femme qui venait ainsi épouser à la face de la mort celui que la société rejetait. Alors tout ce qui restait de terrestre en lui disparut, et les deux fiancés s'avancèrent simples et graves vers le tabernacle, la chaîne du condamné lui laissant, comme nous l'avons dit, assez de liberté pour qu'il pût s'agenouiller sur les marches de l'autel. En ce moment, les portes de l'église s'ouvrirent, et les habitants de Nicotera, convoqués par l'appel de la cloche et réunis par la curiosité, entrèrent en foule, ignorant encore ce qu'ils allaient voir et stupéfaits de ce qu'ils voyaient.

Alors se passa dans ce petit coin de la terre, dans cette pauvre église d'un misérable village, une de ces scènes solennelles si rares, non-seulement dans l'histoire des individus, mais encore dans les souvenirs des peuples. Un mariage se célébra entre deux âmes; car, pour les corps, ils étaient déjà promis, l'un à la justice humaine, l'autre à la miséricorde divine, et le cercueil qui devait les séparer était là. — La messe venait de finir, et le mari passait l'anneau au doigt de sa femme, lorsqu'un dernier spectateur entra qui manquait seul à cette scène : c'était le bourreau.

A cette vue, le reste de chaleur qui, pendant toute la cérémonie, avait soutenu la jeune fille parut se retirer tout à coup. Marco Brandi sentit se glacer la main qu'il

tenait entre les siennes, et Gelsomina serait tombée de toute sa hauteur sur les dalles de l'église si sa vieille mère et le compère Matteo ne l'eussent retenue entre leurs bras. Quant à maître Adam, frappé de toute l'atonie du désespoir, il se tenait immobile, muet et les doigts crispés aux moulures d'une colonne.

On emmena le mari enchaîné et la femme évanouie; les habitants de Nicotera sortirent de l'église derrière eux; les pénitents prirent la bière et suivirent le cortége, et tout cela, sans que maître Adam fît un mouvement qui indiquât qu'il comprît ce qui se passait sous ses yeux. Mais, au bout d'un instant, comme s'il eût été rendu par la solitude et le silence au sentiment de sa douleur, il regarda autour de lui, et, voyant l'église déserte, un sanglot douloureux s'échappa de sa poitrine, et, se jetant le front contre terre :

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il, il n'y a plus que vous qui puissiez les sauver.

— Il les sauvera, dit une voix derrière maître Adam.

Le pauvre père se retourna vivement et aperçut Fra Bracalone.

— Et comment cela ? s'écria-t-il.

— Par une sainte idée qu'il a envoyée à son humble serviteur, répondit le sacristain.

— Laquelle? laquelle ? murmura maître Adam.

— A quelle heure doit avoir lieu l'exécution ?

— A cinq heures du matin, répondit maître Adam.

— A quatre heures et demie envoyez chercher le saint viatique pour votre fille.

— Après? après? dit le père, qui commençait à comprendre.

— Le reste me regarde, répondit Fra Bracalone.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria maître Adam en s'élançant hors de l'église, pourvu qu'elle ne soit pas morte d'ici là!

Marco Brandi avait été ramené à la prison entre le confesseur et le bourreau, les deux dernières heures qui lui restaient à vivre devant être consacrées aux consolations de la religion et aux apprêts du supplice. Au reste, les deux missions étaient faciles pour l'exécuteur des vengeances humaines et pour le ministre de la miséricorde divine. Marco Brandi était déjà détaché en esprit de la terre, et pour lui l'exécution n'était plus qu'une douloureuse formalité.

Aussi, lorsque l'heure sonna, il sortit d'un pas ferme et apparut aux habitants de Nicotera, rassemblés devant la porte de la prison, non-seulement avec le visage calme, mais encore avec le sourire sur les lèvres. Sur le seuil il s'arrêta, et, comme il était élevé de quelques marches, il profita de cette position pour remercier les habitants de Nicotera, qui, après avoir bien voulu assister à son mariage, allaient assister à sa mort. Puis, ayant embrassé le confesseur et le bourreau, il monta

sur l'âne, les mains liées et le visage tourné vers la queue, afin de ne point perdre de vue la bière portée derrière lui par les pénitents, qui chantaient en chœur le *De Profundis*. Le cortége traversa ainsi toute la ville, car l'exécution devait avoir lieu à l'endroit de la route où avait été commis le dernier vol dont maître Adam avait été accusé et dont Marco Brandi s'était reconnu coupable. Il en résultait que le condamné devait passer devant la maison où agonisait Gelsomina, laquelle maison était située juste entre le village et la petite église de l'abbaye.

C'était la dernière épreuve réservée à Marco Brandi ; aussi, la seule grâce qu'il eût implorée était-elle de se rendre au lieu du supplice par une autre route. Mais le juge, qui aurait cru déroger à ses devoirs en cédant à un sentiment humain, n'avait pas même daigné répondre à cette demande. Le patient suivit donc la marche indiquée et commença de s'avancer vers la demeure de maître Adam. Heureusement pour lui, tourné comme il l'était, il ne pouvait pas la voir ; car, par une prévoyance d'humanité instinctive sans doute, la justice italienne veut, comme nous l'avons dit, que le patient marche à reculons, afin qu'au lieu de l'échafaud où il va souffrir, il ait devant les yeux le cercueil où il ne souffrira plus.

Cependant, par les objets qui l'environnaient, Marco Brandi pouvait deviner qu'il n'était plus qu'à quelque

distance de cette porte qu'il avait franchie dans des circonstances si différentes, et devant laquelle il allait passer pour la dernière fois. Bientôt, comme si chacun eût éprouvé une pitié profonde pour la pauvre enfant qui devait être veuve avant d'être femme, les chants se turent, les conversations cessèrent, et un profond silence s'étendit sur toute cette foule, qui continua son chemin, muette et la tête baissée. Marco Brandi jeta un coup d'œil en passant, et vit que toutes les fenêtres de la maison hospitalière étaient fermées. La porte seule était ouverte, et sur le seuil maître Adam et la vieille Babilana étaient agenouillés et priaient. Le cortége continua sa route funèbre, et il avait dépassé déjà la maison d'une centaine de pas à peu près, lorsqu'au milieu de ce silence de mort qui l'enveloppait, on entendit retentir le tintement argentin et régulier d'une petite sonnette. Au même instant, à l'angle du mur qui montait vers l'église, parut d'abord un enfant de chœur portant une croix d'argent, ensuite Fra Bracalone secouant avec la régularité de l'habitude la petite clochette dont on avait entendu le son; puis enfin le bon prieur Gaetano, qui, se rendant à l'invitation de maître Adam, apportait le saint viatique à sa fille. Chacun alors jeta un grand cri de joie, car chacun devina ce qui allait se passer.

Le cortége s'arrêta aussitôt; on fit descendre Marco Brandi de son âne, et juge, patient, exécuteur, péni-

tents, peuple et sbires, tout s'agenouilla pour laisser passer le saint viatique. Mais, au lieu de continuer son chemin, le prieur s'arrêta en face du juge, et, levant le calice où était renfermée l'hostie qu'il portait à la mourante :

— Juge, lui dit-il, je t'adjure, au nom du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, de délier les mains au condamné, car tout condamné qui rencontre sur sa route le saint viatique échappe à la justice de la terre, grâcié qu'il est de droit par le roi du ciel.

Le juge inclina la tête en signe d'obéissance et alla délier lui-même les mains de Marco Brandi.

Alors don Gaetano, précédé de l'enfant de chœur et de Fra Bracalone, se remit en route, suivi du juge, du patient, de l'exécuteur, des pénitents, du peuple et des sbires ; car c'est l'habitude en Italie que tout ce qui rencontre le saint viatique l'accompagne jusqu'à la porte du mourant.

Gelsomina, quelque précaution qu'eût prise le cortége, l'avait entendu passer et avait fait un effort pour se lever et revoir encore une fois ici-bas celui qu'elle ne devait plus retrouver que là-haut ; mais ses forces épuisées par tant d'émotions successives lui avaient manqué, et elle était retombée sur son lit, les yeux fermés et pâle comme si elle était déjà morte. Ce fut dans cet état que la trouva don Gaetano ; elle entendit le bruit de la sonnette, elle entendit les pas de l'homme

de Dieu qui s'approchait de son lit, elle entendit la maison de son père qui se remplissait de monde, mais tout cela n'avait pas pu la tirer de son engourdissement. Tout à coup, une main prit la sienne, et, au seul contact de cette main, elle rouvrit les yeux. D'un côté de son lit était Marco Brandi, et de l'autre don Gaetano; puis tout autour et agenouillés, maître Adam, Babilana, juge, exécuteurs, pénitents, sbires, enfin tout ce qui avait pu tenir dans la pauvre maison. La malade laissa errer un regard étonné sur toute cette foule; puis, le ramenant enfin sur Marco Brandi :

— Sommes-nous déjà morts, dit-elle, et dans le ciel?

— Non, répondit Marco Brandi, nous sommes vivants et bénis sur la terre.

— Et maintenant, dit le père Gaetano, recevez en chrétiens le Dieu qui vous sauve.

Et, posant l'hostie sur les lèvres pâles de la jeune fille, il se retira accompagné de maître Adam, de Babilana, du juge, du bourreau, du confesseur, des pénitents, du peuple et des sbires, qui le reconduisirent religieusement jusqu'à la porte de l'église.

Il n'y eut que Marco Brandi qui resta près de Gelsomina pour ne plus la quitter.

ÉPILOGUE

J'étais à Naples en 1835, au moment où il n'y était question que des miracles de sainte Philomèle.

Il n'est point que nos lecteurs n'aient entendu parler de sainte Philomèle; c'est une élue de création moderne, il est vrai, mais qui, quoique datant de 1827 ou 1828 à peine, a tant fait de bruit depuis cette époque, qu'elle a plus de réputation que telle ou telle martyre envoyée au ciel du temps de Tibère ou de Caligula. Cette réputation, au reste, s'est étendue au delà des frontières de l'Italie; car, après l'avoir vue en quelque sorte débuter à Naples, je l'ai retrouvée depuis en grande vénération en Belgique, en Allemagne et même en France, où cependant nous ne vénérons plus grand'chose.

Cependant, comme sainte Philomèle nous est apparue à nous, déjà parvenue à son apogée, nous avons été tellement ébloui de sa splendeur, que nous nous sommes prosterné la face contre terre et que nous l'avons adorée sans lui demander d'où elle venait ni comment elle était venue. C'était pourtant la partie la plus intéressante de cette vie si miraculeuse qui nous restait à apprendre, car c'était la partie obscure et cachée.

Quant à moi, comme telle anecdote inconnue sur la jeunesse de César, de Charlemagne ou de Napoléon, me paraît plus curieuse, je l'avoue, que le récit de la bataille de Pharsale, de Roncevaux ou d'Austerlitz, dont je sais tous les détails par cœur, je ne me contentai pas du présent, et, me tournant vers l'avenir, je voulus remonter le courant de ce fleuve de béatitude que je voyais majestueusement rouler vers la vénération européenne où il est parvenu. Je me mis alors en route avec ma patience accoutumée, et, de miracle en miracle, je parvins enfin à sa source. C'est donc des premiers faits et gestes de sainte Philomèle que je vais entretenir mes lecteurs, en les leur transmettant, si la chose est possible, dans toute leur naïveté, et cela sans en tirer aucune déduction philosophique ni morale, prenant pour cette fois l'épigraphe de M. de Barante : *Scribitur ad narrandum non ad probandum.*

Nos lecteurs savent sans doute comment se font les nouveaux saints. De nos jours, où le martyre n'est plus à craindre et où les grandes vertus ne sont plus à espérer, les canonisations contemporaines, en devenant de plus en plus rares, avaient fait hausser le prix des anciennes reliques, et cela, au point qu'il n'y avait plus moyen de s'en procurer à moins d'avoir, comme la ville de Paris, trente ou quarante millions de revenu. Cela devenait, disaient certains esprits sceptiques toujours disposés à railler de tout, on ne peut plus humi-

liant pour les cités qui, moins favorisées de la religion ou de la fortune, n'avaient point de reliques indigènes et se trouvaient trop pauvres pour se procurer un saint exotique. Il en résultait que tel chef-lieu de département, comme Arras par exemple, n'avait jamais pu parvenir à posséder que trois cheveux de la Vierge, tandis qu'un misérable village, comme Saint-Maurice, se trouvait être propriétaire des six mille squelettes de la légion thébaine. Une telle partialité dans la répartition des grâces divines était capable d'exciter, un jour ou l'autre, pour le partage des biens du ciel, une révolution pareille à celle qui avait amené la division des biens de la terre.

Heureusement, le pape Léon XII alla au-devant d'un pareil malheur en proclamant que toute ville, bourg ou village qui n'aurait pas de saint ou de sainte, et qui désirerait s'en procurer un ou une, pouvait en venir prendre dans les catacombes, où il en trouverait de tout rang, de tout âge et de tout sexe. C'était une excellente idée et dont il était incroyable qu'aucun de de ses prédécesseurs ne se fût encore emparé ; car, les catacombes n'étant rien autre chose que les sépulcres des premiers chrétiens, les fidèles pouvaient y puiser sans crainte, certains qu'ils étaient, même en prenant au hasard, de ne pas tomber sur des saints apocryphes ou des reliques de contrebande.

Cette sage mesure porta ses fruits, et dès lors il n'y

eut plus un village, si petit qu'il fût, qui ne parvînt à se procurer, sinon le corps tout entier, du moins l'omoplate ou le tibia de quelque martyr. Il en résulta dans la foi une recrudescence tout à fait satisfaisante pour les successeurs de Léon XII, qui n'eurent, depuis ce temps, qu'à s'applaudir d'une aussi heureuse inspiration.

On sait de quelles superstitions, de quelles erreurs le peuple italien surtout a chargé une religion si simple et si grande à sa source, et notre récit n'est qu'une preuve de plus de cette vérité, que l'ignorance et le fanatisme peuvent altérer, par de ridicules pratiques, les plus respectables choses. C'est donc seulement des fausses croyances et non des véritables que nous parlons ici.

Or, vers la fin de 1826, les habitants d'un petit village situé à quelques lieues de Naples et nommé Mugnano, eurent le malheur de perdre leur curé; c'était un de ces bons et dignes prêtres peu ambitieux de bruit et de fortune, et qui se contentent d'édifier leurs ouailles par l'exemple de leurs propres vertus. Il en était résulté que le vieux curé de Mugnano, quoiqu'il eût trouvé son église sans la plus petite relique, n'avait pas songé à profiter du bénéfice de l'ordonnance de Léon XII, et avait laissé ses paroissiens, qui, à défaut d'autre saint, s'étaient mis sous le patronage de saint Antoine, marcher tranquillement dans la

même voie de salut où avaient marché leurs pères. Mais, une fois mort, le digne homme fut remplacé dans sa haute mission par le vicaire de l'église de Sainte-Claire, lequel avait eu maille à partir avec son supérieur à propos de la Madone de l'Arc, et qui, par conséquent, portait rancune à cette dernière.

Il ne fut donc pas plus tôt installé dans sa cure, que l'idée lui vint d'élever autel contre autel et de rendre à cette Vierge, la plus miraculeuse des sept Vierges napolitaines, les tribulations qu'elle lui avait attirées. En conséquence, il ouvrit les yeux de ses paroissiens à l'endroit du dénûment où ils étaient relativement à une relique quelconque, et, lorsque le besoin de la présence réelle se fut fait généralement sentir, il proposa de partir pour Rome, avec promesse de rapporter ce qu'il trouverait de mieux en saint ou en sainte ; cependant, comme la majorité préférait une sainte, et surtout une sainte jeune et jolie, tant la religion toute d'amour de ce peuple sensuel a besoin de rentrer dans les passions humaines, il prit l'engagement, autant qu'il était en son pouvoir, de ne pas rapporter un protecteur, mais une protectrice. Peut-être aussi la foule s'était-elle décidée en faveur d'une sainte de peur que saint Antoine, de qui, au reste, on avait eu jusqu'alors plutôt à se louer qu'à se plaindre, ne se formalisât qu'on lui donnât un successeur, tandis que le même motif de rivalité ne pouvait exister à l'égard d'une

femme, à laquelle les lois de la politesse lui ordonnaient de céder sa place. Ces arrangements pris, l'ambassadeur partit pour Rome, descendit dans les catacombes, mit dans une malle les premiers ossements venus, les fit baptiser et bénir par le pape, sous le nom mélodieux de Philomèle, et les rapporta à ses paroissiens, enchantés d'avoir enfin, pour la première fois, une sainte selon leur esprit et selon leur cœur. Cela n'empêcha point que les habitants de Mugnano ne conservassent une dévotion tout à fait convenable à leur ancien protecteur; il n'y eut que les âmes ardentes et romanesques qui abandonnèrent entièrement le patriarche des cénobites pour leur nouvelle et poétique patronne. Mais saint Antoine n'avait pas vécu cent cinq ans sur cette terre sans connaître combien le cœur des hommes est ingrat ou variable. Il ne manifesta donc en aucune manière sa mauvaise humeur à l'égard de cette défection, et laissa tranquillement la nouvelle commensale de l'église de Mugnano s'installer sur l'autel parallèle au sien.

Cependant, soit défaut d'occasion, soit timidité, la nouvelle sainte, malgré les espérances conçues demeura près d'un an sans donner signe d'existence. Tout allait comme du temps de saint Antoine, c'est-à-dire ni mieux ni plus mal; seulement, le curé disait deux messes au lieu d'une; mais, pour les paroissiens, il n'y avait réellement rien de changé à l'ordre des choses.

Sur ces entrefaites, le fils unique d'un marchand de bestiaux de Nocera tomba malade d'une espèce de paralysie. Son père, qui l'adorait, commença par appeler de Naples, les meilleurs médecins qu'il y put trouver, et cependant tous les efforts de la science échouèrent contre la ténacité de la maladie. Après les médecins vinrent les charlatans ; mais, à leur tour, les poudres et les pilules restèrent sans résultat. Enfin le pauvre père, levant les yeux de la terre au ciel, demanda un miracle, n'espérant plus une cure. Mais, soit que les sept madones auxquelles il s'adressa tour à tour lui gardassent rancune de n'être point venu directement à elles, soit que leur intercession fût usée par l'usage immodéré qu'elles avaient fait jusque-là de leur crédit, les choses demeurèrent dans le *statu quò*, et les madones se montrèrent aussi impuissantes que les charlatans et les docteurs. Le pauvre fermier ne savait donc plus á quel saint se vouer, et revenait la mort dans le cœur de Naples à Nocera, lorsqu'il rencontra sur sa route un de ses compères qui demeurait à Sarno.

— Eh bien, notre malade, dit celui-ci en jugeant à l'air abattu du père de l'état dans lequel le fils se trouvait, il ne va donc pas mieux ?

— Tenez, ne m'en parlez pas, compère, répondit le fermier en essuyant une larme avec le revers de sa main ; j'en deviendrai fou.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne sais maintenant à qui m'adresser ; je ne vois guère que saint Janvier, et encore !...

— Peuh ! répliqua le compère, saint Janvier est bien usé, allez ; c'est tout au plus s'il lui reste l'influence d'exécuter convenablement son propre miracle ; ce qui fait qu'il est préoccupé toute l'année de son affaire à lui et qu'il n'a pas le temps de s'occuper de celle des autres.

— Comment donc faire, alors ? répondit le fermier en soupirant.

— Écoute, dit le compère, je vais te donner un conseil, moi.

— Donne.

— Sais-tu ce que je ferais à ta place ?

— Non, puisque je te le demande.

— Eh bien, je m'adresserais tout bonnement à sainte Philomèle. C'est une nouvelle sainte et qui a sa réputation à faire. Va à elle, compère ; d'ailleurs, la position de ton fils est désespérée, n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit le fermier.

— Alors, si sainte Philomèle ne lui fait pas de bien, elle ne lui fera pas de mal. Va à sainte Philomèle, compère, va !

— Ma foi, dit le fermier, je crois que tu as raison, et je vais suivre ton conseil. Adieu, compère.

— Adieu.

Et, comme les deux amis étaient arrivés à l'embran-

chement de la route de Sarno à Norva; ils se séparèrent pour rentrer chacun chez soi.

Le lendemain, le fermier pensa à exécuter sa résolution. Au point du jour, il partit pour Mugnano, assista dévotement à la messe; puis, lorsque la messe fut dite et l'église vide, il alla s'agenouiller devant l'autel de la sainte, faisant, pour se la rendre favorable, un vœu qui prouvait l'amour qu'il avait pour son fils.

Ce vœu était de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau le jour où le pauvre paralytique irait ouvrir lui-même la porte de l'étable.

A compter de ce jour, un mieux sensible se fit remarquer dans l'état du jeune homme. Six semaines après, il se leva du lit de douleur où il était couché depuis plus d'un an, et, traversant la cour sans aide, à la vue de sa famille et du village, qui s'étaient réunis pour assister à ce spectacle, il accomplit à la lettre la première partie du vœu de son père.

Dix-neuf vaches sur trente suivirent le taureau.

Le fermier était à la fois très-heureux de voir son enfant en aussi bonne santé et fort triste que cette bonne santé lui coûtât si cher. Sainte Philomèle avait bien fait les choses, c'était vrai ; mais aussi elle se faisait largement payer.

Le fermier pensa à son compère. Il lui avait déjà donné un si bon conseil, qu'il ne se désespéra point d'être tiré par lui une seconde fois d'embarras. En

conséquence, il prit son chapeau et sa canne et partit pour Sarno.

La nouvelle du miracle y était déjà parvenue ; aussi le compère vit-il avec un profond étonnement la tristesse du fermier.

— Eh bien, lui dit-il, ce qu'on m'avait dit n'est-il donc pas vrai ?

— Eh ! mon Dieu si ! répondit le père.

— Alors, tu dois être heureux.

— Oui, très-heureux; seulement, je suis aux deux tiers ruiné.

— Comment donc cela ?

— Rien de plus simple, compère ; j'ai fait vœu, le jour où mon fils irait ouvrir l'étable lui-même, de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau.

— Eh bien ?

— Eh bien, il a été ouvrir l'étable hier, et, sur trente vaches qui y étaient renfermées, dix-neuf sont sorties.

— Diable! fit le compère ; voilà qui devient embarrassant. Tu ne veux pas manquer à ton vœu ?

— Dieu m'en garde !

— Alors, voici tout ce qui te reste à faire.

— Voyons.

— C'est, tout en conduisant tes vaches au curé de Mugnano, qui est probablement le chargé d'affaires de la sainte, de prendre en même temps avec toi la moi-

tié de leur valeur en argent. Il y a toute chance que le saint homme, qui n'est pas prévenu de l'aubaine qui lui arrive, n'aura pas immédiatement le débit de dix-neuf vaches, à moins qu'il ne les conduise au marché de Naples, ce qui n'est pas probable. Un pareil troupeau n'est donc qu'un embarras pour lui. Offre-lui la moitié de la valeur des dix-neuf vaches en argent, et de cette manière, s'il accepte, ce qui est presque certain, tu ne perdras que neuf vaches et demie et tu ne seras ruiné qu'au tiers.

— Pardieu ! compère, reprit le fermier avec un sentiment d'admiration profonde, tu es le meilleur conseiller que je connaisse. C'est dit : demain, j'irai trouver le curé de Mugnano, avec le troupeau et l'argent.

— Hum! dit le compère, je ne prendrais que l'un ou l'autre, moi.

— Oui ; mais, s'il ne veut pas de ce que j'aurais pris avec moi, il faudra que j'y retourne alors, et ce sera un jour perdu.

— Fais comme tu voudras, dit le donneur de conseils ; cependant...

— Adieu, compère, adieu.

— Tu es bien pressé.

— Que veux-tu! je ne peux pas me lasser de voir mon pauvre enfant sur ses jambes. Cette bonne Philomèle, en voilà une sainte un peu miraculeuse! Allons, adieu.

— Adieu, compère.

Et le fermier reprit le chemin de sa ferme, enchanté du moyen que lui avait ouvert son ami, et ne doutant pas qu'il ne réussît à sa satisfaction.

Il partit donc le lendemain, chassant devant lui ses dix-neuf vaches, et portant dans sa poche la moitié du prix qu'elles valaient, c'est-à-dire cinq cents écus romains : la route se fit sans encombre, et il arriva à Mugnano sous les meilleurs auspices du monde. Puis, arrivé là, il fit entrer ses dix-neuf vaches dans le préau du presbytère et monta chez le curé.

Il le trouva fort étonné de ce qui se passait ; le curé, comme nous l'avons dit, ignorait le vœu fait à sa sainte, de sorte qu'il ne savait comment expliquer l'invasion de son domicile par les hôtes cornus qui mugissaient à qui mieux mieux dans sa cour ; mais tout lui fut bientôt expliqué en quelques paroles par l'honnête fermier. Et, comme il n'y avait au fond de tout cet événement rien que de fort gracieux pour lui et de tout à fait honorable pour sa patronne, il reçut le voteur avec un visage qui lui donna bon espoir pour la négociation qu'il désirait entamer.

En effet, le curé fut assez accommodant à l'égard des vaches ; il comprit à merveille que mieux valait pour sainte Philomèle être payée en argent qu'en nature, et, après avoir débattu quelque temps le prix, il finit par accepter les cinq cents écus romains que lui apportait le fermier.

Celui-ci descendit alors dans le préau, enchanté d'en être quitte à si bon marché et sans que la sainte eût aucun reproche à lui faire ; puis, arrivé là, il se mit en besogne de faire sortir ses vaches de la cour. Ce n'était pas chose facile : elles avaient trouvé un peu d'herbe fraîche poussant à l'ombre des grands murs, de sorte qu'elles ne s'émurent aucunement des injonctions qui leur furent faites de quitter un si bon pâturage. Ce voyant, le fermier s'avança vers celle qui était la plus proche de la porte, et, la prenant par la queue, il voulut, à l'exemple de Cacus, la faire sortir à reculons ; mais le bon fermier fut encore moins heureux dans l'emploi des moyens coercitifs qu'il ne l'avait été dans l'essai des voies persuasives ; la vache, à qui cette manière de marcher était insolite, se cramponna sur ses quatre pieds, ne bougeant pas plus que si elle eût été de bronze, et mugissant sur un ton lamentable, en preuve du désagrément qu'elle ressentait. Alors, en voyant cette obstination qui lui parut surnaturelle, une pensée toute naturelle vint à l'esprit du fermier : c'est que sainte Philomèle ne ratifiait pas le traité passé en son nom entre lui et le curé, et qu'au contraire de son chargé d'affaires, qui préférait l'argent aux vaches, elle préférait les vaches à l'argent ; en conséquence, il lâcha tout à coup la queue qu'il tirait un instant auparavant avec l'acharnement d'un bramine, et, montant quatre à quatre l'escalier, il entra tout effaré, pâle et

cependant couvert de sueur chez le bon curé, juste au moment même où celui-ci venait de déposer les cinq cents écus dans le tiroir de son secrétaire : l'homme de Dieu, en entendant ouvrir la porte, se retourna, et, reconnaissant le fermier :

— Eh bien, lui dit-il, mon brave homme, qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, mon père, dit celui qui entrait, que sainte Philomèle est mécontente du marché que vous avez fait.

— Et qui vous le fait croire ?

— C'est que mon troupeau ne veut pas sortir de votre cour.

— Et vous en augurez ?...

— Qu'elle veut les vaches et non pas l'argent.

— C'est ce que nous allons voir, dit le curé.

— Comment cela ?

— Vos vaches ne veulent pas vous suivre, n'est-ce pas ?

— Pas pour un diable.

— Et vous êtes bien convaincu que c'est sainte Philomèle qui les empêche de sortir ?

— Pardieu !

— Eh bien, voilà, dans le tiroir de ce secrétaire, l'argent que vous m'avez donné. Si sainte Philomèle, comme vous le croyez, aime mieux l'argent que les vaches, puisqu'elle empêche les vaches de sortir, elle

empêchera l'argent d'entrer. Un miracle n'est pas plus difficile que l'autre.

— C'est juste, dit le paysan ; poussez le tiroir, vous verrez qu'il n'entrera pas.

Le curé fit un mouvement de tête en signe d'assentiment, et poussa le tiroir, qui glissa comme par magie.

— Ah ! fit le fermier plein d'étonnement.

— Vous voyez bien, dit le curé.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que nous commettions une grave erreur, mon cher ami, répondit le curé en mettant la clef du tiroir dans sa poche ; j'ai cru que sainte Philomèle voulait l'argent et non pas les vaches.

— Oui.

— Vous avez cru, vous, que sainte Philomèle voulait les vaches et non pas l'argent ?

— Oui.

— Eh bien, comme je vous l'ai dit, nous nous trompions tous les deux : sainte Philomèle veut l'argent et les vaches.

— C'est vrai, répondit le fermier, je suis dans mon tort.

Et il revint chez lui sans vaches et sans argent.

Le lendemain, le curé de Mugnano refusa, des reliques de sainte Philomèle, cent mille ducats que lui offrait un spéculateur.

En France, le procureur du roi l'eût envoyé faire un tour devant la sixième chambre.

On comprend facilement qu'avec la rage d'investigation que le public me connaît, je ne pouvais rester deux mois à Naples sans offrir mes dévotions à la sainte qui avait débuté par un pareil miracle; d'ailleurs, ma profession d'auteur dramatique exige presque toujours que j'aie visité les localités afin que ma mise en scène soit exacte; je prévins donc mon cicerone que je comptais sur lui pour une course *extrà muros;* puis, par une belle matinée du mois d'octobre, nous partimes pour Mugnano.

Il n'y avait pas encore assez longtemps que sainte Philomèle était en vogue pour que le village se ressentît bien visiblement de sa protection matérielle. C'est un joli petit bourg pittoresque et gracieux comme tous les coins de l'Italie où quatre maisons sont groupées au pied d'une église : rien ne me détourna donc de mon but, et j'allai droit à sainte Philomène, pour laquelle j'étais venu.

Comme sainte Rosalie de Palerme, la vierge de Mugnano est couchée dans l'autel même qui lui est consacré, et qui lui sert de châsse; elle est revêtue d'une robe bleu et argent, et est couronnée de roses blanches ; c'est une jolie figure de cire modelée sur les ossements mêmes que le curé de Mugnano a apportés de Rome. Elle n'avait point encore, à cette époque, le

grand cordon de Saint-Janvier, dont Sa Majesté le roi de Naples l'a décorée à l'occasion de la grossesse de sa première femme : preuve évidente qu'il reconnaissait que ce second miracle n'était pas au-dessous du premier.

Comme l'église, à part les riches *ex-voto* dont elle était tapissée, n'offrait rien d'autrement remarquable, je priai mon guide, maintenant que j'avais vu la sainte, de me conduire sur le lieu du miracle. En conséquence, nous sortîmes par une petite porte, nous suivîmes un corridor humide, et nous nous trouvâmes dans la cour des vaches.

Je m'avançai aussitôt vers une fresque qui représentait le miracle : le peintre avait choisi le moment où le fermier, tirant par la queue sa vache indocile, commence à soupçonner qu'il y a probablement une cause surnaturelle dans l'obstination de l'animal; ce sentiment, au reste, était assez habilement rendu, et la figure du brave homme offrait à la fois un singulier mélange de crainte et d'étonnement.

Cette fresque m'étonna; il y avait à la fois dans son exécution une absence d'étude et un sentiment artistique qui indiquaient l'homme enfant de ses propres œuvres. Bref, c'était un ouvrage fort au-dessus de toute cette peinture des rues que l'on rencontre à chaque pas en Italie; aussi, me retournant vers mon cicerone :

— Savez-vous que cette fresque n'est point mal! lui dis-je.

— Pardieu ! me répondit-il, je le crois bien, elle est de maître Adam le Calabrais; on l'a fait venir exprès de Nicotera pour la peindre.

— Qu'est-ce que maître Adam? lui demandai-je.

— Vous ne le connaissez pas?

— Voilà la première fois que j'entends prononcer son nom.

— Eh bien alors, me dit mon cicerone, puisque vous me demandez toujours des légendes, je vais vous en dire une.

Et il me raconta l'histoire qu'à mon tour j'ai mise sous les yeux de mes lecteurs, tout en regrettant de ne pas pouvoir lui conserver dans notre langue le pittoresque et la naïveté qu'elle avait dans le patois napolitain.

FIN

UNIV. OF MICHIGAN,

JAN 4 1913

TABLE

LA COLOMBE 1
MAITRE ADAM LE CALABRAIS 137

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00882 8504